

THÈSE

PRÉSENTÉE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(LETTRES)

ÉTUDE
SUR
LA PHONÉTIQUE ITALIENNE

PAR

FREEMAN M. JOSSELYN Jr. A. B.



PARIS

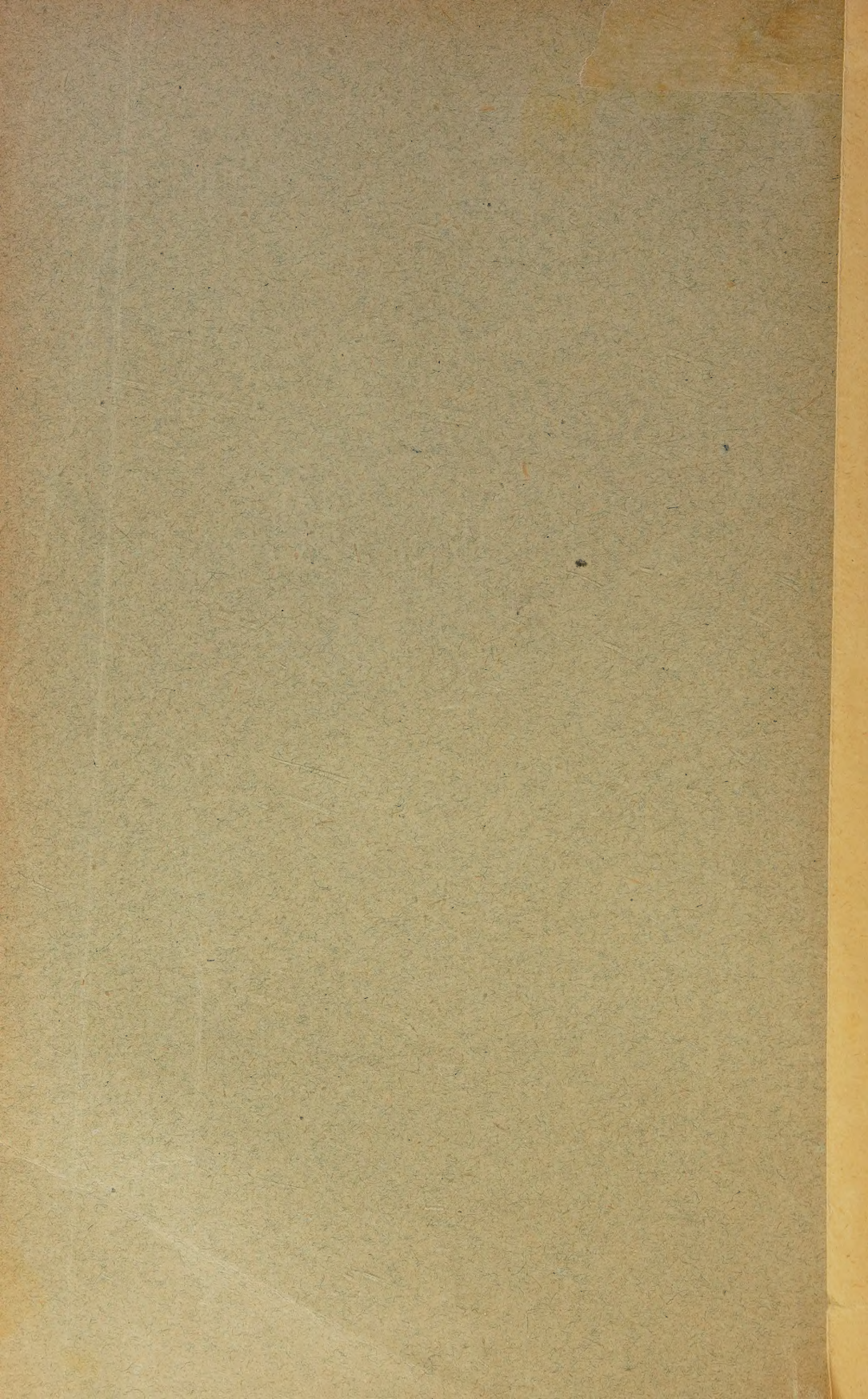
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Écoles françaises d'Athènes et de Rome,
du Collège de France, de l'École Normale Supérieure et de la Société des Études historiques.

4, rue Le Goff, 4

1900



THÈSE

POUR LE DOCTORAT

THÈSE

PRÉSENTÉE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(LETTRES)

ÉTUDE

SUR

LA PHONÉTIQUE ITALIENNE

PAR

FREEMAN M. JOSSELYN Jr. A. B.



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Écoles françaises d'Athènes et de Rome,

du Collège de France, de l'École Normale Supérieure et de la Société des Etudes historiques.

4, rue Le Goff, 4

—
1900

INTRODUCTION.

En quittant les Etats-Unis au mois de mai 1898 pour continuer en Europe, l'étude des langues romanes, j'avais le choix entre deux partis : me rendre en Allemagne où mes études auraient été surtout théoriques, ou venir à l'Université de Paris où je pouvais, tout en m'appliquant à la philologie des langues romanes, poursuivre l'étude pratique de la plus importante d'entre elles.

J'ai opté pour ce dernier parti, encouragé dans cette idée par M. Geddes, professeur de langues romanes à l'Université de Boston, à qui je dois une filiale reconnaissance. Je n'ai jamais eu à regretter cette résolution. A l'Université de Paris, j'ai suivi les cours de M. Thomas, dont la méthode rigoureuse se retrouvera, je l'espère, à quelque degré dans ce travail. Je dois le remercier en mon nom et au nom de mes compatriotes de l'accueil bienveillant avec lequel il nous a reçus.

J'ai eu la bonne fortune de suivre les cours de M. l'abbé Rousselot à l'Institut Catholique, et d'être admis aux avantages du Laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France. Là, j'ai commencé les études qui ont abouti à ce travail, en faisant une recherche sur la nasalité en italien, publiée dans « *La Parole* » (août 1899). Les résultats de l'application de la phonétique expérimentale aux langues française et allemande, faite dans les cours de l'Institut Catholique, m'ont suggéré l'emploi du même système pour l'étude de l'italien. Tandis qu'il existe plusieurs livres qui enseignent dans quels cas on doit prononcer tel ou tel son de cette langue, il n'y en a

pas un qui explique *comment* on doit prononcer ces mêmes sons.

Aidé par une bourse de l'Université de Boston, j'ai pu mettre à exécution mon dessein. Parti pour l'Italie au mois de mai 1899, je me suis installé à Sienne, jusqu'au mois de septembre, d'où j'ai passé par Pérouse, Rome et Florence.

Appareils.

Mon laboratoire n'était pas encombrant, et j'ai pu le porter à la main avec moi dans tous mes voyages. On trouve partout les matériaux pour construire le palais artificiel (du papier filtre, de la craie en poudre et de la colle forte) (1), que j'ai construit selon les instructions dans « *Les principes de phonétique expérimentale* », Rousselot, Welter, 1897, p. 57.

Mais pour le rendre moins sensible à l'action de la salive, avant qu'il fut sec, je l'impreignais d'huile ; et pour le noircir je me servais d'un émail à bicyclette. Grâce à ces procédés, on possède un palais artificiel qui fournit un fort long service sans qu'on soit obligé de s'arrêter pour le sécher. Et même on peut le laver souvent pour ôter la couche de kaolin dont on se sert pour le blanchir avant l'expérience, et qui finit par y adhérer, ce qui nuit à la netteté des tracés. Le kaolin qu'on trouve quelquefois en Italie n'adhère pas bien au palais artificiel, et j'ai eu de meilleurs résultats en me servant du *talco veneto*.

Pour le décalque, il faut se rendre bien compte que la partie qu'on voit à gauche sur la figure est en réalité à droite sur le palais même, et inversement (cf. p. 59, op.

(1) Pour faire le moulage du palais, j'avais emporté de Paris de la godiva, qu'on n'aurait pas pu toujours se procurer dans les petites villes.

cit.). Lorsque j'aurai lieu d'en parler, j'aurai toujours en vue la position observée sur les gravures, qui est l'inverse de la réalité.

Mes appareils enregistreurs se composaient uniquement d'un cylindre mù par un mouvement d'horlogerie, construit en aluminium, par M. Verdin (*fig. A*) ; le tout se mettait

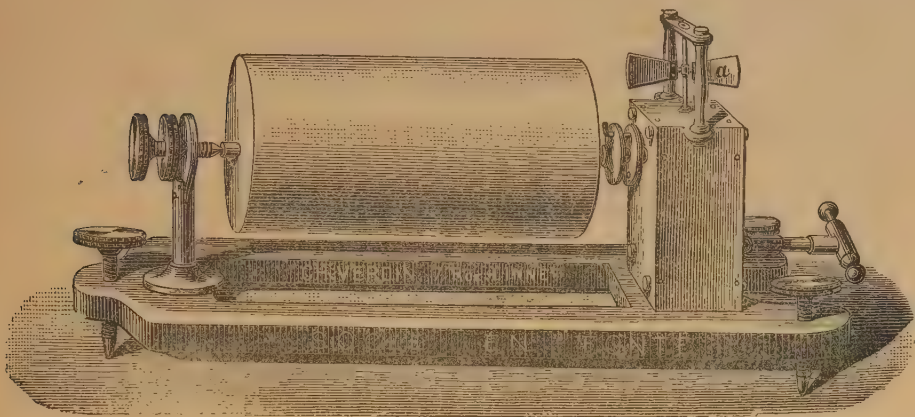


FIG. A

dans une gaine et était d'un transport aussi facile qu'un nécessaire de voyage. La grandeur en est forcément plus petite que celle d'un appareil de laboratoire. Mon cylindre avait une circonférence de 30 centimètres, et à sa plus grande vitesse faisait un tour en 6 secondes. Je me suis toujours servi de cette vitesse, et par conséquent un millimètre sur les tracés, correspond à $1/50$ de seconde en moyenne. Je dois ajouter qu'on peut faire varier la vitesse à son gré.

Le cylindre avait une longueur de 20 centimètres, ce qui me donnait pour enregistrer les expériences une feuille de 30×20 , ce que j'ai trouvé suffisant. Cette vitesse n'est pas aussi grande que celle d'un appareil de laboratoire mais elle suffit. L'économie forcée du poids et de la place ne permet pas le port d'un chariot distinct de l'appareil même. En conséquence les transcriptions en

hélice n'étaient pas possibles, et je me suis contenté d'enregistrer des mots séparés.

Les tambours à levier qui enregistrent les mouvements avaient un diamètre de 30 mm., du type montré dans la figure B. Les membranés étaient de caoutchouc

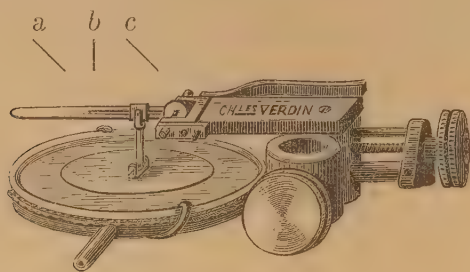


FIG. B

légèrement tendu et assez flexible. Ces tambours se prêtent à trois dispositions principales. La première donne le maximum d'amplitude vibratoire, et le minimum de déplacement, c'est celle qui est la plus propre à saisir les vibrations laryngiennes. La deuxième donne des vibrations moyennes, et un déplacement intermédiaire, ce qui est utile pour enregistrer le souffle et l'air du nez. La troisième, à l'inverse de la première, donne le minimum d'amplitude vibratoire et le maximum de déplacement. Je ne m'en suis pas servi, mais elle serait bonne pour étudier le cas où le mouvement d'air est minime. Ces trois dispositions sont indiquées sur la figure et dépendent de la longueur du petit bras du levier. La première est indiquée par *a*, la deuxième par *b* et la troisième par *c*.

Le souffle était recueilli sur les lèvres au moyen d'une embouchure rattachée à un des tambours par un tube de caoutchouc aussi court que possible.

L'air passant par le nez était recueilli au moyen d'olives en corne d'une grandeur suffisante à fermer la narine et rattachées à un tambour (fig. 61, op. cit.).

Pour obtenir les tracés des vibrations du larynx, je me suis servi d'une capsule exploratrice de petite dimension, couverte d'une membrane flexible de caoutchouc (p. 97), op. cit.). Au lieu de l'attacher au cou par une cravate, je je l'ai fait tenir par le sujet lui-même à gauche et un peu au-dessus du larynx (cf. p. 259, op. cit.). Les résultats paraissent justifier ce procédé.

Pour étudier la pression des articulations dans la bouche, il faut employer les ampoules exploratrices. J'en avais quatre. L'ampoule 4 était ronde et assez mince, d'un diamètre de 30 mm. Celles numérotées 3 et 2 étaient ovales, et mesuraient respectivement en millimètres $26 \times 16 \times 16$, et $28 \times 22 \times 8$. La première était allongée et ses dimensions étaient de $25 \times 12 \times 6$.

Pour réduire le grand déplacement de l'ampoule 4, je l'ai reliée à un tambour d'un diamètre de 45 mm.

Tous ces appareils, et d'autres encore, pouvaient se mettre dans la gaine du cylindre enregistreur, et ainsi je n'avais qu'un seul paquet.

Région et Sujets.

Le choix de la région m'était imposé. Sauf le langage d'un sicilien, dont j'ai étudié la prononciation à Paris, je me suis borné aux parlers de l'Italie centrale. Car c'est là que se trouvent les prononciations qui s'approchent le plus de l'italien littéraire, basé sur le toscan. Voici les sujets que j'ai étudiés.

A habite Sienne, mais cherche à se soustraire à l'influence toscane. Né à Terni dans le département de Pérouse, il a passé par plusieurs des grandes villes de l'Italie, et, depuis sept ans il est domicilié à Sienne où il est médecin. Il s'intéresse beaucoup à la littérature et parle très soigneusement. Le fait le plus notable de sa prononciation est qu'il

se sert de *s* sourde à l'exclusion de la variété sonore. Il a vingt-deux ans.

B aussi est domicilié à Sienne, mais seulement depuis deux ans. Né à Trezzano dans l'Emilia il y a dix-sept ans, il parle l'Italien tel qu'on l'enseigne dans les écoles. Son séjour à Sienne ne lui a pas donné la prononciation toscane. Il se destine au commerce.

C est siennois. Son parler est le dialecte du peuple qui possède quelques particularités toscanes que les écoles de Sienne ne cherchent guère à éliminer en faveur de la langue littéraire. Il a quinze ans. Il a une tendance à assourdir les consonnes.

D est aussi siennois, et parle également le dialecte local. Je n'ai pu étudier que son articulation à l'aide du palais artificiel, car, maître de sourds-muets, sa prononciation lourde et exagérée rendait impossible l'étude de son souffle.

E est de Rome et n'a jamais voyagé. Son parler, bas et doux offre un excellent exemple de celui d'un italien bien élevé. Il a vingt-huit ans.

F est un florentin de vingt-cinq ans. Acteur, il a une prononciation étudiée. Il évite les tendances locales qui se manifesteraient dans *h* et *g*, *č* et *ğ*.

G est un pérugin qui n'a jamais voyagé et qui, dit-on, offre un bon exemple de la prononciation locale. Il a vingt-quatre ans.

H est sicilien, né à Catane, et a environ vingt-cinq ans. Il a étudié à Pise, et, à l'heure qu'il est, habite Paris. Sachant le dialecte sicilien, il s'est néanmoins toujours servi de l'italien littéraire pendant les expériences.

Ainsi ces expériences portent sur une étendue de pays assez grande, car j'ai choisi un émilien (*B*), deux siennois (*C* et *D*), un florentin (*F*), un pérugin (*G*), un umbrien (*A*), un romain (*E*), auxquels il faut ajouter un sicilien (*H*). En

conséquence, j'ai évité les différences dialectales des deux régions, au nord et au sud.

La variation dans les articulations et les prononciations prouvent que j'ai eu raison de ne pas m'établir dans une seule ville ; car de Sienne où j'ai étudié *A, B, C et D*, j'ai passé par Pérouse (*G*), Rome (*E*) et Florence (*F*). Il est d'autant plus frappant de voir une telle divergence dans les articulations, que j'ai toujours étudié la langue littéraire parlée par des gens d'une certaine éducation, et qu'on croyait entendre sensiblement les mêmes sons.

Il faut remarquer les différences d'éducation entre les divers sujets, qui auront quelque influence sur la prononciation. Celle de *C* est foncièrement populaire, celles de *B, D et G* le sont moins, et celles de *E et H* tiennent le milieu entre celles qui précèdent, et les parlers soignés de *A et F*.

Il faut remarquer aussi que le parler d'un individu (*B*) accuse une prononciation flottante, qui peut s'affermir dans un sens ou dans l'autre.

But proposé.

En entreprenant l'étude détaillée de la prononciation et des articulations de ces sujets, je me proposais un double but : l'intérêt scientifique et l'intérêt pédagogique, espérant résoudre quelques-uns des problèmes de la phonétique historique, et établir par l'analyse des sons de l'Italie centrale un type général qui servirait comme base pour l'enseignement de la prononciation et du système phonétique.

J'ai voulu parler de la prononciation actuelle, et étudier les articulations telles qu'elles se trouvent, sans trop me préoccuper de la question si elles sont appliquées d'une façon théoriquement correcte. Par exemple dans *tenere* le premier *e* devrait être fermé théoriquement, mais *B* l'a prononcé ouvert. Je me suis servi du mot, non pour indiquer

la fausse prononciation de *B*, mais parce qu'il offrait une excellente occasion de comparer les trois variétés de *e*.

Notation

L'orthographe usuelle de la langue italienne étant en grande partie phonétique, il y a peu de changement radicaux à faire pour représenter exactement les sons.

Les lettres suivantes conservent leur valeur habituelle.

a, b, d, e, f, g (dur), *i, j, l, m, n, o, p, r, t, u, v, z*.

k = *k* français.

s = *s* sourde.

ċ = *cj* italien.

s = *s* sonore.

ġ = *gj* italien.

Voyelles : \ = ouverte, è.

lh = *l* mouillée.

— / = fermée, á, ó

nh = *n* mouillée.

sans aucun des deux signes la voyelle est moyenne.

sh = *scj*.

w = *u* consonne.

>, plus grand que

Je rappellerai que *j* est la

<, moindre que

notation italienne pour *i*

=, égal à

consonne.

Sons

Voici un résumé des sons italiens, tels que je les ai trouvés dans les parlers que j'ai étudiés, en laissant de côté les variétés purement locales.

CONSONNES		CONSONNES	
<i>p</i>	dans <i>pena</i>	<i>l</i>	<i>lotto</i>
<i>b</i>	du <i>babbo</i>	<i>r</i>	<i>rime</i>
<i>t</i>	<i>tengo</i>	<i>m</i>	<i>mano</i>
<i>d</i>	<i>duomo</i>	<i>n</i>	<i>nina</i>
<i>k</i>	<i>corte</i>	<i>n</i> palatale	<i>vengo</i>
<i>g</i>	<i>gola</i>	<i>lh</i>	<i>taglio</i>
<i>ċ</i>	<i>cintro</i>	<i>nh</i>	<i>maligno</i>

ġ	gente	j	irei, pieno
z	sourd	z	zio
z	sonore	z	zelo
f	fango	ċ	fricatif
v	vero		pace (variante de ċ assez répandue)
ɖ	so	ġ	fricatif
s	rosa		dugento (variante de ġ assez répandue)
sh	sciagura		

VOYELLES

Série antérieure		Série labiale	
a	dans ama	ò	popolo
á	ama	o	popolo
è	fera	ó	popolo
e	fremere	u	rumore
é	fremere	ú	una
i	inni		
í	inni		

Quelques objections à la phonétique expérimentale.

Au moment où je mets la dernière main à mon travail, les objections de M. Sweet (1) contre la phonétique expérimentale me sont tombées sous les yeux. Son appréciation est tellement défavorable qu'il me paraît utile de donner un court résumé de ses arguments, et d'en montrer le peu de valeur. Car il parle de la phonétique expérimentale d'une manière qui indique une antipathie personnelle, jointe à une compréhension limitée de l'état où se trouve cette science.

Il dit : « what ought to be its most important problem — the exact determination of the vowel positions — is still beyond its reach ». Et puis il fait exception en citant le

(1) The practical study of languages. Henry Sweet, New-York. Holt., 1900, p. 46.

travail de M. Grandgent, lequel il qualifie « laborious and sometimes uncertain ».

Les procédés dont je me suis servi pour déterminer les positions des voyelles italiennes ne paraissent pas très laborieux ni trop incertains. Quand bien même ils demandent un peu d'application, je ne me serais pas attendu à voir un savant les déprécier pour cette raison. La phonétique expérimentale dans son plein développement scientifique n'est pas pour les enfants qui commencent à parler, mais pour les maîtres qui les instruisent.

M. Sweet se plaint aussi du fait que « most of those who work at it have no adequate practical knowledge of phonetics », assertion qui a besoin d'être un peu contrôlée, en ce qui concerne l'enseignement, à Paris du moins. La prononciation imparfaite d'une langue étrangère de quelques disciples de la phonétique expérimentale est une autre faiblesse, mais il faudrait montrer que la perfection est possible en suivant un autre système. En somme de tels arguments n'ont aucune valeur, car on trouvera partout des intelligences médiocres.

Que quelques-uns des appareils dont on se sert dans la phonétique expérimentale soient d'une manipulation délicate, on ne saurait le nier. Mais puisque le cylindre enregistreur est également employé par les physiologistes, qui en tirent des renseignements utiles, faut-il qu'ils l'abandonnent ? Non, un appareil scientifique ne peut pas être utilisé par tous, mais il peut rendre quelque service à celui qui sait le manier.

« That experimental methods may lead to very unsatisfactory results is shown by Czermak's analysis of the arabic gutturals, which is an analysis not of actual sounds, but of his own, apparently very defective imitations of them. » L'erreur de Czermak n'est pas de s'être servi de certains moyens d'exploration, mais de les avoir mal em-

ployés, ce qui pourrait arriver pour la phonétique subjective ou devinatrice de M. Sweet.

À la fin vient une curieuse juxtaposition d'argument. D'abord, M. Sweet parle de l'antagonisme naturel qu'il croit exister entre les « phonéticiens pratiques » et les « non phonéticiens qui se mêlent de phonétique expérimentale »; en d'autres termes, entre ceux qui se contentent de deviner ce qui se passe dans la bouche pendant l'articulation des sons ou d'accepter les idées d'un autre, et ceux qui cherchent à déterminer l'action des organes par des procédés exacts. Il y a incontestablement entre les deux écoles une distinction très nette, mais l'antagonisme que M. Sweet établit entre sa doctrine et la phonétique expérimentale ne se rencontre que de son côté, et n'a pas de raisons d'exister.

Ensuite il dit : « At the same time it cannot be denied that simple apparatus with which could measure exactly instead of going by subjective impressions would be a boon to all phoneticians. » Il faut conclure de cette dernière remarque que M. Sweet ignore le développement de la phonétique expérimentale et les appareils simples et délicats dont elle dispose. La lecture de *La Parole* pourrait le convaincre de l'existence des « apparatus » qu'il réclame, et en même temps des services que rend la phonétique expérimentale. Il est à regretter qu'un savant, à qui la phonétique en général n'est pas sans devoir quelque chose, parle si légèrement d'une méthode qu'il ne s'est même pas donné la peine d'étudier. On croirait entendre un alchimiste parlant de chimie.

Par conséquent, je ne trouve pas que ces arguments me fassent regretter mon travail, ou qu'ils m'empêchent de le présenter, et j'espère que les objections qui ne sont pas valables contre la science en général, ne le seront pas contre cette étude.

Je ne saurais terminer cette introduction sans exprimer à M. l'abbé Rousselot ma sincère reconnaissance pour les

conseils qu'il m'a prodigués, et qui ont rendu possible ce travail. J'en emporterai le souvenir précieux.

Plan suivi.

Le plan que j'ai suivi est d'étudier chaque son séparément, d'abord l'articulation, et ensuite le souffle et l'action du larynx, en séparant les prononciations de chaque sujet. Ceci a été fait pour éviter des généralisations fâcheuses. Par exemple, M. Joret dit dans son ouvrage « du *c* dans les langues romanes », p. 5, n° 4 : « Ainsi *ch* dans l'italien *chiaro* est un *h* palatal, formé le plus en avant possible sur le palais mou ». Sur les cinq italiens que j'ai étudié pour ce son, cela est vrai dans un seul cas. Dans un autre il est formé à la partie postérieure du palais dur, et dans les trois autres il est encore plus en avant, et même deux sujets le prononçaient mouillé.

En outre j'ai distingué les prononciations de chaque sujet pour démontrer d'une façon claire les différences locales qui pourraient se trouver dans les divers parlers. Car les prononciations soignées, et pour ainsi dire cosmopolites de *A* et *F* auront une valeur différente que celles de *C* ou *E*, qui sont plus localisées. Mais j'ai modifié la méthode quand je l'ai cru nécessaire.

J'ai donc dit ce que j'ai trouvé, et ensuite j'ai essayé de proposer un type général.

Après avoir considéré les voyelles, j'ai passé à l'étude des différentes classes de consonnes et ensuite à celle des diphtongues. Puis vient une considération de l'action du larynx montrée dans les consonnes en combinaison, suivi d'un chapitre sur la nasalité, et enfin j'ai indiqué quelques faits qui dépendent de la question de la durée, étudiant d'abord les consonnes doubles.

CHAPITRE PREMIER

Voyelles

Les voyelles italiennes se divisent en deux catégories ; la série antérieure, et la série labiale. La première série se forme par la fermeture graduelle de la cavité buccale antérieure, déterminée par l'élévation et projection en avant de la langue. La deuxième série se forme par le recul de la langue qui a pour conséquence l'aggrandissement de la cavité buccale, et qui est accompagné d'un arrondissement progressif des lèvres.

A

a

La voyelle neutre pour l'italien est *a* tonique tel qu'on le voit par exemple dans *Ama*. La figure 19 obtenue avec l'am-

FIG. 19



poule 3 placée au milieu de la bouche accuse un léger soulèvement de la langue dans cette articulation. Comme le montre la figure 1, la langue touche à

a *á* A peine le fond du palais artificiel. Ceci n'est plus vrai de la finale, dont j'ai obtenu un tracé isolé.

Dans la figure 19, l'ampoule montre que la langue est sensiblement plus élevée pour l'atone que pour la tonique et la différence est notable. Le même fait se voit sur le palais artificiel (fig. 1), où l'articulation de *á* est même plus fermée que celle de *è*. Il y a trop de différence pour que ce son puisse être une simple variante de *a*, et l'oreille distingue bien deux sons différents.

Ces deux variétés se trouvent dans tous les parlers que j'ai étudiés, et l'oreille constate toujours bien la différence. La figure 20 le montre dans la combinaison artificielle *aka* prononcée deux fois, où elles sont très sensibles. Ce tracé était fait avec l'ampoule 4, car l'élévation de la langue



n'étant pas grande pour *a*, elle apparaît mieux au moyen d'une grande ampoule. Je me suis servi de l'ampoule 3 pour obtenir les tracés de la figure 19 afin de pouvoir cons-



FIG. 20 *a—h—a.* *a—h—a.* A

tater la pression relative des voyelles de la série antérieure.

Il y a alors deux *a*, à savoir *a moyen* et *á*.

e

Comme je l'ai déjà dit, *è* n'est pas distinct de *á* sur le palais artificiel (fig. 2). Mais l'ampoule 3 placée à la partie antérieure de la bouche montre que la cavité buccale se rétrécit pour cette voyelle (fig. 21). On peut appré-

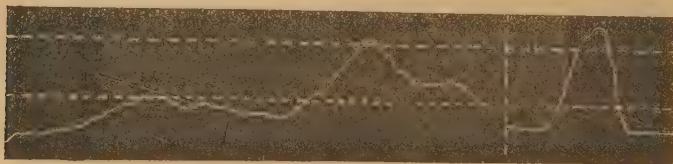


FIG. 21 *è* *e* *é* A

cier la différence entre les sons d'après les déplacements du levier par rapport à la position au repos. Ce son est la première voyelle du *credere*, prononciation peu correcte, mais habituelle au sujet.

Le deuxième tracé de cette figure est celui de *e* médial du même mot, qui a toujours été considéré comme fermé. Il ne faut que le comparer avec la finale pour voir une différence considérable dans l'articulation. Ces trois voyelles ont été prononcées indépendamment des sons qui les entourent.

Sur le palais artificiel (fig. 2) j'ai fait prononcer les trois voyelles de *credere*, avec le même résultat. Le *e(moyen)* se

distingue nettement des deux autres, occupant une position intermédiaire.

Dans les deux figures, la variété fermée est très claire, et il n'y a pas moyen de la confondre avec *e*. Car si ce dernier son se rapproche davantage de *é* dans *credere* selon les données de l'ampoule, il en est tout autrement dans *fremere* sur le palais artificiel.

Par conséquent, il faut distinguer trois *e* : *è*, *e*, et *é*.

i

Le mot *inni* (fig. 22) a été prononcé avec l'ampoule 4, placée dans la partie antérieure de la bouche. Le degré de fermeture pour l'initiale est indiquée par la

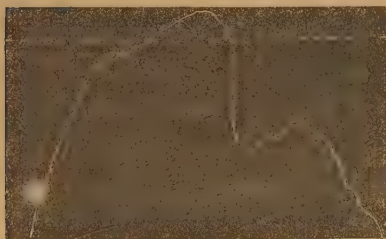


FIG. 22 *i—nn—i*. A

déviante au-dessous de la ligne ponctuée, puis l'occlusion complète pour *nn* est suivie de l'ouverture pour la finale atone. La

différence dans l'articulation des deux *i* saute aux yeux, et il est évident que deux degrés de fermeture si différents ne peuvent pas produire le même son. L'oreille d'ailleurs les distingue très bien.

Dans la figure 23 les deux *i* sont séparés de l'autre son et l'atone précède la tonique pour bien indi-

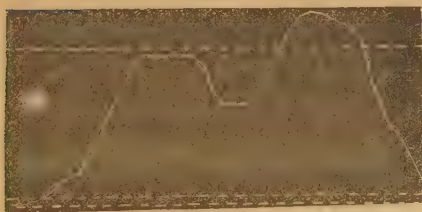


FIG. 23 *i — i*. A

quer la progression de la série antérieure. Ils étaient pris avec l'ampoule 3.

La distinction des deux variétés se fait égale-

ment bien sur le palais artificiel (fig. 3), ou le plus fermé est le tonique.

L'oreille constate que les deux variétés de *i* sont *i* (moyen) et *í*, car *i*, tel que l'on entend dans l'anglais *bitter*, manque. Ce fait est bien indiqué aussi sur le palais artificiel, où l'on voit une différence telle entre le tracé de *é* et celle de *i*, qu'il y aurait place pour une articulation entre les deux. Ce serait la variété distincte qui correspondrait à l'anglais *i*.

Ainsi la progression des voyelles antérieures *a*, *á*, *è*, *e*, *é*, *i*, *í*, se montre très bien sur le palais artificiel, sauf la coïncidence entre *á* et *è*. Le rétrécissement graduel de la cavité antérieure est indiqué parfaitement par l'ampoule 3.

La théorie accorde une grande importance aux mouvements des lèvres dans cette série, mais leur rôle est secondaire, et leur action souvent peu visible.

o

Dans la série labiale il n'y a pas une articulation distincte sur le palais artificiel, en ce qui concerne la séparation de *o* et *u*. Mais les diverses variétés de chaque voyelle y sont nettement indiquées.

La figure 4 donne les tracés des trois *o* de *popolo*. La ligne 1 indique l'articulation de *po*, et montre la position de *ò*, qui correspond parfaitement aux tracés que j'ai obtenus de *ò* seul. Les voyelles moyennes, dont les Italiens n'ont pas le sentiment, bien qu'ils s'en servent constamment, sont un peu difficiles à isoler. En conséquence j'ai fait prononcer les deux premières syllabes *popo* pour obtenir la ligne 2. *O* fermé se prononce facilement seul et est montré par la ligne 3. Encore une fois il n'y a pas moyen de mêler ces trois variétés, quoique les deux dernières soient généralement considérées comme étant également fermées.

L'ampoule 3 placée dans la partie postérieure de la bouche montre d'une façon plus nette le recul de la langue et l'agrandissement conséquent de la cavité buccale. Dans la figure 24 A a prononcé les trois voyelles de *popolo* séparément. Comme pour *a*, la position de la langue est un peu

changée de celle qu'elle occupe au repos et est légèrement reculée. La médiale et la finale, qui est le véritable *ó* sont très différentes l'une de l'autre, et accusent des sons bien



FIG. 24 ò o ó u ú A

distincts. Nous sommes donc en présence de trois *o* — ò, *o*, *ó*.

u

Dans la même figure se trouvent les deux *u* de la combinaison artificielle *uku*, prononcés séparément. L'initiale tonique a bien la plus grande pression, mais *A* n'a pas bien saisi la nuance de l'atone, car elle est trop près de *o*, ce qui indiquerait *u* ouvert. Ce son, tel qu'on le trouve dans l'anglais *book*, n'existe pas en italien, et les deux *u* sont *u* (moyen) et *ú*.

Les deux voyelles apparaissent très bien dans la figure 25 où toute la combinaison *uku* a été prononcée deux fois



FIG. 25 u ——— k ——— u u ——— k ——— ú. A

avec l'ampoule. La distinction entre les deux voyelles est très claire au centre, la durée même des deux étant parfaitement indiquée. Il est évident aussi que la différence dans l'articulation était exagérée dans la figure qui précède. On est toujours plus sûr en faisant prononcer un mot entier ; sinon d'ordinaire, au lieu de la voyelle moyenne, le sujet prononcera une des deux extrêmes.

La figure 5 montre les deux variétés sur le palais arti-

ficiel. L'atone dans *rumore* est indiquée par la ligne 2, et elle est bien distincte de la tonique dans *virtù* (ligne 1).

Les lèvres s'arrondissent progressivement pendant toute la série labiale *ò, o, ó, u, ú*, et pour cette dernière voyelle l'ouverture est minime.

Ainsi ce parler possède deux séries de voyelles ayant les mêmes variétés (1) que le français, exception faite de *a* français dans *pas* et *pâte*, qui n'existe pas en italien. Mais, d'autre part, j'entends dans ce parler un *o* plus ouvert que celui du français, et qui tend plus vers *a*.

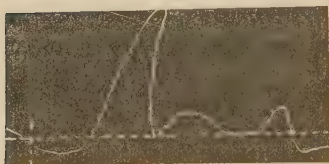
B

a

Dans son parler, *a* est sous-palatal. La série antérieure apparaît avec *á* (toujours la finale atone de *ama*) qui touche à peine à gauche, et un peu plus à droite (fig. 6).

La figure 26 présente les combinaisons *ala-alà* articulées

FIG. 26



avec l'ampoule 4 dans la partie antérieure de la bouche. L'identité des deux atones est complète, comme l'est aussi celle des toniques. La distinction entre les deux variétés

a—l-a *a—l-à* *B* saute aux yeux. On remar-

quera souvent que la tendance des voyelles atones est de former une classe différente des toniques, mais on verra par la figure 29 que cette tendance n'est pas universelle.

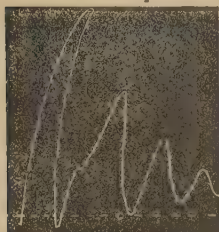
e

Les trois variétés de *e* dans *tenere* sont bien montrées sur le palais artificiel (fig 7). *B* a bien réussi à les isoler. La distinction entre *é* et *è* est fort visible dans ce parler.

(1) Cela s'entend de la position *relative* des articulations et non pas de leur position *absolue*.

L'ampoule 3 dans la position antérieure montre d'une manière parfaite le rétrécissement de la cavité (fig. 27). Le

FIG. 27



t-e-n-e-r-e B

e médial conserve sa qualité moyenne bien qu'il se trouve dans la syllabe tonique ; preuve encore plus forte de son individualité. Les trois e de ce mot sont donnés comme fermés par les dictionnaires.

i

Les deux *i* sont nettement séparés dans *inni*, comme dans la prononciation de *A* (fig. 22). La même distinction est faite dans *fini*, où c'est la finale tonique qui est le plus fermée, contrairement à la prononciation de *A* qui est plus ouverte.

o

Les *o* sont entièrement sous-palatals, et le palais artificiel ne nous permet de rien préciser. Mais avec l'ampoule 4 insérée à la partie postérieure de la bouche, les différences se font très bien voir. *B* a prononcé le mot *popolo* (fig. 28).



FIG. 28 p o p o l o B

Le premier *p* est à peine sensible, ce qui est dû au fait que pendant que l'articulation de *p* se fait aux lèvres, celle de la voyelle est formée dans la bouche. Le *o* tonique ouvert est bien distinct entre les deux lignes horizontales, et il est suivi de l'articulation de *p*, notable cette fois. Ensuite le levier s'abaisse en indiquant *o* médial. La première partie

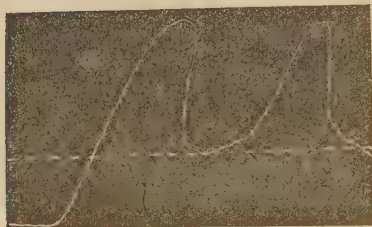
de la voyelle est pure et sa position intermédiaire entre l'initiale et la finale est claire. L'influence de *l* a amené un son double, et la deuxième moitié de la voyelle est plus fermée que *o* final même, et on entend presque un *u*. L'articulation de *o* final est visible après l'élévation du levier pour l'occlusion de *l*.

Il résulte de cette étude que les trois variétés de *o* — *ò*, *o*, *ó*, sont également distinctes dans ce parler.

u

Les deux variétés de *u* sont toujours distinctes. Je pré-

FIG. 29



sente dans la figure 29 le tracé des combinaisons *uku. ukù* pris avec l'ampoule 4. Le premier *u* tonique est notablement plus ouvert que tous les autres. La même position articuloire pour *u* final, atone et tonique, montre qu'il en faut pas croire que les voyelles forment des variétés à part, selon qu'elles sont toniques ou atones.

Sur le palais artificiel les deux variétés sont bien indiquées (fig. 9).

Ce parler confirme donc l'existence des deux séries déjà constatées pour *A*.

C

L'articulation particulière à ce sujet nous permet de bien distinguer quelques-unes des variétés parmi les voyelles.

a

A tonique de *ama* est toujours fortement sous palatale, et ne laisse aucune trace sur le palais artificiel. Les indications sont minimales aussi pour *á*, mais la langue touche en général le palais à droite (fig. 10).

e

Les trois voyelles de *fremere* (prononcées séparément) se distinguent bien, et la séparation entre la finale et la médiale est prouvée par le fait que c'est seulement la première qui touche à gauche (fig. 11). A droite les trois articulations sont très belles.

i

La distinction entre les deux *i* est bien indiquée dans la figure 12.

o

L'existence de *o* (*moyen*) est nettement accusée dans ce parler, car les deux premières syllabes de *popolo* sont entièrement sous-palatales, tandis que *ó* laisse un tracé bien visible (fig. 13).

u

Les deux variétés de *u* sont sous-palatales, mais bien indiquées par l'ampoule 4 dans *uku*.

D

Une particularité notable de ce parler nous permet de distinguer toutes les voyelles sur le palais artificiel, étant donné qu'il n'y en a pas de sous-palatales. La cause de cette articulation latérale avancée paraît être le manque de la plupart des dents sur les côtés.

La progression de la série antérieure est régulière, et sauf la position générale de la langue, elle n'offre aucune particularité. Les voyelles sont celles de *ala* (fig. 14), *fremere* (fig. 15), *inni* (fig. 16), prises dans cet ordre excepté dans *inni*, où elles apparaissent dans l'ordre inverse.

Les trois *o* de *popolo* (fig. 17), pris isolément sont fort avancés dans la bouche, *ó* l'étant autant que *í*, mais moins resserré, bien entendu. C'est là une particularité très intéressante, vu que dans tous les autres parlers *o* est ou sous-palatale ou à peine visible.

Les *u* sont reculés, et les deux variétés bien marquées (fig. 18).

Il résulte de cette étude que la langue italienne possède deux séries de voyelles, la série antérieure et la série labiale. La première série embrasse les voyelles *a, á, è, e, é, i, í*. La deuxième série ; *ò, o, ó, u, ú*. Il ne faut pas diminuer l'importance de ces variétés qui jusqu'à présent n'ont pas été notées, mais qui existent en italien aussi bien qu'en français. Je dois me contenter de signaler leur présence dans la langue, car le cadre de ce travail ne permet pas d'indiquer en détail dans quels cas elles s'emploient.

L'étude du souffle avec les appareils dont je disposais, ne permet que la détermination de la durée, et je renvoie au chapitre sur ce sujet.

Il faut toutefois indiquer la question de la chute de la voyelle atone finale. Exception faite des cas où elle peut disparaître après *l, n*, et *r*, je ne l'ai pas trouvé d'une manière générale, même dans le parler de *B* qui est de l'Emilia.

De temps en temps après une forte explosion sourde, la voyelle atone se perd, quelle que soit sa position, comme dans *tenere* (fig. 211) ou *coagulare* (fig. 60).

CHAPITRE II

Occlusives.

Notions préliminaires.

La production de l'occlusive comprend deux moments : l'occlusion et l'explosion. L'occlusion est la fermeture des organes et prépare l'explosion. Elle peut se faire dans trois régions principales : 1° entre la langue et le palais ; 2° entre la langue et les dents ; 3° entre les lèvres ; ce qui donne les trois variétés, *palatales*, *dentales* et *labiales*. En outre la langue peut s'appuyer contre le palais en divers points, à savoir : 1° contre le palais mou, ce qui donne une *gutturale* ; 2° contre la partie postérieure du palais dur, ce qui produit une *post-palatale* ; 3° contre la partie médiane, ce qui donne une *médio-palatale* ; 4° contre la partie antérieure, ce qui produit une *pré-palatale*. Je ne vois pas le moyen de séparer les *alvéolaires* des *pré-palatales*, la distinction serait toujours plus ou moins flottante. Pour moi, du moment que la langue ne touche plus aux dents l'articulation devient *pré-palatale*.

L'occlusion peut se faire instantanément ou graduellement, elle peut être complète ou partielle, c'est-à-dire laisser passer une portion du souffle plus ou moins considérable.

A son tour, l'explosion peut être brusque, en conséquence du relâchement complet des organes, ou plus lente par suite de l'ouverture graduelle du tube vocal. Ces faits sont

très nettement indiqués sur les tracés dans la ligne du souffle, et se prêtent à une analyse minutieuse.

A l'action de la langue et des lèvres, se joint celle du larynx, et c'est la façon dont les vibrations laryngiennes se mêlent au souffle qui fait la plus sensible distinction entre les sourdes et les sonores. La ligne du larynx dans les tracés montre l'instant où commencent les vibrations laryngiennes, et il ne faut que régler l'appareil de manière à avoir un synchronisme exact entre les deux lignes, pour étudier à fond les variétés diverses des occlusions. Mettant à part les particularités individuelles qui se rencontreront dans l'analyse des parlars, l'intérêt pratique demande que l'on divise les sourdes et les sonores en catégories aussi distinctes que possible. Afin de pouvoir le faire, il faut étudier deux faits d'une importance capitale. L'un est la relation de temps entre le commencement des vibrations laryngiennes et de l'explosion. L'autre est la question de savoir si ces vibrations sont sensibles dans le souffle dès qu'elles apparaissent dans le larynx, où si la voix est séparée de l'explosion par une tranche d'air sourd.

Ce sont surtout ces deux faits qui rendent sensible à notre oreille la différence entre les sourdes et les sonores, bien qu'il y ait dans l'articulation d'autres caractères distinctifs qui sont constants.

En général, les distinctions sont très sensibles et elles sont régulières dans le parler de chaque individu, mais elles varient d'un sujet à un autre. Par exemple les sourdes et les sonores se distinguent nettement pour *E*, il en est de même pour *C*, mais les sonores de *C* se rapprochent beaucoup des sourdes de *E*. En conséquence il faut que l'oreille s'adapte perpétuellement à la prononciation de chaque sujet parlant.

Trois variétés se trouvent nettement indiquées pour les occlusives. Dans la première, les vibrations laryngiennes commencent avant que le souffle ne soit libéré par l'ouver-

ture des organes ; dans la deuxième, elles commencent au moment de l'explosion, ou pendant qu'elle se fait ; dans la troisième, elles ne commencent que lorsque l'explosion est achevée. La première variété accuse toujours les sonores, la troisième toujours les sourdes, mais la deuxième renferme des sourdes, aussi bien que des sonores.

De là vient la nécessité d'une modification de la deuxième catégorie, car les deux séries de consonnes ne sont pas mêlées d'une manière fortuite ; au contraire, il existe entre elles une différence constante qu'il faut étudier.

La qualité vocalique du souffle tient à deux conditions. Il faut qu'il y ait un courant d'air qui passe entre les cordes vocales, et aussi que celles-ci se rapprochent plus ou moins pour entrer en vibration sous l'action de cet air. Le synchronisme de ces deux phénomènes est nécessaire pour que la colonne d'air devienne sonore. Dans la vraie sonore celle où les vibrations commencent avant l'explosion, les deux phénomènes se produisent simultanément. Mais que l'occlusion soit prolongée, et l'air s'accumulant dans la cavité buccale sera bientôt à une pression égale à la pression sous-glottique. Dès lors le mouvement de l'air à travers la glotte s'arrêtera et les vibrations cesseront forcément, quelle que soit la position des cordes vocales.

Ce phénomène se constate quelquefois dans les initiales, il est rare dans les médiales simples. C'est surtout dans les consonnes doubles qu'il est le plus fréquent. Dans celles-ci, en effet, l'occlusion est prolongée, mais encore la pression de l'articulation est plus forte, et les muscles des organes sont plus tendus. En conséquence la capacité de la bouche est diminuée, ce qui contribue encore à augmenter la pression de l'air et à produire l'arrêt de la colonne d'air. Ce résultat se voit dans *addentro* (fig. 115) où les vibrations, après avoir duré pendant la plus grande partie de l'occlusion, s'affaiblissent vers la fin, et cessent tout à fait

avant l'explosion. La surdité complète se voit dans *gg* de *aggettivo* (fig. 228).

Ainsi si la cavité buccale est entièrement remplie d'air sourd à une pression assez forte pour équilibrer la pression sous glottique, les vibrations laryngiennes ne peuvent pas commencer avant que l'air ne se mette en mouvement, c'est à-dire, avant l'explosion. Jusqu'ici j'ai étudié les phénomènes qui dépendent de l'occlusion : il reste à voir dans quelles conditions se produit l'explosion.

L'explosion a pour conditions les mouvements de trois groupes de muscles indépendants : les muscles de la respiration, les muscles du larynx et les muscles de l'articulation.

Nous avons indiqué sommairement l'action de ces différents muscles dans les occlusions de la première catégorie (sonores pures) et de la troisième catégorie (sourdes aspirées).

Voyons comment ils se comportent dans les occlusions de la deuxième catégorie. Ici il ne s'agit pas d'expliquer la relation de temps entre le début des vibrations laryngiennes et l'explosion. Ce qui est en question c'est la relation de temps entre le début des vibrations laryngiennes et le début des vibrations dans la masse d'air expulsée. En effet beaucoup de tracés des occlusives de la deuxième catégorie nous permettent de constater l'existence d'une durée relativement considérable (jusqu'à 6/100 de seconde) entre l'apparition des vibrations dans le larynx et l'apparition des vibrations dans la colonne d'air sonore (cf. *codesto*, fig. 58 et *zio*, fig. 92) (1). Comment expliquer ce phénomène ?

J'avais cru d'abord qu'il était dû à l'inertie de la membrane après le choc de l'explosion. Mais le fait qu'il ne se rencontre pas une seule fois dans les tracés des sonores

(1) J'appelle *air sourd*, la masse d'air en mouvement qui reste sans vibrations, alors que les cordes vocales vibrent déjà.

ne permet guère d'adopter cette explication. D'autre part la constance du fait dans certains parlars le rend peu probable. Par exemple, dans le parler de *A* et *C*, l'air sourd se rencontre souvent ; tandis qu'il manque absolument dans le parler de *E*, et j'en trouve seulement un cas chez *B*.

L'explication paraît être la suivante. Si les mouvements des trois groupes de muscles qui concourent à l'explosion sont simultanés, il n'y aura pas d'air sourd. Mais si l'action des muscles expiratoires commencent avant le relâchement des muscles articulatoires, la pression et la vitesse d'air expirée seront plus grandes. On conçoit alors qu'une partie de cette colonne d'air s'échappera de la bouche avant que les vibrations des cordes vocales aient pu s'y communiquer.

Je donne cette explication qui me paraît plausible, mais pour le vérifier j'aurais eu besoin d'appareils de laboratoire qui me faisait défaut. Il est à désirer que cette question soit reprise et examinée à fond avec toutes les ressources de l'expérimentation.

Ainsi dans la deuxième catégorie il faut établir deux subdivisions. Dans la première, l'explosion n'est pas suivie d'une tranche d'air sourd : dans la seconde, la voyelle est séparée de la consonne qui précède par une tranche d'air sourd, que peuvent modifier les articulations voisines.

Les occlusions se divisent donc en quatre catégories, à savoir :

1° Celles où les vibrations laryngiennes commencent avant l'explosion ; par exemple dans l'initial de *dozzina* (fig. 46 A.)

2° Celles où les vibrations commencent avec ou pendant l'explosion, qui est suivie de la voyelle, sans interruption aucune, comme *t* dans *avvocato* (fig. 230 A.)

3° Celles où les vibrations commencent pendant l'explosion, mais où celle-ci est séparée de la voyelle qui suit par une tranche d'air sourd. L'initiale de *totale*, (fig. 42 A)

en donne un exemple, et elle peut se comparer avec le *t* médial qui montre comme les vibrations suivent de près l'explosion. Les grands déplacements du levier après l'explosion sont dus à l'inertie de la membrane. Si on pouvait l'éviter, le levier ferait un tracé régulier, mais malgré cette déviation on voit toujours quand les vibrations se joignent à l'explosion. Quand l'expiration est forte, la ligne est plutôt droite, comme dans *codesto* (fig. 58 A.)

4° Celles où les vibrations ne commencent qu'après que l'explosion est terminée ; ce qui se voit dans l'initial de *caino* (fig. 59 C), ou dans les consonnes doubles dans *slitta* (fig. 229 A.)

La première catégorie comprend seulement des sonores, la troisième et la quatrième des sourdes, tandis que la deuxième contient des sonores aussi bien que des sourdes. Les relations entre ces catégories seront développées dans l'étude comparative des diverses prononciations.

Outre la différence que l'on vient de voir, entre les sourdes et les sonores, il existe une différence constante dans leur articulation. Le palais artificiel et les ampoules exploratrices montrent qu'elle se rencontre dans les quatre groupes d'occlusives, les labiales, les dentales, les palatales et les gutturales. Les sourdes et les sonores diffèrent par le lieu de l'articulation aussi bien que par sa force. La position de la langue ou des lèvres, et la tension de leurs muscles varie dans chacune des deux séries.

En vertu de ces dernières différences, il est impossible de dire que les sonores ne sont que des variétés vocaliques des sourdes. La distinction est plus profonde, et elle s'étend à la plupart, sinon à tous les phénomènes qui concourent à la production des sons. On verra que les termes fortes et douces employés autrefois par les phonéticiens avaient leur raison d'être, et peuvent s'appliquer aujourd'hui encore.

Passons à l'étude des parlars.

P — B

A

Pression linguale

L'ampoule 2 mise entre les lèvres, donne une pression toujours plus grande pour *p* que pour *b*. C'est ici que se trouve la différence la plus sensible. Mais nos moyens nous permettent de constater des différences moins apparentes.

L'ampoule 3, reculée autant que possible dans la bouche, c'est-à-dire vers la limite du palais dur et du palais mou, nous révèle une pression régulièrement plus forte pour *pa* que pour *ba*. Ce fait est important, parce qu'il montre une différence de plus entre la sourde et la sonore.

Articulation

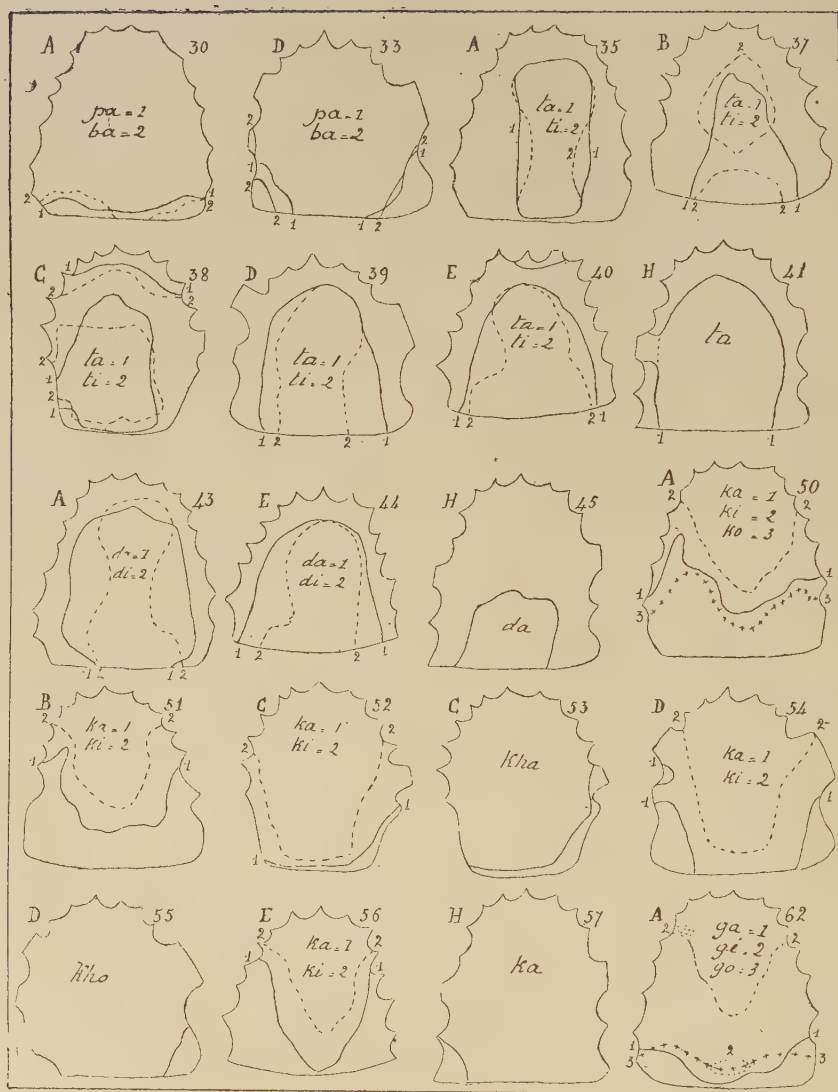
La différence qu'on vient de constater en se servant des ampoules, est nettement indiquée sur le palais. Les articulations des consonnes elles-mêmes sont sous-palatales, mais on peut les étudier dans leur action comparative sur les voyelles. Dans l'articulation de *pa* (fig 3), 1) la langue touche à la partie postérieure du palais dur, en suivant une ligne presque droite à travers cette partie. Pour *ba* (2) elle touche plus à la gauche, mais elle est sous-palatale au centre. Ceci s'explique par la contraction moins grande que nous avons constaté pour la sonore.

P

Souffle et larynx

A

En ce qui concerne les initiales, les vibrations laryngiennes commencent pendant la dernière moitié de l'explo-



sion, ou même après, comme dans *pena* (fig. 31). Mais quoi qu'il en soit, la voyelle est toujours séparée de l'explosion par une tranche d'air sourd, ce qui indiquerait une

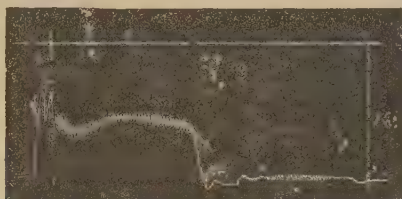


FIG. 31 *p* *e* *n* *a* A

prononciation comparable à celle des Anglais plutôt qu'à celle des Français. Ce fait est presque universel, il n'y a qu'une seule fois où l'air sourd ne se rencontre pas dans cette prononciation.

Le même fait se trouve plus accentué encore dans les consonnes doubles. Car dans ce cas les vibrations ne commencent jamais qu'après l'explosion.

Dans les médiales simples, les vibrations commencent toujours pendant l'explosion, il n'y a jamais d'air sourd, et les voyelles s'unissent directement à l'explosion.

B

Dans cette prononciation je ne trouve pas de signe d'air sourd. Les vibrations commencent toujours pendant l'explosion, en général pendant la première moitié.

C

Contrairement aux prononciations qui précèdent, la voyelle est toujours séparée de la consonne par une tranche d'air assez considérable, ce qui est corroboré par le fait que les vibrations du larynx ne commencent jamais pendant l'explosion. Ceci est vrai du *p* dans toutes les positions, et aussi bien de la consonne simple que de la consonne double.

E

Les vibrations apparaissent toujours pendant la pre-

mière moitié de l'explosion, et en général au commencement même de cette dernière. L'air sourd manque absolument dans toutes les positions ou combinaisons.

F

Il n'y a pas de régularité dans cette prononciation. L'air sourd est souvent visible, et le moment du commencement des vibrations est extrêmement incertain. Par exemple, dans le cas d'une consonne double, où l'on s'attendrait à l'air sourd, et aux vibrations retardées, celles-ci sont synchroniques avec le commencement de l'explosion, et il n'y a pas d'air sourd. D'autre part, dans le cas d'une médiale simple, les vibrations ne commencent qu'après la consonne, qui est en conséquence séparée de la voyelle par de l'air sourd. Et il n'y a pas de relation constante entre les positions de la consonne et sa prononciation.

G

Cette prononciation a les mêmes caractéristiques que celle de C. L'initiale de *poderi* (fig. 32) montrera comment ce



FIG. 32 p——o——d——e——r——i. G

sujet l'exagère. Il faut remarquer l'explosion douce, qui indique un affaiblissement de l'occlusion.

B

A

Ici les tracés sont bien réguliers. Dans les initiales les vibrations commencent bien avant l'explosion, comme l'on voit dans *bieco* (fig. 159). Ce type ne subit pas de variations.

La médiale, simple ou double, présente une occlusion

complète, pendant laquelle les vibrations continuent sans interruption.

Ici, bien entendu, il ne saurait être question d'air sourd.

B

La relation entre l'explosion et le commencement des vibrations est bien moins constante dans *B* que dans *A*. Les vibrations laryngiennes peuvent commencer bien avant ou même pendant l'explosion, et dans toutes les positions intermédiaires ; mais la voyelle n'est jamais séparée de la consonne par de l'air sourd. Toutefois il y a une tendance générale vers le type de *A*.

Dans les médiales et surtout dans les doubles, une autre tendance se fait voir, ou peut-être une extension de celle que j'ai notée ci-dessus. Pendant l'occlusion les vibrations disparaissent souvent, pour recommencer au moment de l'explosion. *Prebenda* (fig. 231) le montre bien, tandis que dans *babbo*, les vibrations cessent avec la voyelle, et toute l'occlusion est sourde.

L'effet de la surdité de l'occlusion peut être senti par l'oreille. Mais est-ce qu'il suffira pour changer de classe la sonore ? Je ne crois pas. Les différences des sonores et des sourdes résultent non seulement des vibrations vocaliques, mais encore de la pression des lèvres, plus forte pour *p* comme le montre l'ampoule 2. Il y a de plus pour *b* en comparaison de *p*, une tendance sous-palatale que j'ai déjà notée dans le sujet *A*. Cela apparaît d'une façon plus claire dans les articulations de *D*, que je citerai ici. *Ba* (fig. 33), bien que plus avancé sur les côtés que *pa* (1), est plus sous-palatal au centre, où se montre l'articulation propre de la consonne (sur les côtés les tracés subissent l'influence de la voyelle). Ce dernier fait donne à *b* ce son grave caractéristique, qui, s'ajoutant à la différence labiale entre les deux sons, rend possible la distinction, sans avoir recours aux vibrations laryngiennes.

C

La tendance déjà constatée dans *B* pour les initiales, se trouve à un plus haut degré dans *C*, car chez lui les vibrations ne précèdent l'explosion qu'une seule fois. Dans tous les autres cas elles apparaissent pendant le cours de l'explosion, et jamais il n'y a d'air sourd.

Dans les médiales une prononciation nouvelle se présente, et qui est constante. L'occlusion de *b* disparaît, et le son devient une variété de fricative sonore. Cela se voit dans *prebenda* (fig. 34), qui peut se comparer au même



FIG. 34 *p—r—e—b—c—n—d—a* *C*

mot, prononcé par *B* (fig. 231). Cette tendance s'étend à *bb*, mais moins fréquemment, et le tracé de *bb* dans *abbellire* ne diffère aucunement de celui de *b* dans *prebenda*.

E

Cette prononciation est la plus régulière de toutes. Dans les initiales, les vibrations commencent bien avant l'explosion. Les médiales et les doubles présentent une occlusion ferme et sonore, et par suite il n'y a pas d'air sourd.

F

La seule différence entre cette prononciation et celle de *E* est dans les médiales simples, qui deviennent des fricatives labiales sonores, comme dans *C*.

T

Articulation

A

Dans ce parler le *t* est purement dental. La pointe de la langue se soulève et s'appuie contre les dents supérieures. Sur les côtés, la langue est en contact avec une grande partie des alvéoles, presque autant pour *ta* (fig. 35) que pour *ti* (2). Mais, bien entendu, au moment de l'articulation de la voyelle *a* elle quitte le palais en grande partie, établissant ainsi la distinction entre *a* et *i*.

Interdentales

Dans aucun des parlers que j'ai étudié on ne trouve la variété interdentale complètement développée, mais il existe une variation du type normal. Ici, bien que la langue ne soit pas projetée en avant entre les dents, elle s'abaisse sensiblement et la pointe se laisse voir au dessous des dents supérieures.

Je n'ai pas pu distinguer nettement cette variété en me servant du palais artificiel, mais l'ampoule 2 insérée dans la bouche et contre les dents au point de contact de la langue, montre très bien ce type. On peut aussi l'étudier du dehors par la position de la pointe de la langue. Dans la variété purement dentale je n'en pouvais voir que le dessous, tandis que dans la variété interdentale, les papilles de la partie supérieure apparaît.

La figure 36 montre cette tendance interdentale dans les

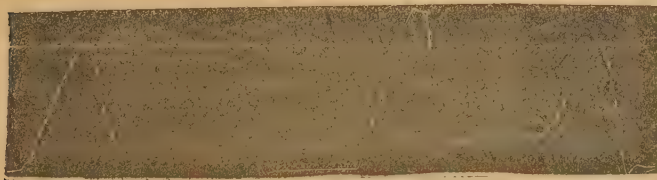


FIG. 36 *d—i—d—o*, *t—i—t—o*. A
occlusives dentales *t* et *d*, et leur pression comparative. A

a prononcé les mots *Dido-Tito-Tito-Dido*, que j'ai fait alterner de cette façon, pour éviter l'influence possible d'un accent rythmique. Dans chaque cas, la médiale a une pression sensiblement moins forte que l'initiale, ce qui correspond à ce que la vue peut constater. On verra aussi que le *t* médial présente à peu près la même pression que le *d* initial. Cela ne veut pas dire que le *d* initiale soit aussi interdental que le *t* médial. La comparaison entre les deux sons ne saurait se faire, vu la différence de pression qui existe toujours entre les sourdes et les sonores. Quand les articulations se font dans la même position, la pression pour *t* est plus forte que pour *d*. *A fortiori* il serait impossible de les comparer quand ces deux occlusions se produisent dans des positions différentes.

Bien que la langue ne soit pas projetée entre les dents, je me servirai du mot *interdentale* pour les différencier de la véritable dentale, car la langue s'abaisse au niveau de l'articulation.

L'interdentale se rencontre souvent quand la consonne est précédée ou suivie de *i*, mais c'est plutôt une tendance qu'une loi générale. Car, tandis que le *d* médial de *Dido* est interdental, celui de *nido* ne l'est pas. Au contraire la qualité interdentale se manifeste dans *quesTo*, *quanDo*, *deTTo* et *aDDetto*. Les deux derniers mots accusent une tendance que j'ai trouvée générale, *tt* et *dd* sont très souvent interdentaux dans tous les parlers.

Dans la prononciation de *A*, les mots suivants renferment des interdentales — *aTleta*, *quesTo*, *quanDo*, *aD*, *aDnata*, *deTTo*, *aDDeTTo*. L'interdentale est accompagnée par *i* dans *alDio* (mais non *aldo*), *aTrio* (mais non *atro*), *disDire*, *tiTo*, *diDo* (mais non *nido*), *niTido*, *aDito*.

Dans la première série d'exemples il résulte que dans les combinaisons *dn*, *nd*, *tt* et *st*, le *d* et le *t* sont interdentaux. Dans la seconde série, en laissant de côté les consonnes simples, on voit que *t* et *d* sont interdentaux dans les

combinaisons *ld*, *tr* et *sd*. Dans ces derniers exemples le type interdental peut être déterminé par le voisinage de *i* ; par exemple dans *tr*, car *atro* ne renferme pas d'interdentale (pas plus que *d* dans *dr*). De même pour *ld*, car dans *aldo* *d* est dental (comme aussi *t* dans *lt*).

Par suite il semble que les interdentales puissent être déterminées par le voisinage de *i* et *j*, et qu'il y a des combinaisons qui se prêtent plus facilement que d'autres à cette action.

Une étude des autres sujets confirme l'existence de cette variété, et des données ci-dessus. L'usage général est d'abaisser la langue pour *tt*, *dd*, *nd*, et *dn*. Les autres cas varient plus ou moins selon les sujets, et ne donnent pas de relations constantes.

B

L'articulation (fig. 37) est plus fermée surtout à sa partie antérieure sans avoir perdu cependant sa qualité dental.

Il faut noter que dans *B* l'articulation de la voyelle *i* s'étend transversalement sur tout le palais vers le centre, ce qui est une particularité personnelle. Ceci est vrai aussi des voyelles simples non unies à une consonne.

La tendance interdendale pour *t* et *d* est bien plus forte dans ce parler, mais il ne présente aucun fait nouveau.

C

Le *t* dans cette prononciation est une variété bien distincte des autres, et au lieu d'une dentale, fig. 38 nous montre une articulation pré-palatale, où la pointe de la langue touche le palais en arrière des alvéoles. Ceci forme une nuance assez sensible dans la prononciation, et la fait ressembler à celle des anglais plutôt qu'à celle des français. La ressemblance est plus sensible dans le cas de *ti* (2), cette articulation reculant encore. La particularité de l'articulation de la voyelle est aussi remarquable.

Dans le parler des sujets *A*, *B*, *C*, l'articulation de *ta* est

tellement relâchée qu'elle couvre presque autant de la surface du palais que celle de *ti*. Cela accuse une tendance vers la mouillure, qui est surtout indiquée dans *B*.

D

Voici le type d'un *d* dental. La langue touche bien les alvéoles tout autour de la bouche (fig. 39).

E

La pointe de la langue, s'éloignant des dents, touche au palais, tout en laissant libre une partie des alvéoles au centre, mais pas autant que pour le *n* (fig. 40.)

II

Type purement dental. La langue touche légèrement à la gauche, ce qui est dû à une dépression du palais en ce point, par suite de la perte d'une dent. Cela semble-t-il, n'a pas d'influence sur l'explosion (fig. 41).

Souffle et Larynx

A

Le fait le plus frappant dans l'étude de cette prononciation est la fréquence de l'air sourd. Ce phénomène se rencontre le plus souvent dans les consonnes doubles, où sur douze cas, il n'y a que deux exceptions. *Slitta* (fig. 229), le montre très bien. Il existe aussi parmi les initiales, mais



FIG. 42 *t—o—t—a—l—e* A

moins fréquemment, comme dans *totale* (fig. 42). Dans les médiales il est moins commun (cf. *totale*), et moins marqué quand il se rencontre.

Les vibrations laryngiennes commencent pour la grande majorité de consonnes simples pendant l'explosion, comme dans *avvocato* (fig. 230). Mais il y a des cas où elles ne commencent qu'après, ce qui est surtout vrai des consonnes doubles (c. *slitta* fig. 229). Elles ne débute jamais avec l'explosion.

L'action du larynx au moment du commencement des vibrations est très bien indiqué dans le tracé de *totale* (fig. 42).

B

L'air sourd, si notable dans le parler de A, n'existe pas pour B. J'en trouve dans les consonnes simples un seul cas dû au retard tout à fait exceptionnel du commencement des vibrations ; dans les doubles il n'apparaît pas. Le synchronisme entre leur commencement dans le larynx et leur apparition dans le souffle est sensiblement parfait, et elles sont souvent visibles pendant l'explosion même. Elles ne commencent pas à l'instant même de l'explosion, mais pendant sa durée.

C

Dans ce parler, l'apparition de l'air sourd est un fait général. Il existe partout, dans les initiales, les médiales et les doubles, et il n'y a pas de synchronisme entre la manifestation de la qualité vocalique dans le souffle, et le commencement des vibrations du larynx, qui en général suivent l'explosion.

E

Le commencement des vibrations est le plus souvent synchronique avec celui de l'explosion, et il est rare de les rencontrer pendant la seconde moitié. C'est la première fois qu'on remarque une tendance si générale. Même dans les consonnes doubles les vibrations commencent pendant la première moitié de l'explosion, sinon avec elle.

Je ne trouve pas un cas d'air sourd parmi les consonnes

simples ou doubles ; seulement après *nt* il se manifeste, comme dans *niente*, *quinto*, etc.

F

Cette prononciation est en parfait accord avec celle qui précède.

Pression linguale.

Une étude de la pression linguale comparative de *t* et *d* donne les résultats suivants pour *A* :

L'ampoule 3 insérée dans la partie postérieure de la bouche, donne une pression toujours plus grande pour *t* que pour *d*. L'ampoule 2 donne le même résultat au centre, et l'ampoule 1 tout près des dents.

La pression de *B* n'est pas la même que celle de *A* au centre. Ici on remarque que la pression pour *d* est toujours plus forte que pour *t*. Dans les autres positions, il y a accord.

La comparaison des quatre articulations *ta*, *da*, *na*, *la* n'est pas sans intérêt. L'étude pour *A* donne :

L'ampoule 3 en arrière, $t > d > n > l$.

— 2 au centre, $t > d > n > l$.

— 1 aux alvéoles, $n > t > d$.

Il y a variation seulement dans le cas de *l*, qui est, comme on verra plus tard, une articulation qui varie beaucoup et qui est souvent très faible. *N* est toujours plus fort que *t* aux alvéoles.

L'étude de *B* donne :

L'ampoule 3 $t > n > l = d$.

— 2 au centre $d > n > t > l$.

— 1 $t > d > l > n$.

Ces résultats toujours constants, sont des plus intéressants comme montrant les variétés des tendances individuelles et par suite le danger des généralisations trop hâtives.

D

Articulation

A

Comme pour *t*, l'articulation de *d* est purement dentale, elle se porte au même point à la partie antérieure. Mais sur les côtés, le palais est moins touché (fig. 43).

B

Il y a peu de différence entre l'articulation de *t* et de *d*.

C

La position palatale de *d* correspond à celle qu'on a déjà vue pour *t*. Et tandis que *da* a sensiblement la même articulation que *ti*, *di* est de beaucoup en arrière de la position de *ta*.

L'articulation se fait toujours à droite. C'est une particularité qui se retrouvera dans tous les tracés, et sur laquelle il ne sera pas nécessaire de revenir.

D

Toujours la même qualité dentale.

E

Pour *d* l'articulation est tout-à-fait dentale. Ceci est constant, et *d* n'est jamais reculé comme l'est *t* (fig. 44).

II

La région de contact est beaucoup plus étendue, ce qui vient évidemment du relâchement musculaire. Le son est très près de la mouillure, qui toutefois n'est pas encore sensible dans ce parler. La progression de l'articulation purement dentale de *D* ou *E*, à l'articulation relâchée de *B* et enfin à celle de *H* (fig. 45) est très nettement montrée. La prochaine étape serait la mouillure.

F

Faisant exception aux autres articulations, où la pointe de la langue est toujours appuyée contre les dents supérieures, dans celle de F, elle s'appuie contre les inférieures.

Souffle et Larynx

A

Dans les initiales, les vibrations laryngiennes commencent toujours avant l'explosion, comme le montre *dozzina* (fig. 46) qui présente un excellent type de ce son.

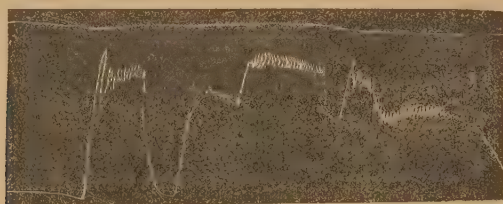


FIG. 46

d- o---zz---i---n---a

A

Dans les médiales, les vibrations ne présentent pas d'interruption, dans l'occlusion qui est toujours sonore et nettement articulée. Mais de temps en temps on rencontre un cas dans lequel la fermeture est incomplète et où l'occlusion devient plutôt une fricative dentale sonore, comme

FIG. 47



dans *abside* (fig. 47). Ceci est un type à part, qui se retrouvera dans d'autres prononciations. La faiblesse de la pression pour *d* a été déjà constatée à la page 40 où on a vu qu'en arrière et au centre

a---b---s---i---d---e A

de la bouche l'échelle des pressions était $t > d > n > l$, tandis qu'à la partie antérieure elle devient $n > l > t > d$, quoique *d* et *t* soient des occlusives complètes.

Il faut noter que souvent pendant l'occlusion des 'con-

sonnes doubles, les vibrations s'arrêtent, mais qu'elles recommencent au moment de l'explosion, et il n'y a jamais d'air sourd.

B

Le moment où commencent les vibrations varie dans ce parler. Dans la moitié des cas elles commencent bien avant l'explosion, et dans l'autre moitié pendant celle-ci. L'air sourd n'existe jamais.

Une articulation de *dā* montre bien l'hésitation entre ces deux prononciations. Les vibrations, qui ont commencé bien avant l'explosion, s'arrêtent, et les deux derniers tiers de l'occlusion sont sourds. Elles recommencent pendant l'explosion.

Pendant l'occlusion des médiales, les vibrations s'affaiblissent un peu, mais elles ne s'arrêtent jamais tout à fait.

C

FIG. 48



d—u—g—e—n—t—o C

Dans le cas des initiales les vibrations ne commencent jamais avant l'explosion. Elles apparaissent pendant celle-ci dans la plupart des cas, mais il n'y a jamais d'air sourd. (Cf. *dugento*, fig. 48).

FIG. 49



p—r—o—d—u—r C

Dans les médiales, l'occlusion s'affaiblit souvent, et l'occlusion devient souvent une fricative comme dans *produr* (fig. 49).

E

Les vibrations dans les initiales commencent bien en avant de l'explosion.

Les médiales présentent deux types. Ou l'occlusion s'affaiblit en quelque degré, mais jamais autant que pour *C*, ou, quand elle est bien articulée, les vibrations montrent une tendance à s'arrêter.

F

Rien à remarquer. Les occlusions sont toujours parfaites.

G

Dans les médiales, les occlusions sont plutôt faibles, comme dans *poderi* (fig. 32).

K

Articulation

A

Ce son est articulé dans une position assez avancée sur le palais dur, et il ne recule jamais assez pour atteindre le palais mou, même dans *ko* (fig. 50). Sur les côtés les articulations sont celles des voyelles, plus avancées que dans leur position habituelle par suite du rapprochement des mâchoires lorsqu'elles font l'occlusion du *k*. Après l'explosion, l'écartement des mâchoires tend à rapprocher l'articulation des voyelles de sa position normale. L'articulation propre à *k* se voit au centre du palais ou ce son ne subit pas autant l'influence des voyelles.

Cette articulation est plus avancée que celles des voyelles *a* et *o*. Dans *ki* (2) se trouve une voyelle articulée plus en avant que la consonne, mais la voyelle n'est pas en arrière de sa position habituelle, qui est celle de *i moyen*, mais au centre, l'influence de la voyelle fait avancer l'articulation du *k*. Ici, donc, c'est la voyelle qui influence la consonne.

Dans toutes ces articulations, la pointe de la langue est appuyée contre les dents inférieures.

B

K est ici même plus avancé que dans *A*. Surtout dans *ki* (fig. 51) la consonne fait avancer l'articulation de la voyelle qui est plus fermée que la variété simple.

C

Ici pour la première fois le *k* guttural ou vélaire se présente. L'influence des voyelles fait que l'articulation avance sur les côtés, mais au centre elle atteint à peine la limite du palais dur dans *ka* (fig. 52). Dans *ki* (2), l'influence de *i* fait avancer très peu le *k*, tandis que la qualité gutturale de celui-ci produit un effet notable sur l'*i*. Cette voyelle s'éloigne alors d'une façon sensible de la position anormalement avancée qu'elle occupe dans ce parler. Sur les côtés aussi, la région de contact est moins étendue.

k toscan

Ce sujet possède la prononciation populaire toscane du *k*. C'est-à-dire quand la consonne se trouve entre deux voyelles (dont l'une, celle qui suit la consonne, n'est pas *e* ou *i* (ce qui amène alors à une autre prononciation), elle devient une fricative. En général, on donne le nom d'aspiration à cette prononciation, ce qui est juste si par aspiration on entend une fricative gutturale.

La figure 53 donne le tracé de cette articulation, qui ne diffère pas sensiblement de celle de l'occlusive, car la partie postérieure de la langue et le voile du palais s'approchent assez en articulant la fricative, et à cause de son épaisseur le palais artificiel est alors touché.

Cette prononciation toscane du *k* qui est bien connue paraît être l'effet de cette tendance à l'affaiblissement des occlusions que j'ai déjà constaté pour les autres séries. Il faut remarquer toutefois que pour celles-ci cette évolution de l'occlusion n'est ni aussi avancée ni aussi généralisée. Cette plus grande affrication de *k* est due à l'action palatale qui est si générale dans les langues romanes, et plus

le lieu d'articulation des autres consonnes s'écarte de la position palatale, moins ces consonnes subissent cette action. Mais il est intéressant à noter que la tendance vers l'affrication existe parmi toutes les séries.

D

L'articulation gutturale est plus accentuée dans ce sujet.

L'identité de la voyelle isolée et de la voyelle dans *ka* (fig. 54) est absolue. Mais au centre le tracé de la langue n'est plus visible, et le *k* est fortement guttural. Dans *ki* (2), la position de la voyelle est légèrement reculée, mais son influence sur le *k* fait avancer l'articulation de la consonne, qui n'est plus sous-palatale.

k toscan

Le *k* fricatif toscan se montre également dans ce parler mais sa prononciation n'est pas aussi spirante que celle de *c*.

Comme j'ai déjà dit, les articulations de *ka* et de *a* sont identiques sur les côtés, ce qui n'est plus vrai de *ko* et de *o*. Dans l'articulation de [*cie*] *co* (fig. 55), il résulte évidemment de la comparaison avec *ó* (fig. 17) que le *k* a une articulation particulière ; attendu qu'il éloigne l'*ó* de sa position normale. Cette articulation se rapprocherait sur le palais artificiel de celle de *k* dans *ka*.

J'ai indiqué ce fait, parceque on dit souvent que la consonne disparaît tout à fait dans cette position. Ce qui n'est évidemment pas vrai de ces deux siennois.

La question ne saurait être soulevée dans le cas de *C*, car l'oreille constate la présence de la consonne, comme le fait le palais artificiel.

E

L'articulation de *ka* (fig. 56) recule jusqu'au centre du palais mou, mais sur les côtés elle est extrêmement avancée. On a ainsi une combinaison intéressante des articula-

tions latérales de *A* et *B* avec les gutturales de *C* et *D*, au centre.

Dans *ki* (2) l'influence de la consonne sur la voyelle est peu considérable ; au contraire la voyelle fait avancer la région de contact d'une manière notable.

H

La figure 57 montre le plus complet exemple de *h* guttural que j'ai trouvé. Dans ce parler, *a* est tout à fait sous-palatal, car le mot *ama* ne laisse pas de tracé sur le palais artificiel. Il faut en conclure, ce que nous avons vu dans d'autres cas, d'ailleurs, que dans la combinaison *ha* c'est l'influence de *h* qui détermine le contact que l'on voit à gauche de la figure.

Souffle et Larynx

A

Dans les initiales, les vibrations ne commencent jamais avec l'explosion même, mais plutôt vers sa fin ; dont la voyelle est séparée par de l'air sourd — même quand les vibrations commencent de bonne heure. *Codesto* (fig. 58) donne un bon exemple de cette prononciation.

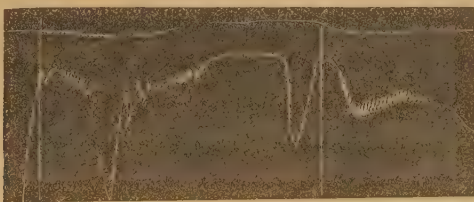


FIG. 58 *c-o-d—e—s—t—o* *A*

Ceci est vrai des médiales aussi, mais pas à un degré aussi prononcé, car l'air sourd manque quelquefois dans cette catégorie.

Le commencement des vibrations n'est qu'une seule fois synchronique avec l'explosion.

C'est surtout dans le cas des doubles que le retard dans

le commencement des vibrations est le plus frappant. Il n'y a pas un exemple où elles apparaissent avant la fin de l'explosion, et en conséquence il y a toujours une tranche d'air sourd. L'apparition des vibrations dans le souffle est encore plus tardive et elle n'est jamais synchronique avec leur commencement dans le larynx.

B

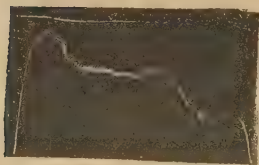
En général, les vibrations commencent pendant la dernière partie de l'explosion, mais jamais avec elle. L'air sourd est moins fréquent que dans la prononciation qui précède, mais il existe quelquefois ; il est dû en général au retard dans la commencement des vibrations.

Dans les médiales, les vibrations apparaissent toujours pendant l'explosion, et il n'y a jamais d'air sourd. Cela est vrai aussi des consonnes doubles.

C

La prononciation de ce sujet varie beaucoup. Par exemple, j'ai un tracé de *ka* prononcé deux fois successivement. Dans le premier, les vibrations ne commencent que bien

FIG. 59



après l'explosion, et le résultat est une tranche d'air sourd, qui se maintient même après leur commencement. C'est là le type général, presque universel, [cf *Caino* (fig. 59)], bien que les vibrations puissent commencer

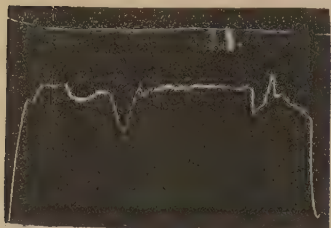
C—a—i—n—o C pendant l'explosion, qui malgré cela est toujours suivie d'air sourd.

Dans la deuxième variété, le commencement des vibrations est synchronique avec celui de l'explosion. C'est la première fois jusqu'ici que nous rencontrons une telle prononciation.

La consonne double n'est jamais qu'occlusive. Les vibrations commencent toujours après l'explosion, et l'air sourd étant très évident, cette tendance peut même s'exagérer de

telle sorte que la voyelle suivante soit entièrement absorbée par cet air, comme *o* dans *accotonare*.

FIG. 60



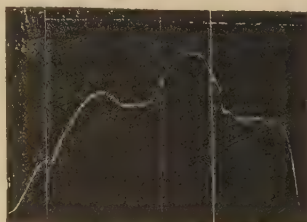
c-o-a--g--u--l-a--r--e C

On remarque le même fait à l'initiale. L'*o* de *coagulare* (fig. 60), devient tout-à-fait sourd, et il est remplacé par une consonne fricative bilabiale, très proche de *w*.

k Fricatif

La consonne médiale qui précède *à*, *o* ou *u*, tout en suivant une autre voyelle, reçoit la prononciation toscane, comme j'ai déjà indiqué. Si l'on a l'articulation présente à l'esprit, le tracé de *bieco* (fig. 61) s'explique. Nous avons affaire à une fricative gutturale sourde, qui, il faut le noter, a une articulation très fermée. Ce fait, indiqué par la déviation considérable du levier après *e*, correspond à l'articulation fermée sur le palais artificiel.

FIG. 61



b-i-e---c---o. C

Il montre aussi que dans certains cas cette consonne a une prononciation très distincte et assez longue, contrairement à une opinion assez répandue en Toscane. Les tracés fournis par *D* confirment encore cette observation.

E

Ces tracés sont très réguliers, les vibrations étant toujours synchroniques avec l'explosion, et l'air sourd n'existant jamais. Ceci est vrai des initiales et des consonnes doubles.

Les médiales sont moins uniformes. Toutefois un cas

isolé d'air sourd se rencontre par suite d'un retard du mouvement vibratoire laryngien.

F

Il n'y a pas de variation suivant les diverses positions de la consonne dans le mot. Les vibrations commencent pendant l'explosion, en général vers sa fin, et dans ce cas la consonne n'est pas séparée de la voyelle par de l'air sourd. Rarement les vibrations suivent l'explosion, ce qui alors amène de l'air sourd.

G

Articulation

A

L'articulation de *ga* (fig. 62) par rapport à celle de *ka* (fig. 50) est sensiblement en arrière au centre, où elle s'approche du palais mou. Sur les côtés elle est un peu plus avancée. L'influence de *i* la fait avancer jusqu'à la position de *hi* (fig. 50). La pointe de la langue est appuyée contre les dents inférieures.

L'ampoule 2 montre encore une fois que les consonnes se divisent en fortes et en faibles, car la pression de *ga* est toujours moindre que celle de *ka*.

B

L'articulation est à peu près la même pour la sourde et la sonore.

Il est intéressant de noter que dans ce parler c'est dans la sonore que l'on trouve régulièrement la plus grande pression. Cette relation est absolument constante et elle manifeste encore une fois le caractère individuel qui existe dans les divers parlers d'une même langue.

C

Les articulations sont sensiblement les mêmes pour les sourdes et les sonores.



D

Tandis que sur les côtés les articulations ont lieu à la même pointe, ce qui est vraisemblablement dû à l'influence des voyelles, au centre *g* est notablement avancé relativement à *k*. Il n'y a rien de sous-palatal dans l'articulation de *ga* (fig. 63). *Gi* (fig. 63) est aussi plus fermé sur le palais dur que *hi*.

E

Pas de différence dans les tracés de *g* et *k*.

H

Ici l'articulation de *ga* se fait voir sur les deux côtés du palais dur, ce qui indique un léger avancement de la langue.

C'est le seul parler dans laquelle la sonore aussi bien que la sourde soit constamment sous-palatale.

Souffle et Larynx

A

A l'initiale les vibrations commencent toujours bien avant l'explosion. Cela est vrai des médiales, mais alors pendant l'occlusion les vibrations s'affaiblissent quelquefois sans jamais disparaître entièrement.

Dans les consonnes doubles, l'occlusion devient sourde, de temps en temps, mais les vibrations reparaissent pendant l'explosion.

Il n'y a jamais d'air sourd, et les occlusions sont toujours très distinctes.

B

Dans toutes les positions les caractères sont les mêmes. La sonorité est ininterrompue, et il n'y a pas d'air sourd.

C

Les vibrations commencent toujours pendant l'explosion, dans aucun cas avant ou après. Cependant l'air sourd ne se produit jamais.

Coagulare (fig. 60), montre une tendance qui est constante dans ce parler. L'occlusion médiale s'affaiblit beaucoup, et il ne faut que la comparer à *r* dans le même mot pour en être frappé. Cet affaiblissement de l'occlusion est général à ce sujet.

L'occlusion médiale est toujours encore en opposition avec la surdité de l'occlusion initiale.

E

La prononciation de ce son est très régulière, sauf que la tendance vers l'affaiblissement de l'occlusion médiale existe toujours.

F

Bien que toscan, *F* n'a aucune des prononciations qui se rencontrent dans le parler de *C*. Il prononce toujours d'une manière très régulière, comme *B*.

Résumé

Cette étude des occlusives montre l'unité fondamentale de tous les parlers. Sauf celui du *C* qui est en contradiction avec les autres.

Dans le cas des sourdes, les vibrations commencent *pendant* l'explosion, mais assez rarement au moment même de l'ouverture de l'articulation comme en français. Néanmoins la présence de l'air sourd est rare.

Chez *C*, au contraire, les vibrations ne commencent qu'après l'explosion. La voyelle est alors séparée de la consonne par une tranche d'air sourd, très sensible. Ceci se rapproche de la prononciation anglaise ou allemande. Toutefois même chez les autres sujets il y aura toujours des cas de présence d'air sourd, qui bien qu'exceptionnels, indiqueront la parenté de tous les parlers.

Nous pouvons donc prendre comme type de l'occlusive sourde, celle où les vibrations laryngiennes commencent vers la première partie de l'explosion, qui n'est pas suivie d'air sourd.

Les sonores sont plus régulières. Les vibrations commencent bien avant l'explosion qui n'est jamais séparée de la voyelle qui suit par une tranche d'air sourd.

Ici encore *C* est la seule exception à cette règle, et il faut convenir que sa prononciation est un type à part, qui n'est pas d'ailleurs appuyé par le parler de *D*, siennois aussi. Bien que je n'aie pu me baser sur les études que j'ai faites sur ce dernier, je puis constater que ses occlusions initiales étaient sonores, dans au moins la moitié des cas. Il y avait de nombreuses exceptions.

A côté de la distinction des sourdes et des sonores, on peut faire aussi celle des fortes et des faibles. Et nous avons vu dans le cas de *B*, que ce ne sont pas toujours les sourdes qui sont les fortes par rapport à la tension musculaire et qu'il faut toujours tenir compte du facteur personnel. A cette dernière différence, il faut ajouter celle qui dépend de l'articulation et qui est accusée par le palais artificiel. Il est remarquable qu'elle se manifeste non seulement par une différence d'articulation dans la région où se produit l'occlusion, mais se fait sentir dans tout l'appareil articulaire.

✓
C

Articulation

A

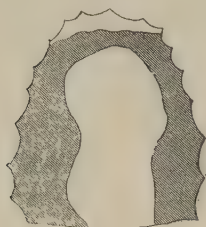
La pointe de la langue touche au palais bien en arrière des dents, ce qui donne une articulation prépalatale, qui ne saurait s'identifier avec celle de *t*, comme montre la comparaison de la figure 64 avec la figure 35.

Sur les côtés, on remarquera un resserrement notable de l'articulation, qui diffère absolument de celle de *sh* (fig. 103) à laquelle on l'a si souvent comparé. Mais la fig. 155 montre son identité avec la palatale fricative *j*.

Ceci est vrai partout où *c* est suivi de *i*, avant *a*, *o*, ou *u*.

Alors *i* est considéré seulement comme un signe orthographique pour montrer que la prononciation vélaire ou post-palatale n'existe pas avant ces voyelles. Le tracé de *ci* (fig. 64) est l'articulation de cette syllable dans *cima*.

La différence dans la fermeture entre *ci* et *cj* saute aux yeux.

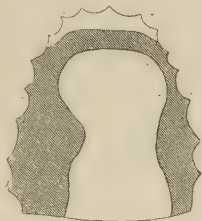


cie(lo)

FIG. 65 A l'identification des deux occlusions, l'autre est l'identité de l'articulation latérale et ainsi du *j* qui en résulte. Il ne faut que comparer ce dernier tracé avec celui du *sha* (fig. 103) pour voir que les deux fricatives ne sont point les mêmes. D'où il découle que l'identification *č* = *tch* = *tsch* = *tsh* est absolument fautive pour chacun des sons qui se réunissent si étroitement dans ce son composé. J'ai souvent essayé d'obtenir un tracé de l'occlusion sans la fricative, mais le fait que je n'ai jamais pu réussir, démontre que l'union est des plus intimes et que l'articulation des deux sons est synchronique.

J'ai étudié le mot *cielo* pour obtenir une indication de la valeur de l'*i* orthographique en combinaison avec l'occlusion. Il est suffisamment prouvé qu'il ne s'agit pas ici de *i* voyelle, car le tracé de *ci*, où *i*, est voyelle, est plus resserré que celui de *ci* [*elo*]. Cette union *cie* est très rare en italien et va en s'absorbant en *ce*, du moins en Toscane et à Rome.

A disait toujours qu'il faisait une différence entre la prononciation de *cie* [*lo*]



ce(ce)

et de *ce* [*ce*] (fig. 66). Le palais artificiel FIG. 66 A montre qu'il n'en est rien en ce qui concerne l'articulation. Ce était articulé un peu plus à droite. Mais le fait important,

la présence de *j*, est aussi certain, car l'articulation au centre est sensiblement identique.

c fricatif

La variété purement fricative n'existe pas dans ce parler.

Souffle et Larynx

Si l'on a cette étude des articulations présente à l'esprit, les tracés du souffle et du larynx deviennent clairs. Examinons le tracé de *cece* (fig. 67). Un fait notable est la courbe de l'initiale, si régulière, et qui diffère tant de celle des occlusions étudiées jusqu'ici. Dans celle-ci l'explosion accompagnée d'air sourd inarticulé donne un tracé semblable à celui du *t* de *codesto* (fig. 58) ou moins fréquemment celui du *c*. C'est-à-dire que l'explosion est forte, et que le levier monte à une hauteur considérable ; alors il retombe brusquement, après quoi la sortie de l'air sourd est indiquée en général par un nouvel abaissement moins rapide du levier. Ce qui montre que l'articulation qui suit l'explosion n'est pas assez fermée pour maintenir la pression de l'air au point auquel l'explosion amène le levier. En d'autres termes, l'expulsion d'air pour les occlusives simples est soudaine et complète.

Au contraire, bien que le palais artificiel ait montré qu'il y a une occlusion complète dans le cas de *cece* (fig. 66), la courbe de la consonne initiale est plutôt celle d'une fricative. Cela s'explique par le fait que quand la pointe de la langue s'abaisse pour produire l'explosion, l'air ne trouve qu'une issue étroite, tant l'articulation est resserrée, de sorte que le levier se déplace plus graduellement. Cela nous donne la meilleure preuve que l'articulation de la fricative n'est pas sensiblement changée au moment de l'explosion. Autrement l'explosion serait plus soudaine et la masse d'air libérée serait plus grande.

Comme j'indiquerai dans le chapitre sur *j*, la fusion

entre ce son et l'occlusion qui précède devient plus complète à mesure que les deux positions articulatoires sont plus voisines. La comparaison du tracé de *c* [*ece*] (fig. 67) et de *chi* [*aro*] (fig. 156) montre que dans les deux cas, la fusion des deux sons est arrivée au même degré, du moins en ce qui concerne le souffle. Les tracés montrent que l'explosion a perdu de sa soudaineté et que la ligne du souffle est analogue à celle d'une fricative.

Ainsi l'explosion subit l'influence de la fricative qui devient sensible dès le premier moment.

La différence entre *ci* [*elo*] et *c* [*ece*], qui n'existe pas sur le palais artificiel, se fait nettement voir dans le souffle. Dans *é* (fig. 67) les vibrations commencent avec la voyelle, tandis que dans *ci* (fig. 68) elles commencent pendant l'articulation de *j*. En effet



FIG. 67. *c—e—c—c*

dans ce dernier tracé les vibrations n'arrivent que graduellement à prendre toute leur amplitude, ce qui résulte de l'articulation resserrée que l'air vocalique doit traverser.

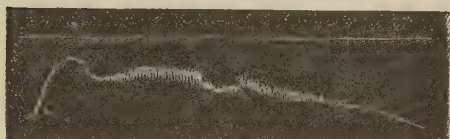


FIG. 68. *ci—e—l—o*

ouï, ou suivi de *i* avant une autre voyelle, est dans ce parler une consonne composée, qui a la valeur d'une prépalatale occlusive + *j*. La fricative peut altérer plus ou moins l'explosion, il est vrai, mais l'occlusion reste toujours. On peut le démontrer par l'étude de la sonore correspondante. Dans *gente* (fig. 69) la présence des vibrations dans le larynx avant qu'elles apparaissent dans le souffle montre que l'occlusion se fait, bien que l'explosion soit faible.

Si l'on s'en tient aux principes de M. Rousselot, il est

donc impossible d'appeler cette combinaison un son simple. M. Rousselot appelle consonne composée une consonne simple + *j*, tandis qu'il laisse le nom de consonne

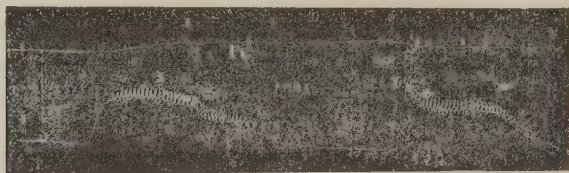


FIG. 69 *g e n t e A*

simple à la consonne mouillée. Il s'en suit que l'on doit appeler consonne composée le son *ĉ* qui, je l'ai démontré, égale *occlusive prépalatale* + *j*.

B

Articulation

La pointe de la langue est appuyée entre les dents d'en bas, et l'occlusion se fait par la pression de la partie antérieure contre le palais. Ce fait accentue la différence entre cette occlusion et celle de *t*, car à la distinction de l'articulation s'ajoute celle de la forme de la langue.

Au centre l'articulation palatale de *ĉa* (fig. 70) est plus ouverte que celle de *A* et, sans perdre tout à fait sa qualité de *j*, elle s'approche de celle de *sh* (fig. 104).

La figure 70 montre que l'articulation de *ĉe* contient autant de *j* que celle de *ĉa* où entre le *i* orthographique.

Ce parler ne possède pas la prononciation fricative simple. Mais dans toutes les articulations apparaît une modification intéressante de l'occlusion. Dans chacune il se forme presque un canal vers le centre, et un peu plus de relâchement ferait disparaître l'occlusion complète.

Souffle et Larynx

Deux types de ce son apparaissent dans ce parler. L'un où la fricative est bien développée et qui ressemble à la

prononciation de A. L'autre se rencontre dans *faccio* (fig. 71).



FIG. 71 f a cci o B

Dans ce dernier la fricative est en train de disparaître dans le souffle, comme dans l'articulation. L'explosion est très forte, tout autant que dans les autres occlusives, et l'influence fricative y entre pour peu de chose. A la fin, au lieu de la liaison étroite que nous avons reconnue entre les deux parties du son, la deuxième s'affaiblit et se réduit seulement à un peu d'air sourd, ainsi que nous l'avons constaté après les occlusives simples. L'occlusion plus forte de la consonne double a sans doute une influence considérable sur cette prononciation, qui bien que moins commune que l'autre se rencontre néanmoins assez souvent.

Cette variété présente le cas le plus frappant de la disparition de la fricative. La conséquence en est la simplification du son. Toutefois c'est seulement une tendance qui pourrait bien être une variation du type commun amené par quelque influence extérieure telle que la double consonne dans *faccio*.

C

Articulation

Bien que le *t* (fig. 38), dans ce parler soit pré-palatal au lieu d'être dental, l'occlusion de *c* (fig. 72), montre de nouveau son caractère propre en reculant encore vers le centre du palais. Ce fait, ajouté à l'articulation latérale particulière à ce sujet, rend difficile l'appréciation du rôle de la pala-

tale. Mais une comparaison de *ċi* (fig. 72), avec. *ċa* (1) démontre que la palatale n'est que peu affaiblie, car surtout à droite l'articulation est presque aussi resserrée pour *j* que pour *i*, ce qu'on remarque constamment dans la relation de ces deux sons.

La palatale s'accuse nettement pour *ċe* comme pour *ċa*. Il est intéressant de voir l'occlusion avancer avec la voyelle, ce qui est nécessaire, car l'articulation de la consonne est relativement reculée.

Souffle et Larynx

Dans le souffle, ce son paraît comme une combinaison de ceux de *A* et de *B*. L'explosion est brusque, comparable à celle de l'initial de *prebenda* (fig. 34). Elle est accompagnée d'une forte palatale sourde, comme l'explosion plus paresseuse de *A*.

c fricatif

La variété fricative se rencontre dans ce parler pour la première fois. Ce *c fricatif* remplace *ċ* partout où celui-ci suit une voyelle dans un mot ou bien dans une phrase. On a souvent identifié ce son (fig. 73) avec *sh* (2), mais la comparaison des deux articulations montre que dans *che* l'occlusion laisse une trace plus marquée.

Le tracé du souffle accuse une fricative qui ne diffère de *s sh*, etc. que par sa durée, qui est identique avec celle de l'occlusive, et sensiblement plus courte que celle des autres fricatives.

D

Articulation

La différence entre les occlusions de *ċ* et de *t* est toujours constante, la figure 74 montre que celle-là est préparatale. La tendance vers *c fricatif* et son influence se font voir au centre de l'occlusion, qui se fait à peine. L'explosion

ne disparaît pas entièrement, mais elle est quelque peu affaiblie.

La palatale *j* est très accusée, l'articulation de *éa* (fig. 74) est presque aussi formée que celle de *éi* (2).

La palatale fricative *c* se rencontre dans ce parler.

L'occlusion a entièrement disparue, avec la plus grande partie de la fricative *j*, comme le montre la fig. 75. Il faut noter ici, comme pour *C* que l'articulation de *sh* (2) est plus avancée que celle de *c fricatif*.

E

Articulation

L'occlusion n'est pas faite par la pointe de la langue qui est libre et qui, ne repose pas contre les dents inférieures. La différence entre l'occlusion de *t* (fig. 40) et celle de *é* (fig. 76) est toujours bien sensible, bien que celle-là ne soit pas dentale, car l'articulation de *é* est reculée encore.

La palatale n'est pas indiquée d'une manière évidente, mais vu le relâchement de *i* dans *éi* (fig. 76), il serait risqué de nier son existence. Car dans ce parler, le soulèvement du centre de la langue devait contre-balancer le peu d'étendue de la région de contact. Le même fait se voit pour *j*, dans des mots comme *lieto* (fig. 135) et *niente* (fig. 141).

Souffle et Larynx

Faccio (fig. 77) donnera une bonne idée du type de cette prononciation. La fricative est toujours bien développée.

C fricatif existe dans les mêmes conditions que pour *C* et *D*.

H

Articulation

Dans ce parler *éa* (fig. 78) présente une variété distincte et unique. Le relâchement est tel que le son devient mouillé, le tracé sur le palais ne permet pas d'en douter.

Ceci nous amène à la constatation d'une autre différence entre la première partie de ce son et de l'occlusion de *t*. Dans l'articulation de *H*, et malgré l'évident relâchement musculaire, l'occlusion n'avance pas jusqu'au même point que celle de *t*. Et une différence de son correspond à la différence d'articulation. Autrement *ça* ne pourrait être différencié de la prononciation parisienne de *t mouillé*, ce qui n'est pas vrai. Ceci est la meilleure preuve que les deux articulations ne se ressemblent pas, à un point tel que l'oreille les confondrait.

On peut faire la comparaison de cette articulation avec celle de *t mouillé*, prononcée par M. Dauzat, dans *La Parole*, août, p. 613, fig. 46.

F

Ce son dans le souffle ne diffère aucunement de celui de *B*.

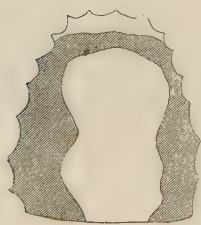
G

A

Articulation

La pointe de la langue touche le palais dans la même po-

FIG. 79



gente A [fig. 79]).

sition que pour *ç*. Mais la langue est plus relâchée dans toute son étendue, et elle s'appuie davantage contre le palais. Toutefois l'articulation du *j* dans *ga* n'est pas aussi resserrée, mais la relation entre *ga* et *gi* est constante, et en démontre la présence (cf. *gente*

L'ampoule 2 mise au point de l'articulation, c'est-à-dire un peu en avant du centre, montre une pression toujours plus grande pour *ça*, bien que la distinction ne soit pas

aussi marquée que pour d'autres couples de fortes et de faibles.

Souffle et Larynx

Les vibrations laryngiennes comme pour toutes les occlusives sonores commencent bien avant l'explosion. Ceci est constant.

Le tracé de *gente* (fig. 69) ne montre pas la présence de la fricative *j* aussi nettement que nous l'avons reconnue dans la sourde. L'existence des vibrations rend ce son tout-à-fait sonore, et ainsi plus difficile à distinguer. Mais comme j'ai montré dans *La Parole*, 1899, p. 839, cette palatale *j*, sourde et sonore, s'unit d'autant plus intimement à l'occlusion qui précède que la position articuloire des deux sons est plus voisine.

Il en résulte que *g* et *ǵ* sont plus étroitement liés à *j* que les autres occlusions. Et le tracé de *ghiaccio* (fig. 80) mon-

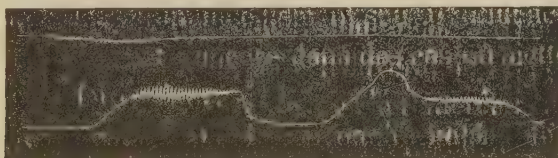


FIG. 80 *g h i—a——c——c i——o* A

tre que l'explosion est fortement modifiée par l'action de cette fricative, puisque le plus grand soulèvement du levier ne se rencontre qu'après l'explosion, et pendant la prononciation de la palatale. Ce qui correspond précisément à *chiaro* que j'ai déjà noté à la page 5.

Pour en revenir à *gente*, on constate le même affaiblissement de l'occlusion que nous avons déjà rencontré dans la sourde.

B

Articulation

La tendance, vers la séparation du contact occlusif en deux parties, notée pour *é* dans ce parler, s'accroît pour

ǧ (fig. 81), sans toutefois atteindre une prononciation fricative. Néanmoins ce fait présente une indication intéressante du rapprochement de *ǧ* vers la prononciation de *g fricatif*. La pointe de la langue repose contre les dents d'en bas.

L'ampoule 2 au centre du palais dur montre que la pression de la langue pour *ǧ* est sensiblement moindre que pour *č*. Ce relâchement de la sonore permet pour *j* une articulation plus resserée, qui s'accuse nettement ici.

Souffle et Larynx

Comme pour toutes les sonores, les vibrations commencent bien avant l'explosion.

C

Articulation

C'est ici le seul cas où la position articuloire de *ǧ* (fig. 82) est la même que celle de *d*, ce qui tient à l'avancement notable de l'articulation de *ǧ*.

On remarquera un affaiblissement de l'articulation de *j*, comparé avec *ǧi*.

Souffle et Larynx

Dans les initiales (sauf deux exceptions) les vibrations commencent toujours pendant l'explosion et assez souvent vers la fin, comme pour les autres occlusives sonores. Mais dans les médiales, l'occlusion reste toujours sonore.

g fricatif

Ce sujet possède la fricative sonore simple, comme la sourde.

Dans *ae* (fig. 83) sa parenté avec l'occlusion apparaît à un plus haut degré que dans la sourde, non seulement parce que l'occlusion est mieux conservée, mais parce que les deux articulations sont identiques aux alvéoles. La sourde et la sonore accusent la diminution de la région de contact de *j*, qui pourrait être contrebalancée par le resserrement

dans la région prépalatale, car ce sujet a une tendance à avancer les articulations.

Étudié dans le souffle, ce son ne présente pas de particularité, si ce n'est de temps en temps sa surdité partielle. Dans *dugento* (fig. 48) une partie de la fricative est sourde. Le fait que les vibrations sont visibles pendant la première partie de la fricative, et recommencent avant la fin prouvent que ce n'est pas une prononciation sourde à proprement parler. Dans *c fricatif* la surdité est toujours complète. Ceci est une nouvelle indication de la tendance de cet individu à l'assourdissement des sonores.

D

Articulation

Une comparaison des articulations de *ǵa* (fig. 84) et de *ǵi* (2) accuse la forte qualité palatale de celle-là, et la présence de *j* ne peut pas être mise en doute.

L'affaiblissement du contact occlusif au centre est plus notable pour la sonore que pour la sourde. Toutefois la prononciation fricative n'a pas encore prévalu, et l'explosion est toujours nette. Mais nous avons affaire à une articulation intermédiaire entre l'occlusion complète de *A* et la fricative de *C*.

La variété fricative de *ǵ* se rencontre chez ce sujet.

E

Articulation

Comme la montre la figure 85 la région de contact est bien étroite et la langue touche les alvéoles sur les côtés. Ainsi le *j* est moins apparent encore que dans la sourde. (Cf. p. 61).

Souffle et Larynx

Le souffle est identique avec celui de *A*, et ne présente

pas de particularité personnelle. Néanmoins il y a toujours une fricative qui suit l'occlusion.

La variété fricative de *g* se trouve dans cette prononciation.

F'

Souffle et Larynx

Les vibrations commencent bien avant l'explosion, qui est très brusque comme celle d'une occlusive simple.

H

Articulation

Comme pour *é*, la mouillure est presque complète. L'articulation de *ga* (fig. 86) s'est avancée vers la partie antérieure du palais, ce qui est indiqué par l'espace ouvert au fond du palais. La prochaine étape sera le dégagement de *j*, si la langue arrive à être assez tendue. L'état présent de l'articulation marque la transition entre *k mouillé* et *é*.

Résumé

I

Ainsi de l'étude de tous ces parlars, il résulte que pour *A, B, C, D, é* et *g* sont une combinaison d'une occlusive prépalatale avec la fricative *j*. Nous avons vu que l'occlusive ne peut pas s'identifier avec *t*, non plus que la fricative avec *sh*.

Dans le seul cas de *E*, la fricative n'est pas nettement indiquée sur le palais artificiel, mais la comparaison de *éa* et *éi* montre que celui-ci est aussi très relâché. Il serait donc hasardeux de dire que *j* n'existe pas dans ce son.

Pour *H*, le son reste à une étape plus primitive de son développement, où *j* n'est pas encore dégagé de la mouillure.

Dans le souffle, la fricative, quelle qu'elle soit (sauf dans le parler de *B* où se rencontre parfois une autre variété), est très sensible.

II

Pour l'histoire du développement de ce son, il nous manque seulement la première étape. C'est-à-dire *k fricatif* qui remplaçait *k* latin avant *e* ou *i*. Ce passage de *k* à *k fricatif* n'a d'ailleurs rien de surprenant, car la même révolution est aujourd'hui en voie de s'opérer dans le parler parisien, et je me reporte à l'étude de M. Rousselot (*La Parole* Juillet, 1899) où cette mouillure avant *e* et *i* est mise en lumière.

Bien que nous n'ayons pas cette articulation dans la série qui nous occupe, nous pouvons nous en rendre compte dans *chia* [ma] (fig. 158) où la mouillure provient de *k + j*, et où le tracé montre ce qu'aurait été l'articulation primitive *k fricatif*. Il faut remarquer que le palais est entièrement couvert en arrière.

Alors, sans que la partie antérieure devienne dentale, l'articulation est portée en avant. Ceci est démontré par un certain avancement de la position de *k fricatif* vers les dents, mais surtout par l'abaissement de la langue dans la région postérieure du palais dur. Cette articulation est celle que nous avons vu pour *H* (fig. 78).

Ensuite vient le dégagement de *j*, comme dans la figure 74 de *D*, suivi par le type de *A* (fig. 64) où la langue étant plus tendue touche moins au palais, mais où *j* reste toujours sensible. L'affaiblissement de *j* et du contact occlusif est évident dans le parler de *B* (fig. 70) De là à l'articulation fricative de *C* (fig. 73) il n'y a qu'un pas.

Z SOURD

Articulation

A

A la partie antérieure de l'occlusion, cette articulation (fig. 87), a la même qualité dentale que *t* (fig. 35), mais le

tracé de *z* accuse une tendance à s'écarter des dents à gauche. Ceci est l'effet de la plus grande tension des muscles de la langue pour *z* due à l'articulation de la fricative qui suit. D'où résulte aussi le fait que la région de contact sur le pourtour des alvéoles est moins étendue que celle de *t* qui est plus relâché.

Tandis que la tension du contact occlusif pour *z* est plus grande que pour *t*, la tension de la fricative dans *z* est moindre que celle de *s* (fig. 99), ce qui est indiqué par le tracé relâché de *z* sur les côtés du palais. Il en résultera une diminution dans la qualité sibilante de *z*. La même altération doit résulter aussi de la position de la pointe de la langue.

Dans *s* la pointe s'appuie en général contre les dents inférieures. Du moins c'est dans cette position que le son reçoit la plus grande qualité sibilante, qui toutefois n'est pas amoindrie dans ce parler. Maintenant si la pointe de la langue appuie contre les dents supérieures pour faire l'occlusion de *z*, elle ne peut pas s'abaisser pour s'appuyer contre les dents d'en bas en prononçant la fricative. En conséquence le son perdra beaucoup de la netteté de *s*.

B

L'occlusion est entièrement dentale, et la comparaison de la figure 88 avec celle de *t* (fig. 37) montre la même tension de l'articulation de *z*.

Dans ce sujet la pointe de la langue repose contre les dents inférieures pour *s* et en conséquence la qualité sibilante de son *s*, sera plus forte que celle de son *z* où la pointe de la langue est en haut.

C

La similitude de l'occlusion de *z* (fig. 89) et de *t* (fig. 38) est ici bien indiquée, car les deux articulations, sont reculée au même degré. La différence dans la tension subsiste

toujours. Sur les côtés, les articulations de *z* et de *s* se ressemblent davantage.

D

Une variété intéressante se montre dans la figure 90. Le contact occlusif s'affaiblit au centre, mais il se fait toujours contre les dents. La prononciation fricative n'est pas encore arrivée.

Cet affaiblissement du contact occlusif est favorable à la comparaison avec l'articulation de *s*. Ni en avant ni sur les côtés les articulations ne se ressemblent. Toutefois la différence de position de la langue (qui est en bas pour *s*) produirait une différence sensible dans le son.

E

L'occlusion est plus complète que pour *D*, mais la tendance fricative reste toujours, comme le montre la fig. 91.

Dans la position de la pointe de la langue qui est soulevée au-dessus des dents inférieures, et dans l'articulation même, se voit une ressemblance entre la fricative dans *z* et *s*.

Souffle et Larynx

A

Zio (fig. 92) présente un bon type de l'initiale. L'explosion n'est pas aussi longue que celles des explosives simples, à cause de l'articulation de la fricative, qui empêche la libre sortie du souffle. Nous avons déjà vu le même phénomène pour *é*. Les deux parties de l'ar-



FIG. 92

A

ticulation sont bien claires. La force de l'explosion disparaît bientôt, et il y a un arrêt momentané du mouvement

ascensionnel qui marque la séparation entre l'occlusive et la fricative.

Le même arrêt se voit dans *senza* (fig 217), mais dans ce mot l'explosion est minime. La fricative commence graduellement mais elle devient plus forte, ce qui est une conséquence de l'ouverture de la bouche pour la voyelle, et qui permet à l'air sourd de s'échapper en masse. Alors le levier tombe avec le commencement de la voyelle.

Dans quelques cas l'explosion est aussi brusque que celle d'une occlusive simple pendant la première partie du son. Mais elle n'arrive pas à son développement entier, à cause de la fricative.

L'action de la consonne double ne diffère pas de celle de la simple, sauf que l'occlusion est plus longue, ce qui renforce l'explosion en général. Le type trouvé dans *senza* ne se rencontre jamais.

B



FIG. 93

z i o

B

pour A.

Zio (fig. 93) montre le type général de cette consonne pour *B*. L'explosion brusque a disparu et on voit la courbe graduelle qui indique la fricative.

En outre on rencontre les mêmes variétés que

C

Le seul type qui existe dans ce parler est celui de *zio* (fig. 92 A), mais il n'y a pas d'arrêt, et la progression est uniforme.

E

Ce son présente les mêmes variétés que nous avons reconnues pour A.

F

Il n'y a qu'un type, celui de *B*, mais où l'explosion est plus brusque, comme dans *C*.

Z SONORE

Articulation

A

Le contact occlusif pour ce son est la même que pour la variété sourde, mais la langue a moins appuyé contre le palais en arrière.

B

Les mêmes faits se constatent pour *B*.

C

Ici le contact occlusif s'avance vers la position dentale. L'articulation est plus ouverte sur les côtés.

D

Il n'y a plus de trace de la tendance fricative dans le contact occlusif.

E

Les articulations sont identiques à celles de *z sourd*.

Souffle et Larynx

A

Comme partout pour les sonores, les vibrations laryngiennes commencent bien avant l'explosion.

La structure de ce son est parfaitement montré dans *dozzina* (fig. 46), où le redoublement de la consonne la fait sauter aux yeux. Après l'occlusion qui est complète, l'explosion est sensiblement aussi forte que celle de *d*. La fricative commence alors, et son resserrement se traduit par le peu d'amplitude des vibrations dans le souffle. Puis vient une seconde explosion qui amène la voyelle. Il n'est

pas commun de trouver ce son enregistré si parfaitement.

Il faut noter que l'explosion de la sonore est plus brusque que celle de la sourde, contrairement à ce qu'on pourrait attendre. Il ne s'agit jamais de la prononciation notée dans *senza* (fig. 217). Ceci correspond à ce que nous avons remarqué dans l'articulation de *D*, où le tracé de la sourde accusait une tendance fricative.

Parmi les autres prononciations, le seul fait exceptionnel est la surdité dans le parler de *C*.

Ici l'initiale a une explosion tout à fait sourde, qui ne diffère de *z sourd* que parce qu'elle n'est pas suivi d'air sourd. Dans les médiales elle devient sonore.

Résumé

L'étude de ces deux variétés montre bien les nuances très nombreuses qui peuvent exister dans les prononciations du même son par des individus différents. Et même je n'ai pas indiqué les nuances les plus délicates, car le cadre de mon travail ne s'y prêtait pas.

Mais le type général se dégage assez bien. A l'occlusive plus nettement articulée que *t*, mais présentant la même position articulaire et par suite une identité plus ou moins complète, se joint une fricative qui est moins sibilante que *s*.

La fricative dans *z sourd* n'est que prépalatale, tandis que la qualité propre de *s* vient de son frottement contre les dents, ou contre les alvéoles dans l'articulation la plus relâchée. Il y aura, donc, une perte considérable de la qualité sibilante de la fricative de *z sourd*. Bien entendu les deux articulations se mêleront quelquefois, l'une s'avancant, l'autre reculant, mais il y a entre elles une différence fondamentale qui mérite d'être établie.

CHAPITRE III

Fricatives

F—V

Pression linguale.

A

Dans le cas des labio-dentales, l'articulation principale est celle déterminée par les dents d'en haut et les lèvres d'en bas, et c'est elle qui donne au son sa qualité caractéristique. Et comme les expériences faites à l'aide des ampoules sont essentiellement comparatives, il faudra étudier les sourdes et les sonores ensemble.

L'ampoule 2 placée à l'articulation labio-dentale indique constamment une pression plus grande pour *v* que pour *f*. C'est là une condition peu ordinaire mais la différence est telle qu'elle ne permet aucun doute.

Les dents d'en haut sont appuyées contre la surface intérieure de la lèvre d'en bas, et la langue est aplatie avec la pointe touchant les dents inférieures.

Comme nous avons constaté pour *p* et *b*, la distinction de la sourde et de la sonore ne s'arrête pas là. Il y a toujours une différence constante à la partie postérieure de la cavité buccale.

Placée à la jonction du palais dur avec le palais mou, l'ampoule 3 montre une pression toujours plus grande pour *v*. Ce qui est en contradiction avec la distinction de *p* et *b* dans le parler de A.

Articulation

A

Dans ces tracés, la différence entre les deux variétés de labio-dentales est en parfait accord avec les données des autres séries. La sourde (fig. 94) est plus avancée au centre que la sonore (2), et plus reculée sur les côtés ; il en résulte que l'articulation traverse le palais presque en ligne



droite. Le contraire est vrai de la sonore, qui devient rapidement sous-palatale au centre.

Pour expliquer la plus grande pression accusée par l'ampoule dans la partie postérieure de la bouche on peut admettre que dans *fa* la langue est relâchée et s'éloigne du palais immédiatement en avant du point de l'articulation. Pour *va* au contraire elle reste proche du palais sans toutefois le toucher.

Ces constatations confirment les données obtenues pour les occlusives, à savoir qu'il y a une différence entre les sourdes et les sonores, outre celle produite par les vibrations laryngiennes, et que cette différence existe partout dans l'appareil articulatoire et non seulement dans la position articulatoire principale.

B

L'ampoule 3 montre la même relation à la partie postérieure de la bouche où *va* a sensiblement plus de pression que *fa*. Il est impossible de constater la différence sur le palais artificiel, car les deux articulations sont sous-palatales dans ce parler.

A l'articulation labio-dentale, *fa* reçoit une plus grande pression que *va*, comme l'indique l'ampoule 2.

Souffle et Larynx

A

La figure 95 montre le tracé du mot *faccio*. Dans cette

FIG. 95



f . à . cci . o A laisse pas passer le souf-

prononciation *f* a les caractéristiques d'une occlusive suivie d'une sortie d'air sourd tout-à-fait anormale. Il est évident que l'articulation labio-dentale est dûment faite, mais qu'elle ne

fle. Autrement la courbe serait plus graduelle. L'articulation s'ouvre en même temps que commence l'action expiratoire, et en conséquence l'air sourd, qui aurait formé la fricative, sort brusquement en masse.

Ces faits accusent nettement une occlusive labio-dentale.

Dans la médiale, la vraie fricative apparaît. On remarquera dans *stufa* (fig. 226) que les vibrations persistent dans le souffle pendant toute la durée du son avec une petite amplitude. Ceci est dû au fait que la fermeture de l'articulation comprime le souffle qui ainsi reste vocalique plus longtemps après la cessation des vibrations laryngiennes.

Pour les doubles, la durée de l'articulation est telle que la qualité vocalique du souffle disparaît, comme dans *riffa* (fig. 227).

B

L'*f* de ce parler dans la position initiale diffère beaucoup de celle de *A*. Comme le montre *faccio* (fig. 71), la courbe monte graduellement, indiquant que le souffle passe comme dans les autres fricatives. Par suite il y a moins d'air visible, et la voyelle commence bientôt.

La médiale ne diffère de celle de *A* que par sa surdité parfaite.

C

La courbe de *f* ressemble à celle de *E*, mais elle est quelque peu plus courte. La prononciation fricative est toujours indiquée par le tracé.

E F

Ces sons ne diffèrent de celui de *B*.

V

Souffle et Larynx

A

Deux variétés se présentent. Dans l'une, l'articulation labio-dentale est prolongée pendant un certain temps, et

l'air sonore passe à travers elle. La conséquence est la formation d'une fricative labio-dentale sonore. Cette pro-

FIG. 96



v——i——v——a

A

nonciation apparaît bien dans *viva* (fig. 96), où le *v* est indiqué au début par le peu d'amplitude des vibrations dans le souffle; leur altération avant les vibrations régulières et amples de la voyelle *i* indique l'ouverture de l'articulation.

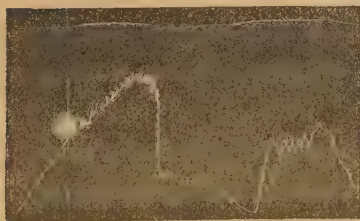
Au contraire, *vengo* (fig. 127) indique un son très bref, qui se fond immédiatement dans *e*, et qui ne dure que le temps nécessaire pour ouvrir la bouche. Ce son peut se comparer avec *f* initiale du même sujet. Il est moins commun que l'autre variété.

Le mot *viva* (fig. 96) montre très bien le *v* médial. C'est toujours un son plutôt court en comparaison de *f* en général, et il n'a que la moitié de la durée de celui-ci. La comparaison peut se faire avec *stufa* (fig. 226).

B

Le type de *B* est la prononciation brève, bien que l'autre se rencontre quelquefois, mais elle est rare. *Vengo* (fig. 97)

FIG. 97



v—e—n—g—o

B

montre bien le type usuel, et il est à noter que la plus grande partie du souffle qui passe par l'articulation est sourde.

La médiale ne diffère pas de celle de *A*.

C

Ce son est très variable et il oscille d'une vraie explosive

à un type qui ne se distingue point de *f*. Il est toujours sourd. La comparaison de *v* dans *vetro* (fig. 98) avec *f*

FIG. 98



dans *faccio* (fig. 71), prononcé par *B* et qui est identique avec l' *f* de *C*, montre la ressemblance absolue entre ces deux sons en ce qui concerne les vibrations laryngiennes et le souffle.

v—e—t—r—o C La variété explosive ressemble à *p* dans *produr* (fig. 49).

Dans les parlers de *E* et *F* c'est toujours la première variété de la prononciation de *A* qui apparaît. La fricative est toujours très longue.

S SOURDE

Articulation

A

Pour faire cette articulation (fig. 99) la langue touche tout le pourtour des alvéoles, en laissant une ouverture à droite du centre. La partie antérieure de la langue est soulevée et touche les dents, mais elle est un peu abaissée à l'ouverture.

La partie principale de l'articulation est contre les dents, car au centre du palais dur la pression est relâchée et plus faible que pour *s*. L'ampoule 2 dans cette position donne pour la pression; *sh* > *s* > *ɶ*. Ce qui montre que la partie principale de l'articulation est plus avancée pour *ɶ* que pour *s*.

La prononciation alors est une sibilante dentale, mais qui perdra de sa qualité par le fait que la pointe de la langue ne repose pas contre les dents d'en bas, car elle est, par suite, moins tendue.

B

L'articulation de *B* (fig. 100) paraît moins fermée que

celle de *A*, mais l'ampoule 2 montre qu'elle est très serrée. Car la pression des trois fricatives est $sh > s > s$ et la pointe de la langue est appuyée contre les dents d'en bas. Ces faits donnent à cette prononciation le s sibilant dental dans toute sa pureté.

C

Dans cette articulation (fig. 101) la pointe de la langue est soulevée et recourbée en arrière. Elle est donc reculée des dents au centre, et le son qui en résultera sera une fricative prépalatale.

A cause de l'articulation avancée de *i*, celle de *si* (2) se rapproche des dents.

D. E. H

Ce sont des sibilantes dentales pures, et dans chaque cas la pointe de la langue s'appuie contre les dents d'en bas. Ceci est vrai aussi de l'articulation de *F*.

Souffle et Larynx

A

Ici encore la fricative ne commence pas doucement, mais elle arrive tout d'un coup à sa plus grande force, et s'y maintient ensuite. Cela se voit dans *stufa* (fig. 226).

Mais, comme les occlusives, l'air sourd est très sensible à l'ouverture de l'articulation pour la voyelle. Cet air peut passer dans une brusque poussée, ou, comme on le voit dans *senza* (fig. 217) il peut y avoir un accroissement graduel pendant la fricative, mais il devient toujours plus fort à la fin.

Les médiales n'auront pas cette poussée initiale, car la force de la fricative ne diffère pas sensiblement de celle des voyelles. Ainsi dans *essere* (fig. 203) la ligne de *ss* ne se soulève pas au-dessus de celle de la voyelle. L'air sourd manque plus souvent à la fin des médiales.

B

Cette prononciation accuse une autre variété du même son. On ne rencontre ni l'impulsion initiale, ni l'air sourd final. Comme pour *f* (fig. 71) la pression est graduelle.

On pourrait trouver des exemples semblables dans la prononciation de *A*, mais ils seraient rares.

C, E, F

Dans les trois sujets la poussée d'air sourd à la fin est constante. Mais tandis que *F* a l'impulsion initiale semblable à *A*, les autres l'ont semblable à *B*.

Le type de ce son n'est pas douteux. La pointe de la langue repose contre les dents d'en bas, ce qui produit une courbure de la langue, et amène à la prononciation purement dentale. Le souffle commence graduellement et se perd dans la voyelle sans explosion d'air sourd.

S SONORE

Articulation

A

Comme le montre la figure 102, l'articulation de *s* a une tendance à devenir prépalatale ou alvéolaire. A gauche la langue s'éloigne des dents, et l'ampoule 2 indique qu'elle se soulève vers le centre du palais.

B

Le relâchement de la pression de *s* montré par l'ampoule 2 permet à *s* d'avoir une articulation plus fermée. La pointe de la langue s'appuie toujours contre les dents d'en bas, et la qualité dentale est parfaitement conservée.

C

La même articulation fermée due au relâchement se voit dans ce parler. La pointe de la langue touche le palais, ce qui assimile ce son à la prononciation anglaise plutôt qu'à la française.

D, E

Rien de remarquable dans ces articulations.

Souffle et Larynx

A

La variété sonore de ce son se trouve seulement pour les médiales (je laisse *s impura* de côté pour le moment). La prononciation dans les divers parlers est la même, et la seule différence à noter est la substitution, suivant les individus, de la sourde à la sonore ou inversement. Par exemple je n'ai pas un seul spécimen de la sonore pour *A*, qui prononce avec *s* des mots comme *chiesa* et *rosa*. Mais il le fait sciemment, et il sait bien différencier les deux variétés.

Tandis que *G*, tout en protestant qu'il les distinguait, les prononçait toujours sourdes, où à peu près. Une étude du larynx et du souffle montre que les vibrations disparaissent souvent, et que présentes, elles sont très faibles, et peu sensibles à l'oreille. Par exemple j'ai enregistré le mot *rosa* deux fois successivement ; la première fois il le prononçait *rosa* (où l'*s* était absolument sourde) ; la seconde, *rosa*, mais où les vibrations laryngiennes étaient à peine sensibles. L'effet est toujours plutôt celui d'une sourde. Il est à remarquer que *G* est de Pérouse, et *A* de Terni, tous deux Ombriens.

La prononciation de *B* est portée à l'autre extrême. Les mots tels que *pesare* et *cosa* il les prononce avec *s*. La qualité sonore est très forte.

F occupe une position intermédiaire entre les deux tendances. En général, il fait les distinctions conformément aux théories des grammairiens. Mais l'incertitude subsiste toujours. *Pesare* prononcé deux fois avait la première fois *s* et la seconde *s*.

Dans les autres prononciations les deux variétés se distinguaient d'une manière à peu près constante.

Sh

Articulation

A

L'articulation est plus reculée que celle de *s* et devient médio-palatale (fig. 103). La pointe de la langue se lève davantage vers le palais et toute l'articulation est plus resserrée. Ce qui est montré sur les côtes du palais par le fait que la langue ne touche pas beaucoup aux alvéoles. La tension de la langue se voit bien dans *shi* (fig. 103) où l'articulation de *i* touche très peu au palais.

Ce son est donc une médio palatale fricative.

B

La position médio-palatale est très distincte dans la figure 104.

C

Dans l'articulation de *s*, la position avancée de la consonne faisait déplacer en avant la voyelle. En conséquence celle-ci était visible à la partie postérieure du palais dur au lieu d'être sous-palatale. L'articulation médio-palatale de cette consonne (fig. 105) permet à l'*a* de revenir à sa position normale.

D, E, H

Tous ces parlers accusent la position médio-palatale. Celui de *H* indique aussi un relâchement considérable.

Souffle et Larynx

Une étude des tracés ne révèle d'autres particularités dans les divers parlers que celles déjà notées pour *s*. Je renvoie à la page 79.

CHAPITRE IV

Liquides et Nasales

L

Articulation

A

La pointe de la langue est appuyé contre le palais pour produire l'articulation représentée par la figure 106. La qualité prépalatale de ce son est remarquable, et on ne trouve qu'une seule exception dans les six sujets étudiés. Cette articulation ressemble à celle des anglais plutôt qu'à celle des français. Le fait que c'est la pointe qui touche au palais indique que la langue est recourbée et creusée au centre du palais, ce qui amènerait le timbre particulier de la prononciation anglaise.

L'ouverture est unilatérale, et à gauche.

B

C'est ici (fig. 107) le seul exemple d'une *l* dentale. La langue touche bien aux alvéoles, et la pointe est appuyée contre les dents d'en haut.

C

Dans ce parler la langue est encore plus recourbée et creusée, qu'elle ne l'était chez A. La pointe de la langue touche le palais et la région de contact est très étendue (fig. 108). L'articulation avancée de *i* fait avancer celle de *l* (fig. 108), qui s'achemine vers la position alvéolaire, mais jamais jusqu'à la position de la dentale.

D

L'articulation (fig. 109) s'approche de la position dentale, surtout celle de *li* (2). Mais même dans ce dernier cas on constate une tendance à reculer l'articulation.

Pour la première fois, l'articulation est bilatérale.

E

Ici encore la langue prend la position prépalatale (fig. 110) et l'ouverture est bilatérale. Comme il arrive souvent pour ce sujet, la pointe de la langue est libre, et l'articulation se fait en arrière d'elle. Mais la pointe ne s'abaisse pas assez pour produire un changement sensible dans le son, et elle ne tombe même pas au niveau des dents d'en haut.

H

Un bon exemple de l'articulation prédominante (fig. 111).

Pression linguale

A

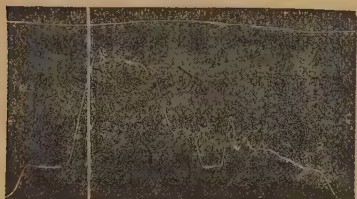
Les ampoules 3 en arrière et 2 au centre de la bouche montrent *l* comme le plus faible des quatre sons étudiés, à savoir $t > d > n > l$. Mais l'ampoule 1 en arrière des dents accuse une variation considérable dans la pression. Car tandis que la progression $n > t > d$ est constante, le rang de *l* varie beaucoup. Sans jamais égaler *n*, elle peut occuper tous les autres rangs de la progression. Ceci montre dans la force de l'articulation, une variation extrême sur laquelle je reviendrai en parlant du souffle.

B

Les indications à la partie postérieure et au centre de la bouche varient. Tantôt c'est *l* qui est plus forte que *d*, tantôt c'est l'inverse. Aux alvéoles, quelle que soit la progression des autres sons, c'est toujours *l* qui est le plus faible. La variation possible se voit bien dans *ala-alà*, (fig. 26).

Souffle et Larynx

En général, quand elle est initiale, *l* conserve son arti-



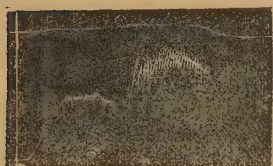
l - u - gli - o

FIG. 112

culacion quelque temps après le commencement des vibrations laryngiennes. Mais pour *C*, les vibrations n'apparaissent qu'avec la voyelle, et elles sont précédées d'une véritable explosion sourde, comme le montre *luglio* (fig. 112).

Cette prononciation lui est habituelle, mais elle ne se trouve pas dans les autres parlers.

Le type commun aux autres se fait voir dans *la* (fig. 113).



l - a

FIG. 113

Les vibrations dont la libre sortie est empêchée pendant l'occlusion semi-fermée de *l*, prennent toute leur amplitude à l'ouverture qui se fait pour la voyelle. On voit que cette dernière est d'un caractère

F purement explosif. Souvent la transition de la consonne à la voyelle n'est pas si brusque.

La faiblesse de l'articulation qui a déjà été constatée en se servant des ampoules devient plus évident encore par l'étude du souffle. Comme médiale, *l* devient affaiblie quelquefois sensiblement et souvent on ne peut la distinguer de *r* (en ce qui concerne le souffle). Car la pointe de la langue ne touche que momentanément le palais, d'où elle se retire subitement. La comparaison peut se faire entre *l* dans *cielo* (fig. 68) et *r* dans *tenere* (fig. 211). Ici la courte durée de *l* est notable. On verra en étudiant *r* dans quelles conditions un échange des deux sons est possible.

R

Articulation

La figure 114 montre le type des diverses articulations de *r*. Elles sont toutes d'accord pour indiquer une position pré-palatale, sauf celle de *H*, où la langue se rapproche du côté gauche des dents, contre lesquelles le roulement se fait.

Ce tracé indique les variétés roulées et fricatives. Pour celle-ci la langue prend la même position qu'en produisant la variété roulée, seulement la pointe de la langue s'approche du palais sans entrer en vibration. Je n'ai pas trouvé un seul cas où l'épaisseur du palais artificiel ait déterminé une fermeture complète.

Souffle et Larynx

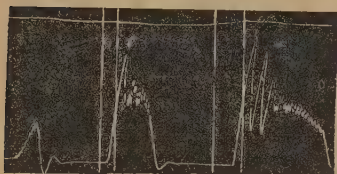
A

Le nombre de roulements donné à *r* initiale varie de deux à quatre, mais la moyenne prise pour un nombre de cas assez considérable est trois exactement. Ces roulements sont en général entièrement sonores, et il y a même quelquefois une sortie d'air vocalique avant le commencement des roulements. Ceci est plus fréquent dans d'autres prononciations.

Riffa (fig. 227) donne un bon exemple d'une *r* initiale développée. En étudiant ces roulements il faut se rendre compte qu'ils ne commencent pas avant que la pointe de la langue soit assez près du palais pour empêcher la libre sortie de l'air. Comme le roulement est produit par le mouvement de la langue se rapprochant et s'éloignant du palais il sera indiqué par l'abaissement et le soulèvement du levier, le rapprochement de la langue faisant abaisser ce dernier. En conséquence il faut considérer les roulements dans le sens V. Ceci apparaît d'une façon nette dans le

tracé de *addentro* (fig. 115). On doit se rappeler que des

FIG. 115. A déplacements du levier tels



a—dd—c—n—t—r—o

qu'on en voit après le *t* de *tuona* (fig. 124) amènent une réaction qui ressemble au tracé d'un roulement de *r*. Il importe de ne pas faire de confusion.

Quand *r* médiale précède on suit une voyelle tonique, elle présente tantôt un, tantôt deux roulements sans que l'on puisse d'ailleurs établir une différence dans l'emploi des deux types. Dans dix-sept cas, dont huit renferment *r* de la terminaison de l'infinitif *-are*, se trouve un roulement; il y en a deux dans dix-huit autres cas, dont neuf *-are*.

Dans les bisyllabes paroxytons, se trouvent toujours deux roulements.

Il n'y a pas une seule exception à la variété simple quand *r* se trouve entre deux voyelles atones. Les cas de terminaison de l'infinitif *-ere* sont nombreux. Bien entendu dans la position médiale, *r* est entièrement sonore.

R finale est plus régulière qu'elle ne paraît. Sur neuf cas, trois ont un roulement, et quatre en ont deux. Les deux autres sont de quatre et cinq roulements, et ils se trouvent dans *produr*. Le fait que ce mot est le seul qui montre une telle prononciation indique que cette forme subit l'influence de l'originale *produrre*, et que la prononciation reste, bien que l'orthographe ne l'accuse pas.

Des cinq roulements dans la finale de *produr*, il n'y en a que trois qui soient complètement sonores. Après le troisième la qualité vocalique disparaît, et les deux derniers sont sourds.

r fricative

Outre la variété roulée de *r*, il en existe une qui n'est que fricative, et qui est très répandue, se trouvant dans toutes les positions dans lesquelles on rencontre l'autre. L'articu-

lation linguale est tout-à-fait celle de la roulée, jamais fermée complètement. Mais au lieu de vibrer, la pointe de la langue est frôlée par l'air qui passe à travers l'articulation. Ceci forme une variété qui correspond très bien à ma prononciation américaine de *r* dans certaines positions.

Je l'ai trouvé dans l'initiale par exemple dans *ruota*, où la courbe est identique à celle de *v* dans *vengo* (fig. 127). Le son est sonore dès le commencement. Un bon exemple dans les médiales est la première *r* de *mirare* (fig. 186), où le levier est déplacé dans le sens ascendant. Ceci est dû au fait que l'articulation n'est pas assez resserrée pour empêcher la sortie de l'air, mais seulement assez pour la rendre plus intense. On remarquera que pour *f* et *v* en général le levier tombe.

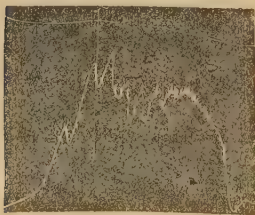
La deuxième *r* de *mirare* accuse une nuance de cette variété. Ici l'articulation est assez resserrée pour interrompre le souffle, mais il est évident que cela se produit par une pesante pression de la langue, et non par un choc brusque qui amènerait le roulement. La même nuance se voit dans *tenere* (fig. 211).

B

La prononciation de l'initiale est très inégale, puisqu'elle varie de cinq roulements à un, mais jamais la variété fricative ne se rencontre. Toutefois il y a toujours une sortie d'air, en général sourd, avant le roulement, comme dans *riffa* (fig. 117 C). Vu l'existence de cet air sourd, on pour-

rait attendre la surdité, du moins partielle, du son. Effectivement dans *ra* (fig. 116) les deux premiers roulements sont sourds.

Dans la position médiale, il y a six cas de *r* fricative : sept avec un roulement, et quatre avec deux.



r — a

FIG. 116

B

avec deux.

En position finale, dans tous les cas on constate un roulement ou la variété fricative sauf dans *produr*, où on en trouve deux.

La consonne double en a toujours trois.

C

R initiale, qui varie de quatre roulements à un est entièrement sourde dans cette prononciation, comme dans *riffa* (fig. 117), où les vibrations laryngiennes n'apparaissent dans le souffle qu'avec la voyelle.



r—i—ff—a

FIG. 117

C

Les médiales varient davantage que dans les parlers qui précèdent ; il y a deux cas de trois roulements, neuf de deux et cinq de un.

La variété fricative se trouve seulement une fois dans chacune des positions qui précèdent, mais dans la finale elle est constante, comme dans *produr* (fig. 49).

Deux exemples de *r* double présentent cinq roulements chacun.

E

Dans les initiales il y a toujours une sortie de souffle vocalique avant le commencement de l'articulation, et il en résulte que *r* est entièrement sonore. Le nombre de roulements varie de deux à quatre.

Les médiales accusent la tendance vers un roulement, car il y a quinze cas de cette prononciation sur vingt et un. Les autres en ont deux. Les finales sont uniformes avec un, et les doubles avec trois.

La fricative n'existe point.

F

Les initiales sont de deux types. Dans l'un, la consonne est sourde, et elle n'est pas roulée, ce qui produit une sourde fricative.

Mais le plus souvent le type est celui de *riordinare* (fig. 118). Ici les vibrations laryngiennes commencent avant que l'articulation soit faite, la langue se met lentement en

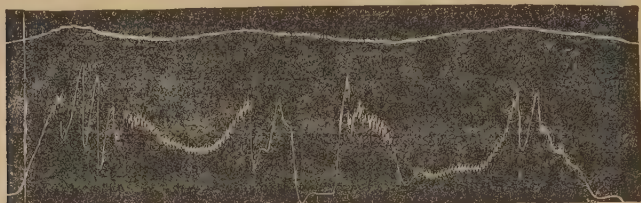


FIG. 118 r—i—o—r—d—i—n—a—r—e F

position, et alors les roulements apparaissent. Il ne faut pas négliger l'importance de ce son préliminaire. Il est bien en évidence dans *riordinare*, et dans *rei* il a la même durée que *o* dans *error*. Il y a six cas de quatre roulements et un de trois.

Riordinare montre dans ses trois exemples, la façon paresseuse dont la langue se met en position pour l'articulation. Ceci est indiqué par le déplacement du levier bien avant les roulements, ce qui accuse un rétrécissement progressif et lent de l'articulation. Ce phénomène est habituel dans la prononciation de *F*.

Dans la position médiale, c'est le roulement simple qui prédomine, et j'en ai quinze exemples, dont sept de la terminaison de l'infinitif — *are*. En outre sept cas, tous — *are* ont deux roulements ; et deux en ont trois, dont un — *are*. Il existe cinq exemples de la fricative.

Les finales présentent avec une égale fréquence, un, deux ou trois roulements. *Produr* à la finale en a deux.

Les doubles en ont ou quatre ou cinq.

Remarque

L'étude du type fricatif de *r* permet de se rendre compte aisément des permutations fréquents entre *r*, *l* et *n* que l'on observe dans les langues romanes.

Dans *r* fricative la fermeture de la région prépalatale est presque complète, et il suffit seulement d'un faible effort pour que l'occlusion devienne parfaite. Alors si la langue n'appuie pas assez fortement sur les côtés, l'air renfermé sous pression dans la cavité buccale s'échappera latéralement ce qui produira une *l*. Sinon, le voile du palais pourra s'abaisser en laissant passer l'air à travers les fosses nasales, et une *n* en résultera. Les sons ainsi produits présenteront d'abord un type intermédiaire qu'une action instinctive des organes ramènera au type normal. Les autres permutations de ces trois sons s'expliqueront par des actions en sens inverse de celles que nous venons de décrire.

Un autre changement analogue est celui où un *t* s'intercale entre *r* et *s*. Par exemple à Pérouse et à Assise j'ai entendu *pwo dartsi* au lieu de *pwo darsi*. Dans ce cas, *r* était seulement fricative et la fermeture de l'articulation suffirait à produire l'occlusive.

M

Articulation

A

Comme pour *p* et *b*, le seul moyen d'étudier cette consonne est d'examiner son influence sur la voyelle. Cette étude montre que la nasale labiale diffère sensiblement des autres labiales. La voyelle (fig. 119) s'avance plus sur les côtés, tandis qu'au centre elle reste sur la limite du palais dur. La distinction est confirmée par le fait que la pointe de la langue touchait fréquemment les alvéoles au centre, ce qui n'arrivait jamais pour les autres labiales.

Ce dernier fait indique un plus grand relâchement pour ce son, et il est prouvé par les données de l'ampoule 3 placée à la partie postérieure du palais dur. Les pressions respectives sont $p > b > m$.

Étudiée avec l'ampoule 2 à la position labiale, la pression est $p > m > b$.

B

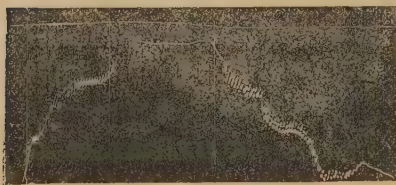
Ce dernier résultat n'est plus le même pour B. Ici l'ampoule 2 indique, $p > b$, $m > p$ donc $m > p > b$.

Souffle et Larynx

A

Les vibrations laryngiennes, et par suite la nasalité, commencent bien avant la voyelle, comme le montre *maligno* (fig. 212.) Ceci le rapproche du type français plutôt que de l'anglais, et ce fait est constant.

Au contraire, *m* médiale varie beaucoup. L'occlusion labiale peut être complète et forte comme dans *amanda* (fig. 185.) Ou bien on rencontre le type de *lasciami* (fig. 120), où l'occlusion est des plus brèves, et est montrée seulement par l'abaissement du levier.



l—a—sci—a—m—i.

FIG. 120

A

B

Ce parler est identique à celui de A.

C

Le commencement de la voyelle qui suit, indique souvent le commencement de la nasalité dans le parler de ce sujet ; car ce n'est qu'avec la voyelle qu'apparaissent les vibrations laryngiennes. Il résulte d'une telle condition que

c'est seulement de l'explosion labiale et de la nasalisation de la voyelle suivante que l'oreille reçoit l'impression du son. Cela se voit dans *maligno* (fig. 121), où on trouve même une sortie d'air sourd après l'explosion. Quelquefois la nasalité précède l'explosion, mais de très peu.



m—a—l—i—gn—o

FIG. 121

C

C'est là une autre prononciation qui se rapproche du type anglais plutôt que du type français qui est représenté par *A* et *B*.

L'occlusion médiale est souvent très faible ; quelquefois elle n'est point indiquée, et les vibrations qui sortent de la bouche ne sont pas interrompues.

E

La nasalité de *m* initiale commencent bien avant la voyelle, et dans la médiale, l'occlusion est très complète.

F

Dans la plus grande partie des cas, la nasalité est sensible dans l'initiale bien avant l'explosion qui amène la voyelle, mais il y a des cas où ce sujet suit la prononciation de *C*.

L'occlusion des médiales est notable.

G

Ici la prononciation indiquée pour *C* et *F* est constante. Comme le montre *mentire* (fig. 249 *G*), il n'y a pas la moindre indication d'un son avant le commencement de la voyelle. Ceci indique de nouveau le rôle important que joue la nasalisation de la voyelle dans certains parlers.

N

Articulation

Dans l'articulation de *A* (fig. 122) la langue recule notablement de la position dentale. Elle se creuse au centre et la pointe se soulève pour former l'occlusion antérieure. La même articulation se recontre chez *C*, *E* et *H*, mais la tendance du dernier au relâchement de la langue fait qu'une grande partie du palais est touchée par la langue.

L'articulation dentale apparaît chez *B* (fig. 123) et *D*. Dans chacune la pointe de la langue touche les dents d'en haut.

La comparaison de ces articulations avec celles de *l* ac-

cuse une ressemblance notable, excepté en ce qui concerne l'articulation latérale. Les tracés de *d* sont au même endroit que ceux de *n* dans les cas de *B*, *C*, *D*, mais le caractère dental de *A*, *E* et *H* manque.

Souffle et Larynx

Sauf dans le cas de *C* les vibrations commencent bien avant la voyelle, et la consonne est allongée, comme pour *m*. Mais dans ce parler le même fait apparaît que nous avons constaté pour *m* ; à savoir que la qualité nasale commence avec la voyelle ou très peu avant elle.

Ce qui ici encore assimile cette prononciation à l'anglais ou à l'allemand.

Il y a trois variétés de la médiale. L'une ou l'occlusion est brusque et complète comme dans *pena* (fig. 31). Ceci est surtout notable chez *A*, *C* et *F*.

La deuxième variété se voit dans *appena* (fig. 206), où l'occlusion est graduelle. C'est là une variété qui n'est pas très répandue, mais qui se trouve de temps en temps dans toutes les prononciations.



tu——o——n——a

FIG. 124

plus fréquemment chez *B*, et se trouve de temps en temps dans tous les parlars.



c——a——n

FIG. 125

A

La troisième est celle dans *tuona* (fig. 124), où le tracé accuse un son intermédiaire entre la voyelle et la consonne suivie de l'occlusion complète. Ceci se rencontre dans tous les parlars. C'est cette variété qui se constate le plus souvent à la finale, et elle est bien nette dans *can* (fig. 125). Je l'étudie à la page suivante.

N POST-PALATALE

Articulation

La figure 126 montre le tracé du mot *vengo* sur le palais artificiel et elle indique nettement l'influence des explosives post-palatales sur la nasale prépalatale, et inversement.

Les articulations sont celles de *g*, car souvent l'occlusion complète ne se produit qu'avec cette consonne. Ainsi *g* a fait reculer l'articulation de *n*, et à son tour cette dernière à poussé en avant celle de *g*. La comparaison des tracés de *vengo* avec ceux de *g* (fig. 62) accuse pour ceux-là une position plus avancée, qui va quelquefois jusqu'à celle de *gi*. L'influence de la voyelle n'y entre pour rien, car *o* est sous-palatal, ou peu s'en faut.

C'est seulement dans le cas de *D* que l'articulation originale de *n* a laissé des traces. Sa tendance à l'articulation latérale lui a permis de la réserrer un peu plus, et l'épaisseur du palais artificiel a fait que la langue l'a touché en avant.

Mais pour tous les sujets, c'est l'avancement sur les côtés qui montre le plus nettement l'influence de *n* ; au centre l'articulation est plutôt celle de *g*.

Souffle et Larynx

Puisque des exemples de cette prononciation se rencontrent indifféremment chez tous les sujets il ne servira à rien d'étudier séparément chacun des parlers. Un aperçu général suffira.

Dans le mot *vengo* (fig. 127), la nasalité commence brusquement pendant la voyelle, mais l'intensité qui apparaîtra plus tard au moment de la cessation des vibrations buccales manque. Cette première nasalité est accompagnée d'un notable affaiblissement dans les vibrations buccales qui n'ont pas encore cessé d'être très distinctes. Ces dernières disparaissent complètement avec le commencement de la nasalité intense, et l'occlusion se perd dans celle de *g*.

Il n'y a qu'à comparer ce tracé avec celui de *sdegno* (fig.

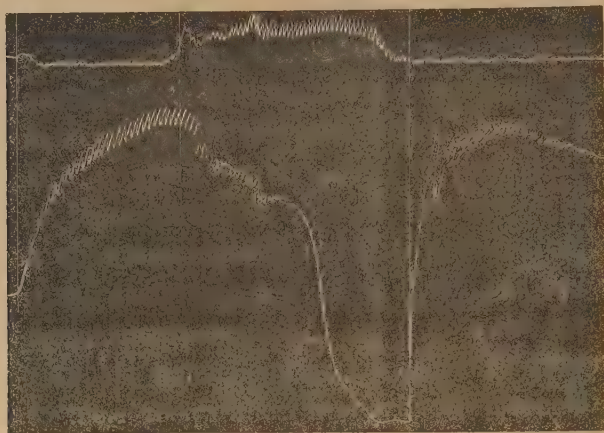


FIG. 127 *v e n g o* A
128), qui montre la variété de l'occlusion nette, pour voir qu'il existe dans *vengo* une *n* d'une nuance tout particulière.

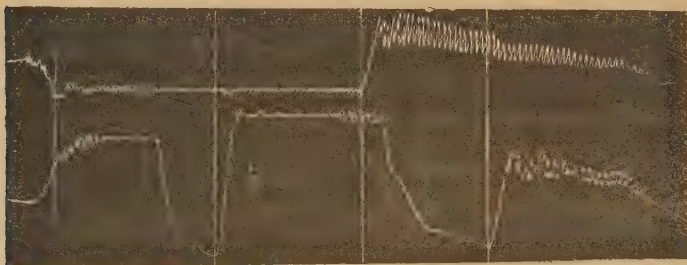
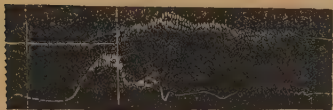


FIG. 128 *s—d—e—gn—o.* A

Cela se rencontre non seulement avant *k* et *g*, mais avant *z* sourd et sonore comme le montre *senza* (fig. 217), et même (mais plus rarement) avant *t* et *d*. Ce n'est pas seulement parmi les combinaisons où *n* est suivi d'une occlusive palatale ou dentale que cette prononciation se trouve, mais aussi pour les simples. *Tuona* (fig. 124) en donne un très bel exemple, et elle existe aussi dans *suono*, *buono*, etc. Cependant dans cette position elle n'est ni si commune ni si nettement indiquée, comme le montre *tiene* (fig. 154)

et *attiene* (fig. 153). Elle se trouve plus souvent après *o* et *u* qu'après les voyelles antérieures *e* et *i*.

Can (fig. 125) et *gemma* (fig. 129) accusent d'autres exemples de cette même prononciation.



g—e—mm—a

FIG. 129

A sales indique que la nasalité n'amène pas une occlusion complète. Pour se rendre compte de l'importance de la qualité buccale dans cette variété, on peut la comparer à *z* dans *dozzina* qui est une fricative buccale et dont cependant les vibrations sont bien moins amples que dans *vengo*. Cette articulation intermédiaire est nettement accusé par les ampoules et paraît dans *tenere* (fig. 27) où elle produit la déviation que l'on remarque après le premier *e* ; mais elle est de courte durée car la voyelle est atone.

Il y a donc dans les positions indiquées, une prononciation de *n* qui amène à un son intermédiaire, à moitié buccal, à moitié nasal. Ce son donne dans *vengo* un tracé qui ressemble parfaitement à celui des voyelles nasales françaises, et qui accuse une identité considérable dans la prononciation. A l'heure qu'il est ce son n'est que transitoire, mais il nous fournit une étape dans la formation des voyelles nasales.

Outre cette action sur la voyelle, *n* s'unit à l'occlusion de *g* et la rend nasale, le résultat est un *g* nasal qui est un son simple. Par suite il n'existe pas de *n*, à proprement parler.

Ce son dans *vengo* est un des exemples les plus frappants que j'ai trouvé, mais on en trouvera tous les degrés jusqu'à l'occlusion nette de *pena* (fig. 31) ; *n* dans *dozzina* (fig. 193) offre un type intermédiaire.

Pour les autres considérations sur l'action de *n*, je renvoie au chapitre sur la nasalité page 127.

CHAPITRE V

Les Mouillées

L MOUILLÉE

Articulation

A

La mouillure est évidente dans la figure 130, et *lha* présente, en général, le canal que l'on voit vers la partie antérieure du palais. L'articulation peut se terminer toutefois



au point où elle se rétrécit, et alors elle est la même que celle de *lhi*. Ce sujet présente un des parlers exceptionnels où la présence de *i* n'affaiblit pas la mouillure de la consonne.

L'articulation est sensiblement moins complète que celle

du français (cf. *La Parole*, 1899, p. 614) et en conséquence il est quelquefois difficile pour l'oreille de distinguer nettement le son qui en résulte. Dans le parler de ce sujet l'articulation est bien celle de *lh*, bien que la pointe de la langue repose contre les dents d'en haut en la formant.

On remarquera que toute l'étendue du palais est touchée par la langue excepté au centre, tandis que pour *lje* [*to*] (2), avec lequel on l'identifie souvent, *l* conserve sa position habituelle, à laquelle se joint l'articulation de *j*. La distinction est incontestable.

B

Comme la pointe de la langue repose contre les dents d'en bas, la partie antérieure du palais n'est pas complètement couverte, comme le montre la figure 131, tracé de [*ma*] *glia*. La partie postérieure est très ouverte. Le tracé de *lie* [*to*] (2), montre *l* dans sa position normale jointe à *j*, qui d'ailleurs ne s'accuse pas très distinctement. Il n'y a pas moyen de confondre les deux articulations.

Un fait curieux apparaît dans l'articulation de *egli* (fig. 132). C'est l'affaiblissement de la mouillure avant la voyelle *i*, qui est très notable au centre du palais, où *egli* prend presque l'articulation de *li* (2). Mais aux alvéoles en avant la distinction entre les deux sons se fait encore.

C

L'articulation caractéristique de *C* rend difficile l'appréciation de la mouillure dans ce parler. Mais la distinction dans la figure 133 entre *lhi* (1) et *li* (2) démontre qu'il y a une différence dans les articulations et que les sons qui en résultent ne sont pas les mêmes. La pointe de la langue s'appuie contre le palais.

D

Ici la mouillure a disparu, et le tracé de [*ma*] *glia* (fig. 134) ne diffère pas sensiblement de celui de *lie* [*to*] (2). mais la comparaison de *lha* (fig. 134) avec *la* (fig. 109)

montrera que la langue n'est pas encore dans la position de *l* simple. Car pour *lha* la pointe est contre les dents d'en haut, tandis que pour *la*, elle est appuyée contre le palais. Ainsi *l* de *lieto* a été écartée de sa position normale vers celle de *lha* par l'influence de *j*.

E

La figure 135 donne les articulations qui paraissent les plus communes chez ce sujet. Sa prononciation est dans un état flottant, et de temps en temps toute la partie antérieure du palais est couverte. Mais il y a toujours conformité notable entre les tracés postérieures.

Pour chaque articulation la pointe de la langue touche le palais, et la position normale de *l* est conservée dans *lie* [*to*] (2). Mais bien que la mouillure ait disparu et que le son soit devenu composé, l'effet de la mouillée se montre dans la position plus avancée de *lha* (1).

F

La pointe de la langue est contre les dents inférieures, et le son est un son mouillé simple.

G

Une évolution très intéressante se fait voir ici. Tandis que dans quelques parlers toscans l'articulation de *l* mouillée a abouti à celle de *l* en passant à *lj*. Dans ce parler c'est *l* qui s'assimile à *j*. Il en résulte que ce sujet dit *j o détto*, (*gli ho detto*), ou prononce le nom de la célèbre famille de Pérouse, *bajoni* ou *baijoni* (*Baglioni*). Ceci ne provient pas de l'impossibilité de bien prononcer *l* mouillée, mais paraît être une tendance locale.

H

La mouillure se voit dans toute sa pureté dans la figure 136. La pointe de la langue repose en bas, d'où l'espace libre à la partie antérieure.

Souffle et Larynx

Dans le souffle ce son ne présente aucune particularité. A l'initiale il n'est pas à distinguer du tracé de *la* (fig. 113), et à la médiale on le voit pour *D* dans *luglio* (fig. 112).

Par la comparaison avec le son français, on voit que *l mouillée* italien n'a pas toute la qualité resserrée de *l mouillée* français de M. Dauzat (op. cit). Toutefois son articulation est distincte de celle de *lj*, bien que dans le parler d'un nombre considérable d'italiens elle ait abouti à *lj* ou *j*.

N. MOUILLÉE

Articulation

A

Bien que la langue s'est soulevée à la pointe, il n'y a pas de doute sur la mouillure chez ce sujet. Ceci est dû au fait que la langue est plutôt petite tandis que le palais est très large et très profond. En conséquence dans les articulations relâchées des mouillées la langue est forcée de se soulever pour couvrir tout le palais.

La différence entre *n mouillée* et *nj* se voit bien dans la figure 137 où ligne 1 représente l'articulation de *nha* et ligne 2 celle de *niu[no]*. Ces sons sont évidemment distincts, et je n'ai jamais réussi à les confondre dans aucun sujet. C'est-à-dire, je n'ai pas un seul cas où *nj* soit devenu *n mouillée*.

Comme pour *l mouillée*, le tracé de *nhi* équivaut à celui de *nha* fermé au point de rétrécissement.

B

La mouillure est très claire chez ce sujet. La pointe de la langue s'appuie contre les dents d'en bas, et la partie antérieure du palais n'est pas touchée (fig 138). La différence entre *nha* (1) et *nie[n-te]* (2) est des plus notables, et *n*

conserve toute sa qualité dentale dans cette dernière combinaison.

La figure 139 montre un phénomène qui se trouve dans tous les parlers, sauf celui de A. En combinaison avec *i*, *n mouillée* perd la plus grande partie de sa mouillure, et son tracé se relâche presque jusqu'à l'articulation de *nj*. Ce fait apparaît dans la figure 139 qui est le tracé de *ogni*, et où ligne 2 représente *nie* [*nte*]. A la partie antérieure, la langue dans *ogni* n'a pas encore atteint la position dentale, mais au centre du palais l'analogie est frappante et montre la disparition presque complète de la mouillure.

C

La mouillure de *C* n'est pas indiquée d'une manière évidente.

D

Dans la figure 140 la mouillure est encore une fois très sensible, et ligne 2 montre *nhi* plus ouverte que *nha* (1). Mais *nhi* ne s'assimile jamais ni à *ni* ni à *nj*, bien que la pointe de la langue soit contre les dents d'en haut.

Ceci indique que le sentiment de *n mouillée* est plus fort que celui de *l mouillée*.

E

Une des plus fortes mouillures, comme le montre la figure 141, où le tracé de *nha* (1) est très distincte de celui de *nie* [*nte*] (2), qui est tout-à-fait dental.

H

Une mouillure des plus complètes.

Souffle et Larynx

Comme pour *lh*, le souffle n'est pas très significatif. *Nha* (fig. 198) donne un bon exemple des initiales, et *sdegno* (fig. 128) des médiales,

Résumé

On voit donc qu'en italien, comme dans les autres langues romanes, la mouillure est un phénomène incontestable, bien qu'elle ait été souvent méconnue. On note cependant chez quelques sujets, surtout toscans, une tendance à la dissociation de la mouillée simple en deux éléments *consonne* + *j*. On peut se demander si ce fait est une survivance du type originale ou au contraire un retour vers lui.

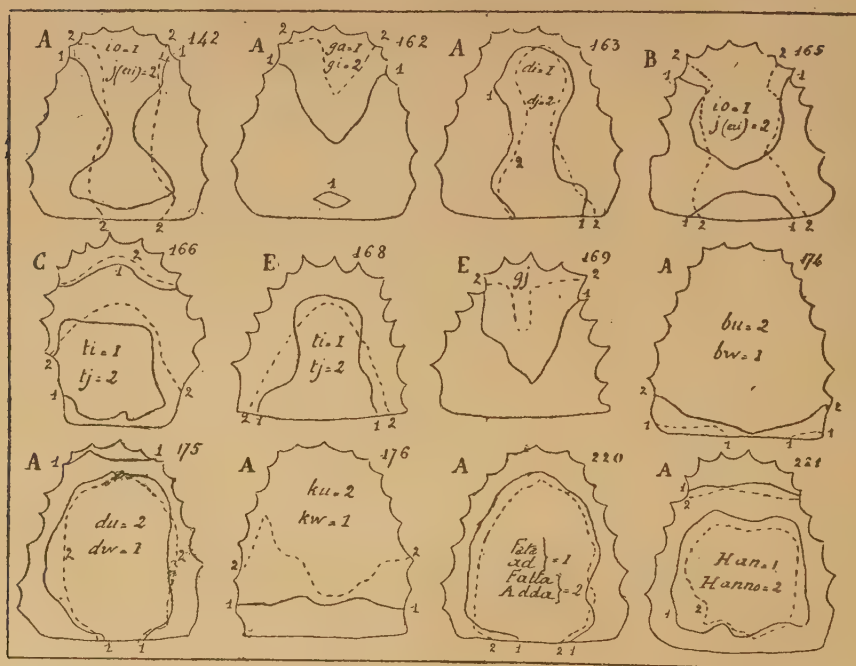
CHAPITRE VI

J et W consonnes

J

A

Le palais artificiel accuse une différence considérable entre les articulations de *i* [eri] (fig. 142) et *i* [o]. La dernière est beaucoup plus fermée au centre du palais, et elle est en même temps moins avancée sur les côtés vers la



partie antérieure. Ceci ne peut pas être l'effet d'une différence entre *i* fermé et *i* moyen, car dans ces deux voyelles un moindre avancement sur les côtés est accompagné d'une fermeture moins accusée au centre et inversement.

Puisque l'articulation de *i* [*eri*] est moins resserrée au centre et plus avancée sur les côtés, nous n'avons évidemment à faire à aucune des deux variétés de *i*.

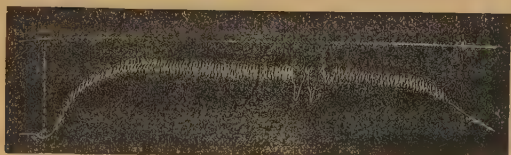
L'étude du souffle de *eri* (fig. 143) et de *ieri* (fig. 144)



e r i

FIG. 143

A



ie r i

FIG. 144

A

montre que les vibrations laryngiennes commencent au même moment. Mais pour *eri* les vibrations dans le souffle atteignent leur plus grande amplitude presque au moment même où commence la parole, tandis que dans *ieri* il est évident qu'une articulation très fermée ne leur permet pas d'atteindre toute leur amplitude. Ces faits montrent des différences qui apparaissent plus nettement en étudiant ce son en combinaison avec d'autres consonnes.

La comparaison du souffle pour *pena* (fig. 31) et *piena*



pi — e — n — a

FIG. 145

A

qui donne son caractère propre à cet air se fait voir dans le tracé de *pie* [no]

(fig. 146) qui peut se comparer avec celui de *pia* (1) (fig. 147). La position avancée du premier exemple con-



FIG. 146 A *pi(eno)* — — — — — *pi(a)* FIG. 147 A
traste avec celle de *pia*, où *i* est la variété fermée et ainsi la voyelle la plus avancée de la série antérieure. Ce fait, pris concurremment avec la surdité, accuse l'existence de la fricative médio-palatale *j*, que d'ailleurs l'oreille saisit très distinctement.

Les tracés de *fango* (fig. 148) et de *fianco* (fig. 149) indiquent



FIG. 148 — *f* — *a* — — *n* — — *g* — — *o* A



f i — — *a* — — *n* — — — — *c* — — *o*
FIG. 149 A

(1) Une diptongue décroissante,

le même excès de surdité pour le dernier, accompagné sur le palais artificiel par la même différence d'articulation que montrent les tracés de *fi*a[nco] (fig. 150) et de *fi* [glio] (fig. 151).



fi(glio)

fi(anco)

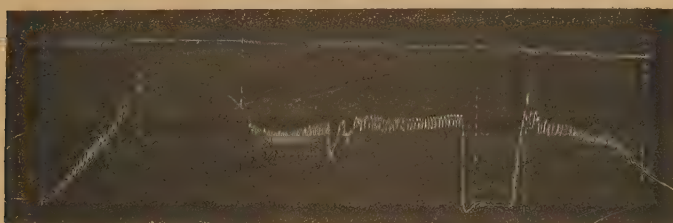
1 *chi(ama)* 2 (*chilo*)

FIG. 151 A

FIG. 150 A

FIG. 158 A

Ce sont là toujours des dissyllables paroxytons. Dans *affiorato* (fig. 152), *j* se montre dans une syllabe médiale

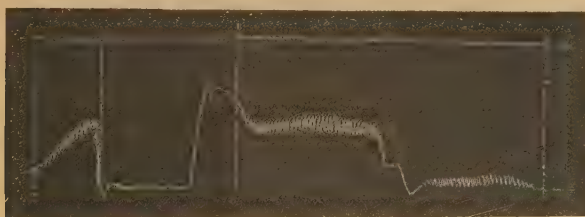


a—f—fi—o—r—a—t—o

FIG. 152

A

atone, et dans *attiene* (fig. 153) dans une syllabe médiale



a—t—ti—e—n—e

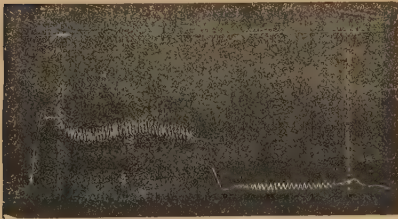
FIG 153

A

tonique. Les deux cas montrent l'influence des consonnes doubles.

Puisque l'articulation principale des consonnes qui pré-

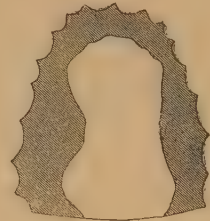
cèdent est sur les lèvres, il n'existe aucune modification sensible sur le palais due à la combinaison de l'initiale avec *j*. Mais dans le cas des autres occlusives ceci n'est plus vrai. Plus la position articuloire de la consonne s'approche de celle de *j*, plus les deux sons s'unissent intimement. Ceci est déjà vrai dans *tiene* (fig. 154), qu'on peut comparer avec *piena* (fig. 145).



ti—e—n—e

FIG. 154

A



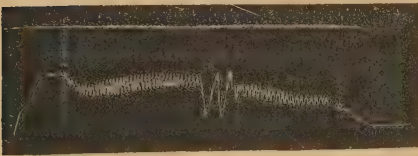
tie(ne)

FIG. 155

A

Le tracé sur le palais montre que les articulations des deux sons se rapprochent davantage dans *tie* [ne] (fig. 155).

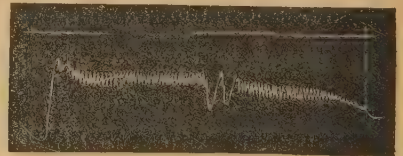
La fusion est encore plus intime dans le souffle pour *chiaro* (fig. 156), auquel on peut comparer *caro* (fig. 157).



ch i—a—r—o

FIG. 156

A



c—a—r—o

FIG. 157

A

Sur les palais elle est complète comme on le verra dans la figure 158, où la ligne 1 marque l'articulation de *chi* [ama] et la ligne 2 celle de *chi* [lo].

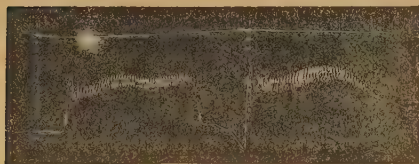
Entre les articulations de *t* et de *k* vient celle de *č* que j'ai déjà étudiée à la page 54. Il ne faut que comparer le tracé de *tie* [ne] (fig. 155) avec celui de *cie* [lo] (fig. 65) ou plutôt celui de *ce* [ce] (fig. 66) pour voir que les articulations sont identiques, en ce qui concerne le *j* palatal. Dans le souffle

c'est *chia* [ro] (fig. 156) et *ce* [ce] (fig. 67) qui se ressemblent le plus. Ce qui montre que la fusion de *ċ* et de *j*, est plus complète que celle de *t* et de *j*. Mais la qualité composée du son subsiste toujours.

Jusqu'à présent j'ai étudié *j* en combinaison avec la sourde par l'influence de laquelle il est aussi devenu sourd. Est-ce que cette surdité se maintient pendant toute la durée de *j* ? La comparaison des voyelles toniques dans chaque couple des mots *pena* (fig. 31), *piena* (fig. 145), *fango* (fig. 148), *fianco* (fig. 149), *caro* (fig. 157), *chiaro* (fig. 156) montre que, quand *j* précède les voyelles, les vibrations laryngiennes n'occupent jamais une plus grande partie de la syllabe initiale que quand il n'est pas présent. A vrai dire la qualité vocalique dans le souffle paraît souvent plus courte quand *j* fait partie de la syllabe.

Quand *j* s'unit à une initiale sonore, les mêmes phénomènes se voient. Sur le palais artificiel, sauf dans le cas de *d*, rien de nouveau ne se présente, les relations articulaires étant les mêmes dans les sonores que dans les sourdes. Les tracés de *n* et *l* en combinaison avec *j* sont représentés par les figures 137 et 130, où les relations entre ces sons et les mouillées sont étudiées.

Dans le souffle le fait principal est l'affaiblissement de l'explosion de la sonore,



bi e c o

FIG. 159

plus caractéristique. Comme on l'a constaté pour les sourdes, l'explosion va en s'affaiblissant à mesure que les

comme dans *bieco* (fig. 159). Comme d'ailleurs les occlusives non suivies de *j* ont une explosion assez forte, cet affaiblissement [est d'autant



di e t r o

FIG. 160

A

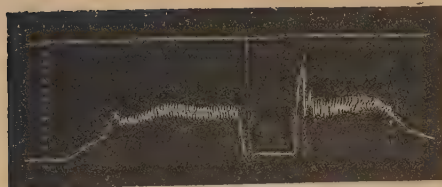


FIG. 161

positions des deux articulations se rapprochent. Dans *dietro* (fig. 160) ce fait s'accroît encore et dans *ghiaccio* (fig. 80) il n'y a plus d'explosion. Cette dernière combinaison peut se comparer avec *viato* (fig. 161) où la fricative est même plus forte.

Pour compléter l'étude de *j* sonore, il faut faire la comparaison entre *g* [ente] (fig. 79) et *c* [ece] (fig. 66), où la présence de *j* est indiscutable. Dans *gente* (fig. 69), l'explosion est un peu plus forte que celle de *ghiaccio* (fig. 80), ce qui indique une fusion moins complète.

Puisque la palatale *j* se trouve en combinaison avec d'autres consonnes, il est bon d'étudier une tendance possible vers la mouillure.

Dans d'autres prononciations telles que celles de *B* et de *D*, où il ne s'agit pas de cette tendance, l'articulation de *kj* est toujours plus reculée au centre que celle de *hi*, ce qu'on attend d'ailleurs. Ce fait ne se rencontre pas chez *A* ; la figure 158 montre l'articulation de *chi*[ama] fort avancée sur celle de *chi*[lo], et incontestablement mouillée. Même cette mouillure de *kj* était si constante, que je n'ai pu obtenir un seul tracé des sons élémentaires *k + j*.

Cela est vrai aussi de *gj* ; bien que *gi* soit sensiblement avancé, le tracé de *ghi*[era] (fig. 162) ne laisse aucun doute.

Un tracé intéressant est celui de *die*[tro] (fig. 163) où l'articulation a déjà avancé vers la mouillure sans toutefois y arriver. On appréciera le degré de fermeture en le comparant avec *di* (2).

B

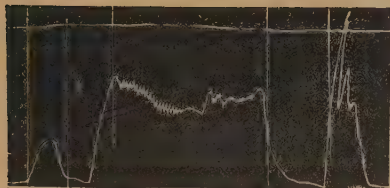


FIG. 164

La surdité de *j* n'existe pas pour *B*. Les vibrations laryngiennes, commencent pendant l'explosion des occlusives sourdes, plutôt vers la fin, comme le montre le tracé de *occhialetto*

B (fig. 164).

Sur le palais artificiel les distinctions sont les mêmes que pour *A*, (cf. *li* (fig. 107) et *li[eto]* (fig. 131), *ni* (fig. 123) et *ni[ente]* (fig. 139); mais la mouillure ne se trouve jamais. En conséquence, les tracés de *kj* et *gj* sont plus reculés au centre que ceux de *ki* et *gi*. Car la distinction entre *i* et *j* est bien montrée dans la figure 165, où la ligne 1 indique le tracé de *i[o]*, et la ligne 2 celui de *i[eri]*.

C

La distinction entre la voyelle et la consonne est constante dans ce parler. Je cite *ti* (1) et *ti[ene]* (2) dans la figure 166, comme un exemple de l'articulation plus ouverte de *j* dans ce sujet.

La mouillure n'existe jamais.

La consonne *j* est toujours sourde après une autre sourde. Mais ce qui est plus frappant, cette surdité persiste même après une sonore (faible chez *C*) et communique sa qualité à cette dernière. Ainsi dans *dietro* (fig. 167), les vibrations laryngiennes n'apparaissent dans le souffle que pour *e*, et de même dans *lieto*. Dans *bieco* (fig. 61) l'explosion seule est sourde, car *j* ne s'assimile pas aussi bien à la labiale qu'à la

linguale.



d-i--e-t--r--o

FIG. 167

C

D

Le *j* palatal existe dans les mêmes conditions que dans les autres parlars. Il n'y a jamais de mouillure.

E

La relation entre *i* et *j* est la même que pour *A* et *B*. En étudiant *ċ* (p. 6) on a constaté la faiblesse apparente de *j*, mais la comparaison avec *ċi* montre que les deux articulations sont relâchées chez ce sujet. Maintenant le tracé de *tie[ne]* (fig. 168) permet de constater le même fait, et indique la probabilité de la présence de *j* dans *ċ*. Les figures 135 et 141 montrent la même articulation de *j* dans *lie[to]* et *nie[n̄te]*.

Dans ce parler la mouillure n'est pas indiquée pour *kj*, mais le relâchement pour la variété sonore l'amène, et dans *ghi[accio]* (fig. 169) elle est très distinctement accusée.

Dans le souffle on trouve de temps en temps un *j* qui est sourd en partie, mais cela est très rare. Dans le plus grand nombre des cas, il est entièrement sonore, mais son influence retarde un peu l'apparition des vibrations laryngiennes. En général, elles commencent avec l'explosion dans ce parler, mais quand *j* la suit elles apparaissent vers la fin.

F

Cette prononciation correspond à celle de *A* en ce qui concerne le souffle. Les seules différences sont dans les mots *appianare* et *attiene* où le *j* est sonore.

G

La surdité de *j* est portée à l'excès dans ce parler, et elle est même plus forte que dans *poderi* (fig. 32).

J existe aussi comme médiale, et dans cette position on n'en a pas rendu compte dans une manière satisfaisante. Car, puisque la lettre dont on s'est servi pour indiquer ce

son est ordinairement *i*, on a cru que le son même était une voyelle. L'orthographe qui convient, *j*, est déclarée archaïque par Petrocchi (Dizionario della Lingua Italiana, *J*).

Ainsi l'orthographe *Troja* est vieillie, et on devrait écrire *Troia*. Ce changement ne paraît pas être d'accord avec les faits. La figure 170 montre ce mot prononcé par *F* d'une



t-r-o-i-a.

FIG. 170

manière très nette. Après les roulements de *r*, la voyelle *o* se change en une voyelle plus formée et d'une articulation très distincte qui est *i moyen*. Entre cette voyelle et la finale *a*

se trouve une articulation très resserrée et qui empêche la libre

sortie de l'air. Ce son est *j*, et le mot prononcé par *F* est *troija* (cf. le français « *voijō* »).

On ne rencontre pas les mêmes détails dans ce mot prononcé par *E* (fig. 171) et par *B*,



t-r-o-i-a

FIG. 171

et la voyelle intermédiaire *i* manque. L'abaissement du levier toutefois est notable, et accuse *j*; la prononciation alors est *troja* dans

E les deux cas.

Dans *gaio* (fig. 172) le même phénomène se constate ;



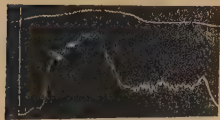
g a i o

FIG. 172

A

l'indication de *j* est clair, ce qui donne la prononciation *gajo*.

Guai (fig. 173) accuse *j* dans une autre position, entre deux voyelles dont une est *i*, et où d'ailleurs il est très commun. Le changement ne se fait pas simplement de la voyelle ouverte à la fermée, ou *vice-versa*. Mais une articulation très fermée *B* s'intercale entre les deux, et la prononciation devient *gwaji*.



g. u a i
FIG. 173

Poi (fig. 179) et *puoi* (fig. 178) le montrent aussi très nettement, et la prononciation est *poji* et *pwoji*. D'autres exemples de la même prononciation sont *prijore* (*priore*, *B*), *spija* (*spia*, *B*), *introjarsi* (*B* et *F*), *spjare* (*E*) ; ce dernier exemple est une particularité personnelle.

Zio (fig. 92 et 93) montre la même tendance quand *i* précède l'autre voyelle. Mais dans ces deux cas, l'articulation n'est pas assez fermée pour empêcher la sortie des vibrations, mais assez pour les rendre plus intense, comme le montre le déplacement du levier dans le sens supérieur. Cette action peut se comparer à celle déjà notée par *r* (p. 88).

W

A

Articulation

Puisque cette consonne est en général sous-palatale ou peu s'en faut, il faut l'étudier dans son influence sur d'autres articulations, comme par exemple dans la figure 174, où la ligne 1 indique la limite de *buo*[*no*], et 2 celle de *bu*[*co*]. Dans ce parler *o* et *u* ont une position articulaire très proche l'une de l'autre (fig. 4 et 5) et qui correspond très bien à celle de *bu* (fig. 174). Malgré cela, l'articulation de *buo* arrive à peine au bord du palais dur.

Dans *duò*[*mo*] (fig. 175), l'occlusion de *d* est reculée par l'action de *w*, qui se fait voir aussi sur les côtés. Cela ne se produit pas pour *t*.

L'action de *w* est très bien montrée dans le cas de *k* (fig. 176), où la présence de *w* fait que l'articulation de *a* se porte en arrière de la position de *ca[po]* (2) à celle de *qua[ndo]* (1). La différence principale est sur les côtés ; au centre où se trouve la vraie articulation de *k*, les tracés se rapprochent beaucoup.

Pression labiale

La fricative *w* est, comme la voyelle avec laquelle on la confond trop souvent, une bilabiale sous-palatale, et la distinction entre les deux est très sensible aux lèvres.

L'ampoule 3 appuyée contre les lèvres pendant la prononciation des mots *duomo* et *duo* donne les résultats montrés dans la figure 177, les lèvres s'avancent toujours

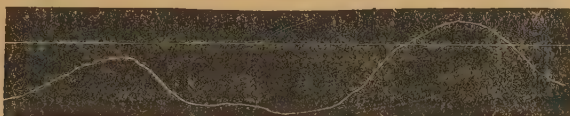


FIG. 177 *d u o* — *mo* *d u o* A
plus pour *duo* que pour *duomo*. Et la différence est grande.

La distinction paraît ne pas s'étendre à l'ouverture des lèvres en ce qui concerne leur forme arrondie. Les ampoules 2 et 1 donnaient des résultats très irréguliers.

Souffle et Larynx

Dans le souffle, *w* qui suit une consonne sourde devient sourde. Cela se montre par la comparaison de *puoi* (fig. 178) et *poi* (fig. 179), qui accusent en outre l'identité de la durée



p — *o* — *i*

FIG. 179

A



pu — *o* — *i*

FIG. 178

A

de la voyelle *o*, ce qui démontre de plus, la surdité complète de *w*. *Fuoco*] (fig. 180) et *quinto* (fig. 181) montrent



FIG. 180

fu—o—c—o

A



FIG. 181

qu—i—n—t—o

A

cette consonne dans d'autres mots. Dans le cas de *quinto*, l'affaiblissement de l'explosion se fait voir, comme pour *j*, et cela est notable aussi pour les sonores (cf. *guido* fig. 182).

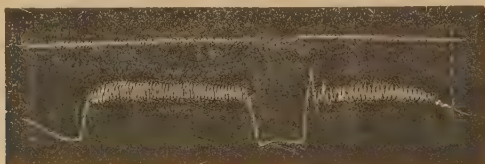


FIG. 182

gu i—d—o

A

Le tracé de *vuolo* (fig. 183) montre l'action en combinaison



FIG. 183

v u—o—t—o

A

avec la fricative sonore.

B

W n'est pas sourd dans le parler de *B*, et ce n'est que dans le cas de *quinto* que les vibrations sont retardées jusqu'à la fin de l'explosion. *Guai* (fig. 173) donne un bel exemple de la courte durée de ce son, due en grande partie au fait que les lèvres sont déjà avancées et arrondies pendant l'occlusion de la consonne qui le précède.

Sur le palais artificiel, la différence qui résulte de l'introduction de *w* est très légère.

C

Dans ce parler la surdité devient très frappante, comme toujours. Cela amène à une prononciation qu'il faut noter dans *coagulare* (fig. 60), où *o* devient sourd après *c*, et ainsi forme une fricative sourde bilabiale, qu'on distingue à peine de *w*.

E

La prononciation de *E* ressemble à celle *B*, et ne présente aucune particularité.

F

La surdité existe toujours pour *w*, mais pas aussi forte que dans sa prononciation de *j*.

Remarque

Dans tous les cas où nous pouvons observer *j* et *w*, ils sont atones. Il est intéressant de noter que dans cette position ils représentent non pas une voyelle latine, mais une consonne ou un son intercalé entre la consonne et la voyelle latine brève. Les mots déjà étudiés en fournissent des exemples : 1° *plenum-pieno*, *florem-fiore*, *clarum-chiaro*, *oc [u] lum-occhio* : 2° *vetum-vieto*, *tenet-tiene*. Pour *w*, *domum-duomo*, *bonum-buono*, *focum-fuoco*.

Sauf quelques rares exceptions (*qui-kwi*), *j* et *w* ne paraissent donc pas avoir jamais été des voyelles. Consonnes en latin, consonnes dans l'italien d'aujourd'hui, il est peu probable qu'ils aient jamais pu être voyelles pures,

CHAPITRE VII

Diphthongues

Puisque les phonéticiens ne sont pas d'accord sur la définition du mot *diphthongue*, il faut d'abord que j'explique le sens que je lui donne. Une diphthongue est une combinaison de deux voyelles *pures*, dont l'une reçoit un accent plus énergique que l'autre. (Je me sers de l'étude de l'accent parceque mes moyens d'expérimentation ne me permettaient pas une étude de la hauteur et de l'intensité). Les quelques cas qui ne rentrent pas dans cette définition sont dus à une cause que nous étudierons. Revenons maintenant à la définition de la diphthongue.

Les voyelles doivent être *pures*, il ne saurait donc y avoir de diphthongues croissantes avec *i* ou *u* comme élément initial car on a vu que les sons transcrits par ces deux lettres sont des consonnes partout où ils n'ont pas la valeur syllabique et où ils précèdent d'autre voyelles qui la possèdent.

Une des voyelles doit recevoir un accent plus énergique que l'autre. Ce renforcement de l'accent d'une des voyelles est toujours dû en italien à l'accent du mot. Cela écarte les combinaisons de deux voyelles dont ni l'une ni l'autre ne portent l'accent du mot. Ainsi dans *pauroso*, *paesano* et *poesia*, *au*, *ae* et *oe* sont dissyllabiques parceque aucun des deux éléments n'est plus fort que l'autre. [Il faut écarter toujours *j* qui est consonne et qui reste consonne. Par exemple *pjeno* (*pieno*) en combinaison conserve la consonne et on dirait *pjenamente* (*pienamente*)] Cette conception est appuyée

par le fait que le français qui n'a pas d'accent tonique médial, n'a pas de diphtongues (1).

Les cas où cette règle paraît inadmissible sont ceux où les voyelles *i* ou *u* conservent leur qualité pure et précèdent la voyelle tonique. Mais alors un phénomène intéressant se produit qui fait rentrer ce cas dans la règle. La prononciation devient dissyllabique (ou bien *j* ou *w* se substitue à la première voyelle).

Il en est ainsi quand *i* ou *u* remplacent des voyelles latines, sauf dans la combinaison latine *qu*. Considérons par exemple les deux mots *via* et *spia*, tous les deux renfermant des diphtongues décroissants. Dans les dérivés de *via*, tels *viale*, *viatico*, *viaggio*, l'accent tonique frappe *a* dans chaque mot. Mais puisque *i* a été tonique dans le simple *via*, il conserve sa qualité vocalique dans le dérivé; sinon il deviendrait *j*, ce que le sentiment qui persiste de la voyelle ne permettrait pas. D'autre part *a* reçoit l'accent tonique du mot, et il en résulte que *ia* n'est pas une diphtongue, mais est prononcé comme dissyllabe. De la même façon, *spia* forme *spiare*, où *ia* est également dissyllabique (2), tandis que *spiano* n'est même pas une diphtongue, puisque dans ce mot *i=j*.

Un exemple du même phénomène pour *u* se rencontre dans *duetto* dérivé de *due*. Il est à noter que la voyelle persiste aussi dans le suffixe latin *uosus* = *uoso*.

Tout cela ne veut pas dire que les prononciations soient uniformes à cet égard. Par exemple *A* a prononcé *i* de *tiorba*, théoriquement voyelle, comme *j* *sourd*. On aura remarqué *coagulare* qui devient *cwagulare* dans le parler de *C* et *spiare*, *spjare* dans *E*. De tels cas indiquent l'affaiblissement du sentiment conservateur, souvent si puissant.

Étudions maintenant les diphtongues proprement dites.

(1) Cf. Dictionnaire général de la langue française. Hatzfeld, Darmesteter, Thomas, Delagrave, p. XXVII.

(2) Noter que *E* l'a prononcé *spjare*, en affaiblissant *i*.

On sait qu'on les divise en diphtongues croissantes ou décroissantes selon que l'accent porte sur la seconde ou la première voyelle. Presque toutes les combinaisons vocaliques peuvent donner lieu à des diphtongues croissantes : *paura*, *paese*, *poeta*, *coire*. Ces combinaisons cessent d'être diphtongues et deviennent dissyllabiques quand par suite d'une dérivation l'accent passe sur une autre syllabe. Exemples : *paura-pauroso*, *paese-paesano*.

Des diphtongues décroissantes existent dans, *aere*, *guai*, *lei*, *neutro*, *buoi*, *laico*, et leur changement en une combinaison dissyllabique se montre dans *aeriforme*, *neutrale*, *laicato*. Dans des combinaisons initiales telles que celles dans *aeriforme* et *aurora*, on remarquera sur la première voyelle un accent secondaire qui se rencontre d'ailleurs dans toutes les syllabes initiales, mais qui n'est pas assez fort pour amener la diphtongaison.

Quand la combinaison vocalique se trouve comme finale d'un paroxyton, par exemple dans *spia*, *mio*, *mie*, *tuo*, etc., la voyelle finale se dégage un peu, et on croit souvent entendre deux syllabes. Mais ces formes comparées à *lei*, *cui*, *voi*, montreront que la différence tient plutôt à la qualité intrinsèque de la voyelle qu'à une différence de quantité ou d'accent. Ce sont toujours des diphtongues décroissantes.

Je n'ai pas trouvé de triphongues, et il n'en existe pas. *Buoi* et *guai*, si souvent cités, ne sont que des diphtongues, comme nous l'avons vu. *Figliuolo* est aussi indiqué, mais *i* n'est ici qu'un signe de mouillure, et *u* est consonne, ou il disparaît dans la prononciation.

CHAPITRE VIII

Consonnes en combinaison.

Quand les consonnes se combinent entre elles il se produit des influences réciproques qu'il est intéressant d'étudier. Ces influences peuvent déterminer dans un son un changement complet nettement perçu par l'oreille, ou bien une variation moins accentuée que l'oreille ne sent pas par un effet psychologique résultant de l'habitude.

C'est ce dernier genre de variations que nous allons surtout étudier, car l'assimilation est arrivée à un tel point en italien que les premières sont notées dans la graphie et sont par conséquent bien connues.

En principe l'action du larynx est régulière, et permet de préciser les sons et les variétés d'une manière assez compréhensive. Mais il y a toujours des exceptions d'un intérêt considérable, puisque elles montrent une variation du type, et à laquelle l'oreille n'est pas sensible à force d'habitude.

Ces variations se présentent dans des combinaisons à étudier, ou comme changements isolés ou comme tendance individuelle. Dans la première catégorie se placerait l'assourdissement des sonores par suite de leur réduplication, comme dans *addentro* (fig. 115 A), *aggettivo* (fig. 228 A) *legga* (B), *babbo* (B), *gemma* (B), *avvocato* (B),

Ce phénomène se rencontre non seulement dans les consonnes doubles, mais aussi dans la combinaison de deux occlusives quelconques. Par exemple dans *prebenda* (fig. 231 B) *d* est sourd, même après *n* qui est sonore. Un autre cas est dans *vengo* (C) où *g* est sourd.

Le changement des sonores simples en sourdes n'est pas sans exemple; et j'en parlerai ici. Dans la prononciation de *B*, *d* de *codesto* est très faible en ce qui concerne la sonorité, et pour *E* et *F* (tous les deux ayant une prononciation très soignée), il devient entièrement sourd. C'est là la prononciation *colesto* qui est moins fréquente, et il est intéressant de voir *B* occuper une position moyenne.

Dans *prebenda* (fig. 231 B) *b* est sourd pendant la dernière partie de l'occlusion et la première de l'explosion. En traitant de *d* j'ai fait allusion à une variété qui existe surtout dans le parler de *B*, et pour plusieurs sonores. Les vibrations laryngiennes commencent comme d'habitude bien avant l'explosion, mais tout d'un coup elles s'arrêtent et laissent sourde la plus grande partie de l'occlusion. C'est encore une indication de la position intermédiaire de *B*.

Toutefois il est à noter que quand la combinaison de deux consonnes est celle d'une sourde et d'une sonore, la variation du type est plus notable. Un exemple assez fréquent de ceci se présente quand une nasale se trouve suivie d'une exclusive sourde. Dans ce cas l'occlusive devient non seulement sonore, mais aussi nasale.

Cela se trouve dans *attento* (A), où *t* est entièrement sonore, et dans *obtemperare* (A) où le même phénomène se constate pour *p*.

De toutes les combinaisons, la plus fréquente est celle d'une occlusion sourde suivie d'un liquide. Alors celle-ci devient plus ou moins sourde par l'influence de la consonne qui précède, surtout à l'initiale.

Produr le montre chez *A*. Les vraies vibrations laryngiennes ne commencent qu'avec la voyelle, et *r* est tout à

fait sourde. Ceci est général chez *A*, mais la médiale *r* peut avoir une sonorité complète [cf. *Aprile* (fig. 202)].

Prebenda (fig. 231, *B*) montre *r* sourde en grande partie. Cela est peu commun chez *B*, car *r* est sonore dans la majorité de mots comme *priore* et *straziato*. Il est évident qu'il y a une tendance vers la surdité, puisque les vibrations ne commencent qu'après l'explosion pour ces variétés.

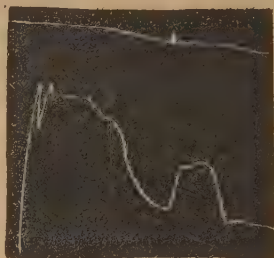
Dans le cas de *l*, surtout quand elle suit une consonne linguale ou palatale, la surdité devient très notable, et à vrai dire *l* se réduit souvent à une explosion latérale sourde de l'occlusive. Exemples : *cliente* (*B*) et *atlante* (*B*). Dans les labiales les articulations ne s'unissent pas bien, ainsi dans *plaustro* (*B*) *l* est sonore.

C'est dans le parler de *C* que la surdité arrive à son maximum. Dans *accotonare* les vibrations s'arrêtent à la fin de la voyelle initiale, pour ne recommencer qu'à la fin de l'explosion de *t*. La surdité de la voyelle s'accuse fréquemment.

Dans les combinaisons initiales la surdité de la liquide est notable. Dans *triste* et *presto*, *r* qui a quatre roulements dans chaque mot est à moitié sourde, les deux derniers roulements seuls sont sonores. *Troia* en est un exemple encore plus frappant, car sur six roulements il n'y en a que deux de sonores. *R* dans *croato* a trois roulements et dans *priore* elle en a quatre, tous sourds. *Produr* (fig. 49) montre une *r* de deux roulements, incontestablement sourds. Par contre *r* dans *straziato* est complètement sonore, et *t* de la syllabe finale l'est aussi. Dans *introiarsi*, la première *r* a trois roulements et elle est entièrement sourde, comme la seconde, cela est dû évidemment à l'influence de *s*. La dernière *r* n'est pas roulée, mais fricative.

L est complètement sourde dans *cliente* et *plaustro*, et elle a une durée considérable.

Le tracé de *psiche* (fig. 184) accuse une prononciation des plus curieuses. Les vibrations laryngiennes qui commencent avec la voyelle *i*, durent pendant l'occlusion de *k*, et même après l'explosion. Alors après une forte poussée d'air sourde, elles reprennent pour la finale. Il est rare que le sentiment de la surdité se fasse sentir après l'explosion.



p—s—i—ch—e

FIG. 184

C

La prononciation de *E* est fort régulière et conserve leur qualité aux sonores. Sa tendance est plutôt de rendre sonores les sourdes ce qui se fait voir dans *straziato*, où le dernier *t* est sonore. De même le premier *t* dans *atlante*.

Pour *F*, *r* est à moitié sourde dans des mots *priori* et *prebenda*. A part ces deux mots, l'action du larynx paraît être très régulière, et ne présente pas de particularités.

La surdité remarquée dans la prononciation de *G* pour les consonnes simples comme dans *poderi* (fig. 32), ou pour *j* comme dans *tiene*, est fort accentuée pour les liquides précédées de sourdes. *Produr*, *cliente*, *atlante* et *priori* sont parmi les exemples les plus notables.

Je n'ai pas d'exemples de l'action inverse. c'est-à-dire l'influence de la consonne qui suit sur celle qui précède.

II

Il y a une combinaison de consonnes qui est peu commune en italien, et qui existe dans les mots savants seulement, car dans les mots de formation populaire l'assimilation de la première à la seconde consonne s'est faite. Cette combinaison est *b* suivi de *t* ou de *s*, qui dans le parler populaire sont assimilés, mais qui restent dans quelques mots, parmi lesquels, *abside* et *obsoleto*. *Apside* est donnée dans Petrocchi comme une forme vieillie.

La prononciation de *A* était parfaitement régulière, la qualité sonore persistant après l'explosion (cf. *abside* fig. 47).

Pour *B*, dans tous les mots de ce type, les vibrations s'arrêtaient après la voyelle qui précède l'occlusion, qui était par suite entièrement sourde.

C faisait toujours l'assimilation populaire, en prononçant *asside sustanziale* (je n'ai pas de tracé de *obsoleto*.)

L'occlusive est toujours sourde dans les parlers de *E* et *F*.

Cette prononciation est comparable à celle du français où *absolu* devient *apsolu* (?) dans le parler d'aujourd'hui.

III

D'après la tendance indiquée ci-dessus la première consonne d'une combinaison peut exercer quelque influence sur celle qui la suit. L'action inverse n'existe que rarement, car l'assimilation est une force qui a toujours agi en italien, et il reste peu de combinaisons qui n'aient pas subi cette influence. Je viens d'en citer un cas parmi les mots savants. Un autre cas est *s impura*.

Ce nom est donné en italien à *s* suivie d'une consonne quelconque, et la règle est que dans cette position *s* devient sourde ou sonore selon la qualité de la consonne qui la suit. Petrocchi dans la *Dizionario della lingua italiana* dit : « davanti alle cons. *b, g, l, m, n, r, v*. (pourquoi pas *d* ?) è dolce o quasi ».

Avant les sonores *s* est toujours vocalique. Les vibrations sont synchroniques avec le souffle, et le son n'est pas sensiblement plus bref que le son simple *s*. Cette régularité est très remarquable dans la prononciation de *A* étant donné sa tendance à toujours prononcer *s* simple, sourde.

Dans le parler de *B* *s impura* médiale est toujours sonore et aussi à l'initiale dans *svia*. Mais dans *smentire, slitta* et *sma*, elle est entièrement sourde.

C identifie ce son avec *ɹ*. Il est toujours sourd, et les vibrations commencent avec la fermeture de l'articulation pour les consonnes.

Le parler de *E*, qui s'incline vers la sonorité, montre une exception notable dans ce son. Pour *svia* et *slitta* *s* est à moitié sourde et à moitié sonore, ce sont les seuls exemples de cette prononciation que j'ai pu trouver. Dans *sma*, l'initiale est pleinement sourde, et aussi celle de *smentire*. Il n'y a pas un seul cas de *s* sonore.

Pour *F*, il en est de même. Dans *sma*, la surdité est presque complète, mais dans *svia* et *smentire* elle est à peine sensible. *Slitta* accuse une variation intéressante. Les vibrations ont commencé pour l'initiale avec le souffle, mais elles se sont brusquement arrêtées, pour reprendre avec la liquide. Une autre fois l'initiale était complètement sourde.

Je n'ai pas parlé de *s* avant une sourde, car dans cette position la surdité est universelle.

CHAPITRE IX

Nasalité

L'étude que j'ai publiée dans *La Parole*, 1899, p. 602, m'ayant convaincu que la nasalité qui existe dans la langue Italienne a toujours été méconnue, je présente les faits qui suivent comme confirmation de cette étude préliminaire. En effet, cette nasalité est notable non seulement lorsqu'elle est amenée par les consonnes nasales, mais aussi dans plusieurs sons, notamment les liquides et les voyelles, où sa présence est inattendue. Elle est aussi à noter à la fin des mots.

On peut distinguer dans cette nasalité trois variétés, dont chacune a son importance et doit être nettement séparée des autres.

La nasalité est constituée par deux éléments : 1° L'existence de vibrations dans l'air que renferment les fosses nasales : 2° L'expulsion de cet air dans l'atmosphère. Toutes les fois que j'emploie le mot *nasalité* seul, ces deux éléments sont réunis.

La nasalité, ainsi définie, peut se modifier de deux façons : 1° L'air des fosses nasales peut entrer en vibration et transmettre son mouvement vibratoire à l'atmosphère sans qu'il y ait écoulement d'air. Il se produit alors ce que j'appelle une *résonance* ; 2° Il peut y avoir un écoulement de l'air nasal sans vibrations, c'est ce que j'appelle *nasalité sourde*.

Ainsi dans *sde* [gno] (fig. 128) on trouve la résonance. Dans cette variété il n'y a pas de véritable expulsion d'air par le nez ; mais l'abaissement du palais mou permet à

une partie des vibrations laryngiennes de se communiquer à l'air de la cavité nasale, et par suite à l'air du dehors. Il faut se rendre bien compte de l'importance de cette action. Même dans une nasale, l'air sorti du nez peut-être très peu sensible, mais ses vibrations auront une amplitude notable.

Ce phénomène apparaît bien dans *amanda* (fig. 185) et *mirare* (fig. 186). On remarquera que la poussée d'air

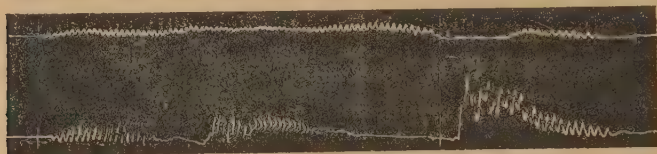
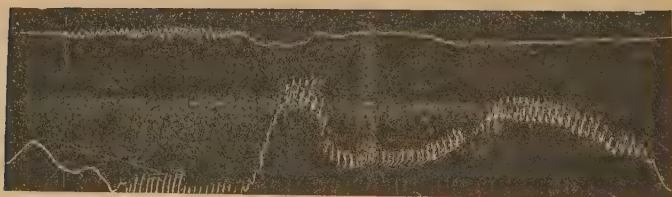


FIG. 185 a m a n d a A



 m i r a r e A
FIG. 186

nasal pour *ra* de *mirare* est aussi forte que celle de *mi*, la différence consiste dans l'amplitude vibratoire. En conséquence on peut avoir un son nasal sensible à l'oreille sans qu'elle soit accompagné d'une sortie effective d'air.

Quand le palais mou s'abaisse un peu plus, il entre dans la cavité nasale une quantité d'air assez grande pour déplacer celui qui la remplit déjà. Ceci produit la *nasalité*, telle qu'on la voit dans la dernière partie de *sdegno* (fig. 128). Dans ce mot la sortie d'air est accompagnée d'un accroissement peu ordinaire dans l'amplitude vibratoire.

La nasalité sourde se rencontre quand il y a une poussée

d'air sourd par le nez, comme à la fin de *mano* (fig. 187) où

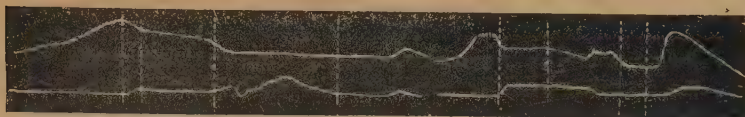
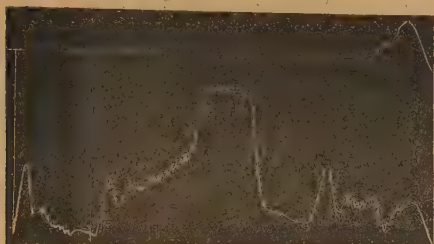


FIG. 187 *n i l o m a n o H*

la poussée est plus forte que dans aucune des deux nasales. Des exemples de cette articulation sont très communs, et existent dans tous les parlers, mais moins fréquemment dans celui de *C*. Il est évident que du moment que cet air reçoit des vibrations, comme dans *codesto* (fig. 188), il de-



c o d e s t o

FIG. 188 E et elles fourniront une

prononciation normale. Ensuite j'étudierai les polysyllabes, y compris les voyelles dans les positions diverses qu'elles peuvent occuper.

I

Monosyllabes

Occlusives + a

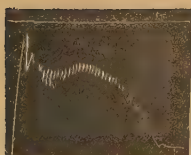


FIG. 189 *p a*

Après l'explosion dans *pa* (fig. 189) la résonance apparaît pour la voyelle, et continue jusqu'à la fin de celle-ci. Ce fait est général pour toutes les occlusives sourdes — *p, t, c, k*. Mais elle peut aller en s'accroissant, et, vers la fin, devenir nasalité

comme dans *ka* (figure 190). Les appareils étant toujours

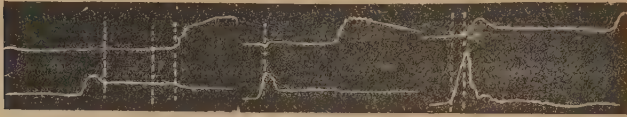


FIG. 190 *k a t a p a H*

réglés de même, j'ai prononcé *pa* après *A*, et les tracés démontrent le fait suivant : la résonance qui existe chez tous les sujets qui ont servi à mes expériences ne se rencontre pas nécessairement dans toutes les langues. Dans la figure 191 une légère action perturbatrice est indiquée au moment de l'explosion, elle est suivie d'une résonance des plus courtes et visible seulement à l'aide d'une forte loupe. Et cependant le parler américain est toujours considéré



p a
FIG. 191 *A*



g a
FIG. 192 *A*

comme fortement empreint de nasalité. Pour les occlusives sonores, la résonance est presque synchronique avec le commencement des vibrations laryngiennes. Elle débute bien avant l'explosion, mais elle disparaît presque entièrement après celle-ci. Cependant dans *ga* (fig. 192) après l'explosion, la résonance recommence de nouveau. La résonance initiale se transforme très bien en nasalité, comme dans *dozzina* (fig. 193).

Fricatives + a

La résonance se constate très souvent dans les fricatives sonores, mais disparaît dans les voyelles qui les suivent, ou du moins devient très faible.

Liquides + a

Dans le cas de *l*, la résonance est toujours présente,

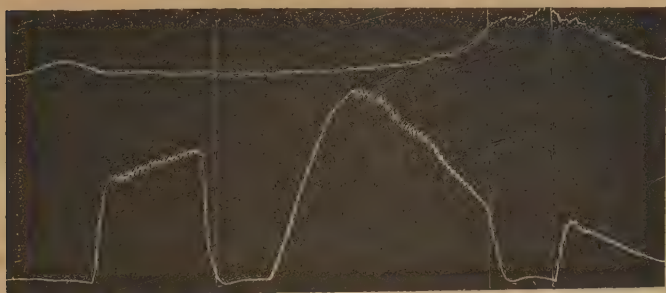


FIG. 193

comme la montre *la* (fig. 194), sans toutefois devenir nasalité.

Celle-ci se trouve pour *ra* plus communément que celle-là. Dans la figure 195 chaque roulement est bien indiqué



FIG. 195

dans la nasalité.

Pour les sons qui précèdent montrent la présence d'une notable qualité nasale qu'on ne leur reconnaît pas toujours.

Nasales + voyelle

Comme il a déjà été constaté la résonance simple peut suffire pour la prononciation des nasales, mais le plus souvent elles résultent d'une sortie d'air vocalique par le nez. Cette nasalité commence en général avec les vibrations laryngiennes avant l'explosion buccale. L'exception principale, comme cela a déjà été remarqué, est dans le parler de *C*.

Pour *m* la nasalité ne débute pas très brusquement dans la plupart des cas, mais elle croît d'une manière graduelle

comme dans *ma* (fig. 196) ; tandis que pour *n*, le commencement est brusque et pendant toute sa durée le son est

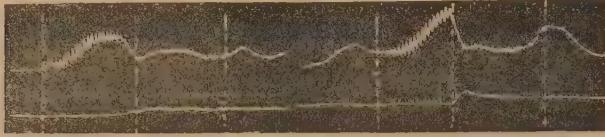
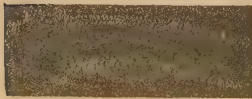


FIG. 196 *m* *a* *n* *a* H
plus fort que celui de *m*. Ceci est une tendance qui apparaît dans la comparaison de quelques centaines d'exemples, mais bien entendu, il y a des exceptions. Dans les tracés on remarquera que *n mouillée* et *n palatale* ont la plus forte nasalité de toutes les nasales, ce qui accuse le fait que plus l'articulation est reculée, plus il y a de nasalité. Ceci paraît être en relation directe avec la capacité de la cavité buccale ; plus elle est grande, plus elle absorbe de vibrations.

Mais c'est surtout l'action de la nasale sur la voyelle qu'il faut étudier ici. Cela est très notable, et il n'existe pas un seul exemple où une voyelle précédée d'une nasale, n'ait pas une forte résonance, le plus souvent même elle est tout à fait nasale. *Ma* et *na* (fig. 196) le montrent bien. Dans *ma* (fig. 197) et *nha* (fig. 198) il y a diminution



m *a* A
FIG. 197



nh *a* A
FIG. 198

notable de la nasalité au moment de l'explosion, mais elle reprend tout de suite et devient presque aussi forte pour la voyelle qu'elle l'était pour la consonne. Ce fait est assez fréquent pour indiquer une tendance.

C'est surtout dans le parler emphatique que la nasalité

de la voyelle est à son maximum. Sur la scène j'ai entendu un *no* prononcé d'une manière tellement nasale qu'on aurait cru entendre un *non* français. *Mai* est un autre mot qui s'accentue beaucoup et la figure 199 montre que même



FIG. 199 *m — a i*

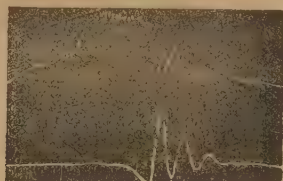


FIG. 200 *n o ñ* *C*

dans un parler courant les voyelles peuvent être plus nasales que la nasale même. L'accroissement notable de la nasalité à la fin de ce mot peut se produire par suite de l'articulation très resserrée de *i*. En effet, pour un effort expiratoire égal, il doit s'échapper moins d'air par une articulation très resserrée que par une articulation ouverte. Par suite si les mouvements des muscles expiratoires ne s'adaptent pas à la fermeture de l'articulation, le surplus de l'air sera en général expulsé par la voie nasale.

Dans *non* (fig. 200) on constate l'affaiblissement de la finale, qui se trouve souvent.

II

Polysyllabes

Nasalité qui n'est pas due à l'influence de la nasale

Consonnes initiales

La résonance qui a été constatée par les monosyllabes existe également ici, mais la nasalité remarquée dans *Dozzina* (fig. 193) est moins commun et cet exemple de la tendance suffira.

Finì (fig. 201) montre une forte nasalité sourde qui accompagne la fricative, et il est par son influence que la



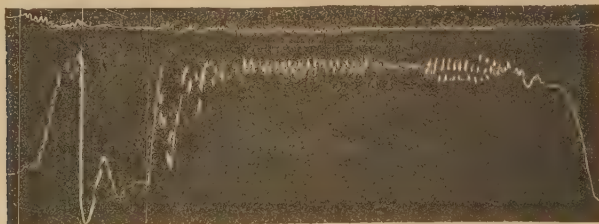
f i n ì F

FIG. 201

voyelle qui suit reçoit une certaine nasalité pendant la première partie de sa durée.

Consonnes médiales

C'est surtout *r* qui est nasale dans cette position, *l* l'est moins fréquemment. Ceci est vrai de toutes les prononciations sauf celle de *C*. Cette nasalité est si claire que chaque roulement *y* est nettement distingué, comme le montre *aprile* (fig. 202). On remarquera aussi la résonance qui



a—p—r—i—l—e

FIG. 202

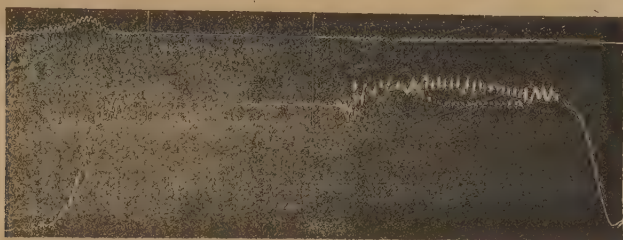
A

persiste pendant tout le mot, sauf l'occlusion sourde de *p*. Dans *essere* (fig. 203) *r* n'est pas roulée, et en conséquence la ligne du nez est très régulière.

Voyelles initiales,

La voyelle initiale est souvent très nasale *Aprile* (fig. 202)

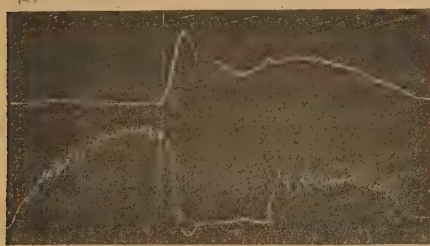
et *essere* (fig. 203) accusent très nettement la nasalité qui se retrouve dans des mots tels que *appena*, *attendo*, *adden-*



e — s — s — e — r — e
FIG. 203

A

tro, *aggettivo*, tandis que la résonance existe dans *evviva* et *arrosto*. On constate que cette tendance est plus forte avant les occlusives qu'avant les fricatives, et avant les doubles qu'avant les simples. Mais si la nasalité existe dans l'initiale de *essere*, il faut l'attribuer à la force expira-



a — m — o
FIG. 204

A

ce, malgré le voisinage de la nasale. Ceci se constate aussi dans *hanno* (A), où la voyelle tonique se trouve dans une syllabe fermée par une nasale.

Dans *essere* (fig. 203) la nasalité croît en même temps que le degré de fermeture de la consonne, jusqu'à l'achèvement de son articulation. Alors comme la force du souffle diminue pour s'adapter aux besoins de l'articulation, la nasalité devient une résonance qui disparaît avec les vibrations laryngiennes. Cela montre que le synchronisme entre les divers mouvements qui concourent à produire la

toire et non pas au fait que la voyelle est tonique, ce qui tiendrait plutôt à conserver à la voyelle sa qualité buccale, comme on le verra dans *anno* (fig. 204) où il y a même un minimum de résonan-

parole n'est pas absolu. Pour *e* on a besoin d'un volume considérable de souffle ; avec la fermeture de *ss*, ce volume ne peut s'écouler assez vite, et par suite il faut qu'une partie passe par le nez. Ce phénomène se rencontre assez



b-----a-----bb-----o

FIG. 205

B

souvent, et il est notable dans *babbo* (fig. 205) pour *a* et à la finale.

Appena (fig. 206) accuse un *a* qui n'est que très peu inférieure à *n* même en ce qui concerne la force de la nasalité ; la différence est dans l'intensité des vibrations.

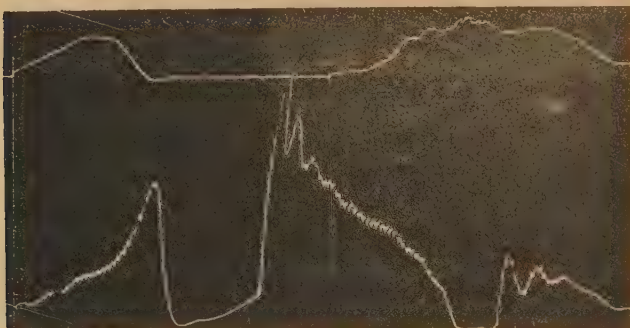


FIG. 206

a pp

e

n

a

F

Voyelles médiales.

Le même tendance à la nasalité existe dans les médiales, et elle a déjà été constatée dans *babbo* (fig. 205). Un autre exemple est *evviva* (*B*), où le changement de l'articulation *i* (déjà très fermée) en celle de *vv* fait que la résonance

qui existait pour *i* devient nasalité pour *vv*. Dans *dozzina* (*B*) le passage de *zz* à *i* produit le même effet ; et pour *faccio*, dans le parler de *B* c'est la dernière partie de *a* qui devient nasale, et dans *C*, c'est la première partie de *o*.

Voyelles finales

Dans les deux catégories qui précèdent, la nasalité résulte à ce qu'il semble, des brusques changements articulatoires, surtout quand ceux-ci sont rendus plus énergiques par le redoublement.

La particularité des voyelles finales est qu'elles sont accompagnées d'une poussée d'air par le nez. Le résultat sera de donner à ces voyelles la nasalité pleine ou la nasalité sourde suivant que la poussée aura lieu pendant la durée des vibrations, ou après leur cessation. Exemples : de la sourde, *mano* (fig. 187), de la sonore, *nome* (fig. 207 et *ka* (fig. 190).



FIG. 207 *n o m e* *B*

Les seuls parlars où ce fait n'existe pas sont ceux de *A* et *C*. Chez celui-là on trouve une durée anormale des finales, chez celui-ci une nasalité toujours minime.

Amanda (fig. 185) offre un excellent exemple d'une finale qui suit une consonne non-nasale, et où il y a une forte nasalité, comme on le verra en la comparant avec d'autres sons du même mot.

Tous ces faits se prêtent à l'explication qui suit. La nasalité provient de l'excès de souffle sur le volume que l'articulation laissera passer par la bouche. Cet excès est alors dévié vers la cavité nasale. Par suite, si la pression est minime et les vibrations fortes, il y a résonance ; si les

deux phénomènes se manifestent ensemble, il y a nasalité ; si c'est seulement la pression, il y a nasalité sourde.

La voyelle initiale dans une syllabe fermée est bien plus brève que dans une syllabe ouverte. Par suite si la poussée d'air n'est pas bien réglée, la fermeture brusque et forte d'une occlusive double fera sortir cet air par le nez.

Action des consonnes nasales

Voyelles initiales

Comme fait général ; l'influence d'une nasale est plus forte sur la voyelle atone ou sur la voyelle d'une syllabe fermée que sur la tonique ou la voyelle d'une syllabe ouverte. La comparaison de *amo* (fig. 204) et *amanda* (fig. 185) le montre bien. Cependant quand la tonique se trouve dans une syllabe fermée, sa prédisposition à l'influence nasale devient plus notable et même atteint le degré qu'on peut voir dans *inni* (fig. 208). Mais il faut noter que l'ini-



FIG. 208 *i* *nn* *i* F

tiale est moins nasale que la finale, bien que les deux le soient plus que la consonne elle-même.

Une exception à ce qui vient d'être constaté se constate quand la voyelle la plus fermée, *i*, précède une nasale dans une syllabe atone fermée. Dans *imposto* (B), l'initiale n'a pas la moindre qualité buccale, et dans *imprecare* elle est à peine sensible. La même différence est faite par tous les sujets à un degré plus ou moins grand, mais il y a toujours une distinction sensible entre *i* et *a* dans cette position.

Infante (fig. 209) accuse un autre phénomène. Ici l'articulation de *n* se combine avec la fricative *f* et disparaît

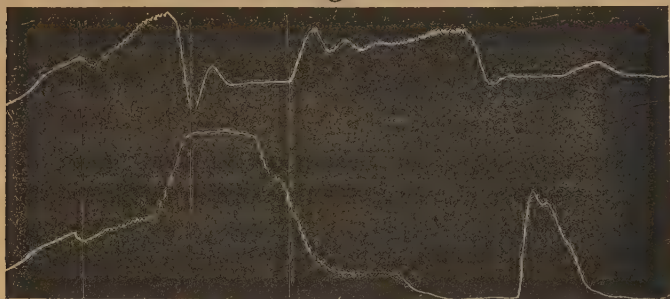


FIG. 209 *i (n) f a n t e* G

complètement, comme le montre le fait qu'il n'y a pas le moindre affaiblissement de la qualité buccale dû à l'occlusion de *n*. Mais si l'occlusion s'assimile à l'articulation de *f*, la nasalité persiste dans la voyelle et *f* conserve sa qualité buccale. Alors la syllabe *in* est indiquée seulement par un *i* fortement nasalisé. Ce fait existe également dans la prononciation du même mot pour *B*, mais *n* persiste dans les parlars de *C*, *E* et *F*.

Voyelles finales

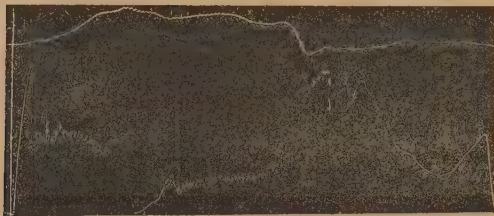
Celles-ci sont très sensiblement nasalisées, comme *maligno* (fig. 212) *appena* (fig. 206) et *finè* (fig. 201). En général cette nasalité s'affaiblit graduellement jusqu'à la fin, mais il ne manque pas de cas, comme dans *nome* (fig. 207), où il y a une forte poussée finale telle que celle qui a été constatée pour les voyelles qui ne sont pas précédées d'une nasale. Cette poussée sera sourde.

Aux finales la distinction entre la tonique et l'atone paraît claire, et celle-ci est la plus nasale.

Nasale + Voyelle médiale

Tenere (fig. 210) donne un exemple d'une voyelle tonique

dans cette position. Elle est fortement nasalisée, et main-



t — e — n — e — r — e

FIG. 210

E

tient cette qualité pendant toute sa durée. Une prononciation du même mot par *A* est montrée dans la figure 211.



t — e — n — e — r — e

FIG. 211

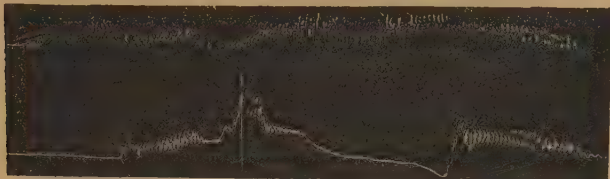
A

Par suite de la disparition de la voyelle qui précède *n*, celle-ci est très irrégulière, mais la nasalité de la voyelle tonique saute aux yeux. On peut se rendre bien compte de sa force, en prenant un morceau de papier qui forme une ligne droite et en l'appuyant aux extrémités de la ligne du nez aux points où le levier n'est pas dévié. Alors le déplacement de ce dernier peut très facilement s'étudier.

Une voyelle atone de cette catégorie se fait voir dans *mi-rare* (fig. 186). Ici encore, la nasalité est plus forte pour la voyelle que pour la consonne, et après s'être abaissée pour *r*, elle reprend pour la voyelle tonique sans avoir toutefois une forte amplitude vibratoire.

Dans ce mot, comme dans *maligno* (fig. 212), la force de

la nasale est très bien indiquée. Dans le dernier mot il y a six sons, dont seulement deux sont nasals, et cependant



m — a — l — i gn ——— o

FIG. 212

A toute la parole est nasalisée au plus haut degré. Frappé de ce tracé, je prononçai le même mot un instant après, l'appareil étant toujours réglé de même. La différence est notable. Dans la figure 213 *mal* n'est que légèrement nasal ; et



FIG. 213 m a l i gn o

à la fin de la résonance ne continue que pendant la première moitié de la voyelle, tandis que dans tous les exemples que j'ai des parlers italiens, la qualité nasale dure aussi longtemps que la qualité buccale.

Bien que le mot *maligno* ait plus de nasalité qu'on n'en rencontre d'ordinaire, il est utile pour montrer portée à l'extrême une prononciation qui existe communément.

Voyelle médiale + nasale

Dans cette combinaison la nasalité varie selon que la voyelle est frappée par l'accent tonique ou est atone et selon qu'elle est dans une syllabe ouverte ou fermée. *Sdegno* (fig.

128) et *dozzina* (fig. 214) présentent des exemples d'une



FIG. 214 *d o z z i n a* E
voyelle tonique dans une syllabe ouverte, où il n'y a que de la résonance jusqu'à la fin de la voyelle, alors que la nasalité commence brusquement. Dans *dozzina* (fig. 193) et *appena* (fig. 206) elle apparaît plus tôt et croît pendant la dernière moitié de la voyelle, à mesure que la qualité buccale diminue. Cette variété-ci sera plus commune.

Dans aucun de ces types, la nasalité n'est aussi marquée que dans *infante* (fig. 209) qui renferme une voyelle tonique dans une syllabe fermée par une nasale. La voyelle a moitié achevée, la nasalité commence, et atteint immédiatement sa plus grande force.

La [prononciation prêtée aux voyelles atones dans une syllabe ouverte se fait voir] dans *infimi* (fig. 215). La

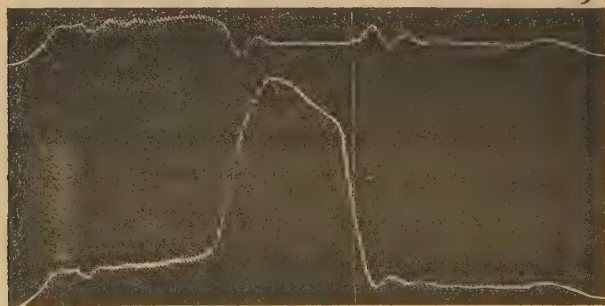


FIG. 215 *i (n) f i m i* G
voyelle médiale est des plus courtes, mais la nasalité commence avant sa fin.

Nasale + voyelle + nasale

C'est dans cette position que la nasalité prédomine en italien. Dans *amanda* (fig. 185), l'amplitude des vibrations est diminuée dans une certaine mesure par la qualité buccale de la voyelle, mais la force de l'air du nez est aussi grande que pour les nasales elles-mêmes,

Nome (fig. 207) donne le type d'une voyelle tonique dans une syllabe ouverte, où la nasalité s'accuse très fortement. Et *uomini* (fig. 216) présente la médiale atone dans la même position.

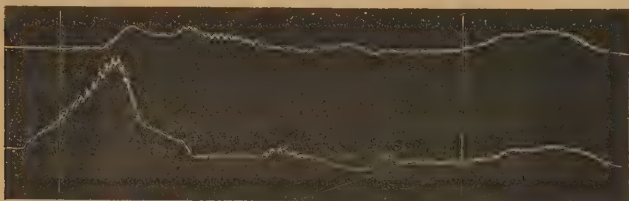


FIG. 216 *u o m i n i* E

Les orthoépistes ont souvent indiqué une durée anormale de *n* avant d'autres consonnes. Ceci est vrai dans plusieurs cas, et ce son peut facilement usurper le rôle syllabique dans des mots tels que *imposto* et *introiarsi* où la voyelle est entièrement absorbée. Cependant il est difficile de se rendre bien compte de ce qui se passe, surtout dans le cas où *n* est suivie d'une occlusive.

Il est nécessaire d'étudier plus minutieusement cette action, dont j'ai indiqué l'existence à la page 139. Dans *vengo* (fig. 127) se trouve l'occlusive *g* qui devrait théoriquement avoir une occlusion de 13/100 d'une seconde, en moyenne, et qui devrait ne pas posséder de nasalité. Mais en fait toute l'occlusion est fortement nasale. La nasalité diminue en partie pendant les quatre derniers centièmes de la seconde avant l'explosion, mais elle ne disparaît pas. Ainsi la nasale a absorbé l'occlusion de *g*, avec laquelle elle s'est unie, et dont elle a fait une occlusion nasale. Ce son est en

conséquence *g nasal*. L'identification des articulations a été constatée à la page . Na, en outre, fortement influencé la voyelle qui précède pendant une partie de sa durée. Mais *n*, proprement dit, a disparu en s'identifiant plus ou moins avec les deux sons voisins.

La prononciation de *vengo* était trop traînée pour permettre une étude de la durée, telle que nous pouvons la faire pour *amanda* (fig. 185), qui avait une durée normale. L'occlusion complète de *nd* occupe 27/100 de seconde, durée moyenne des deux sons, car celle de *n* est 12/100 et celle de *d* 14/100. Mais la nasalité dure pendant 23/100 de seconde tandis que l'occlusion propre de *d* ne dure que 4/100. Ce tracé montre que cette prolongation de *n* n'est pas autre chose que la nasalisation de l'occlusion de *d*. Car le temps donné à la combinaison est celui de la durée de deux sons simples. En outre, la nasalisation de la voyelle qui précède la nasale existe toujours.

Pour les occlusives sourdes, cette prolongation de la nasale devrait être moins considérable, à cause de la tendance de l'occlusive sourde à empêcher la continuation de la nasalité. Ce qui se vérifie souvent. Mais dans *senza* (fig. 217) la cessation de la nasalité est absolument syn-



FIG. 217

s e n z a A

chronique avec le commencement de l'explosion, et dans *infante* (fig. 209) les relations sont les mêmes que dans

amanda (fig. 185). *Mandare* (fig. 218) en offre encore un

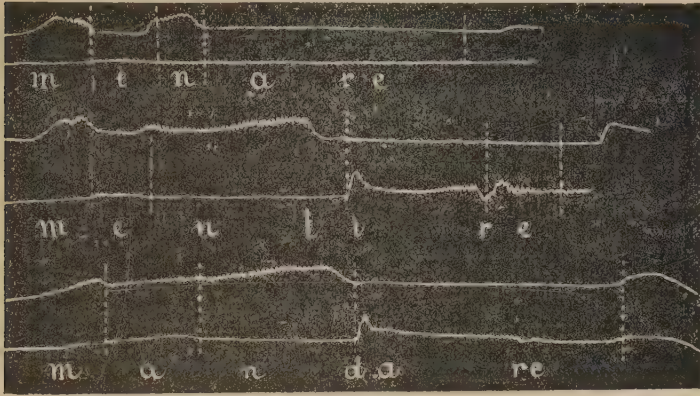


FIG. 218

exemple, qui peut se comparer avec *mentire* (fig. 219) où



FIG. 219

G

l'influence de l'occlusive sourde a fait reculer quelque peu la cessation de la nasalité.

De cette étude, il résulte évidemment que la langue italienne possède une tendance nasale considérable. Cette tendance se trouve même en dehors des consonnes nasales et des sons qui subissent leur influence et surtout parmi les voyelles. Elle se manifeste dans les sons unis à une articulation fermée, ou une occlusion brusque et forte. Et l'introduction d'une nasale dans un mot amène une nasalité considérable, qui peut s'étendre beaucoup comme dans *mirare* (fig. 186.)

CHAPITRE X

Consonnes doubles et Durée

Plusieurs problèmes linguistiques dépendent de la détermination de la durée des sons qui se combinent pour faire un mot. Les moyens dont un voyageur dispose ne lui permettent pas d'atteindre la précision qu'on pourrait obtenir dans un laboratoire bien installé. Mais comme mes expériences sont assez précises pour indiquer les divisions générales des divers sons d'après leur durée je les présente dans ce but ; tout en espérant qu'elles pourront être développées et précisées.

Toutes les mesures de durée ont été prises dans des mots simples prononcés individuellement, et ainsi elles ne seront pas troublées par l'accent de la phrase, si notable en italien. Bien entendu, il ne peut pas exister une régularité absolue, et le mot qu'on prononce d'une manière rapide un jour sera allongé le lendemain. C'est là l'origine des cas extrêmes que j'ai tenu à donner, mais la plupart des cas se rapprochent d'un type moyen.

Je commence par l'étude des consonnes doubles, car la durée est si étroitement liée à l'articulation qu'il paraît nécessaire de les étudier ensemble.

Consonnes doubles

Les consonnes doubles sont très nombreuses dans la langue italienne, et l'oreille indigène est très sensible à la moindre faute dans leur prononciation. Cela tient à ce que ce redoublement sert à distinguer plusieurs mots qui autrement seraient des homonymes, et à ce que la différence entre les consonnes simples et doubles est très notable. Car l'action de ce redoublement se fait sentir non seulement dans la consonne elle-même, mais aussi dans la voyelle qui

la précède. A vrai dire c'est cette dernière influence qui paraît prédominer pour l'oreille italienne et déterminer en grande partie la critique que les italiens font de la prononciation étrangère. Ce changement est quantitatif et non pas qualitatif. Partout où la qualité paraît intéressée, le changement est motivé par des raisons autres que le redoublement.

I

La figure 220 (p.104) donne les tracés sur le palais artificiel de *t* et *tt* après la voyelle tonique dans les mots *fata* et *fatta*. Sans nous occuper de la position articuloire du *t*, il est évident que la langue touche bien plus le palais pour la consonne double. Le même fait se voit pour l'explosion sonore dans *ad* et *adda*, car les tracés des sourdes et des sonores étaient identiques dans ce cas. Les tracés de *n* simple et double se trouvent dans la figure 221 et, outre le fait que la langue touche toujours plus pour la consonne double, l'articulation de celle-ci est plus reculée. Il faut constater les mêmes faits pour *l* dans *al* et *alla*.

Ainsi le palais artificiel accuse une plus grande pression dans l'articulation des consonnes doubles.

II

Une étude des figures 222 à 225, prises avec une ampoule au lieu de l'articulation confirme les indications du palais artificiel. La pression et la force sont beaucoup plus grandes pour la consonne double. Mais il y a encore d'autres faits qui se manifestent. La consonne double est toujours plus longue que la consonne simple. C'est là le trait principal et qui est le plus sensible à l'oreille. La plus grande durée de la voyelle avant la consonne simple est très bien montrée dans les tracés. Et il est très intéressant de noter que l'influence du redoublement s'étend jusqu'à la consonne initiale qui est souvent sensiblement plus faible dans son articulation quand elle commence un mot renfermant

une consonne double. Exemples de ce dernier fait : *capa*, *cappa* (1) (fig. 222) *fata*, *fatta* (2) (fig. 223) et *lega*, *legga*, (fig. 224).

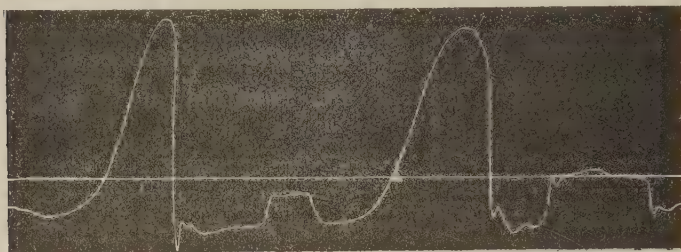


FIG. 222

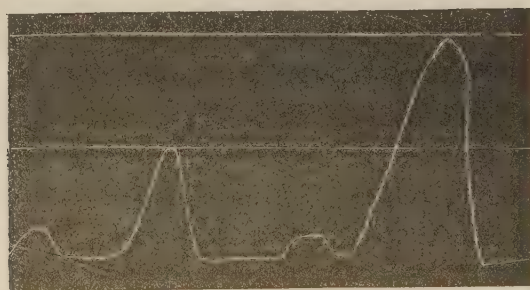


FIG. 223

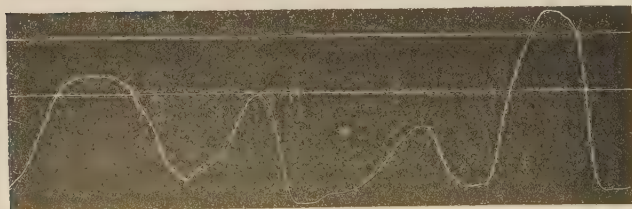


FIG. 224

(1) L'ampoule 3 au fond du palais dur.

(2) L'ampoule 2 aux alvéoles.

Le phénomène est dû évidemment à l'économie que font les organes en vue du plus grand effort qu'ils vont faire en prononçant les consonnes doubles.

Il est évident que les tracés pris par l'ampoule manquent de la netteté et de la précision de ceux du souffle. En particulier, la réaction des ampoules après la forte pression d'une consonne double ne pourrait s'effectuer avec une vitesse égale à celle de la langue. Telle est l'explication de la variation de durée des consonnes, qu'on remarquera en comparant les tableaux 1 et 2. En outre les tracés de l'articulation, ne correspondent pas toujours au son qui arrive aux oreilles. Car quelquefois pendant la prononciation d'une consonne, la langue est déjà en position pour articuler la voyelle qui va suivre.

Mais les tracés seront toujours relativement justes et ils donneront des renseignements précieux sur la pression de la langue.

Pour étudier *p*, l'ampoule 2 était insérée entre les lèvres pour prononcer *capo-cappa*. Ici on constate la plus grande force et la plus grande durée de la fermeture des lèvres. Tout ce qu'on peut distinguer dans les autres sons est l'articulation plus fermée de *o* comparée avec *a*.

La même combinaison était observée avec l'ampoule 3 au fond du palais dur. Ici, (fig. 222) bien que *p* soit une occlusive labiale, une articulation distincte est faite par la partie postérieure de la langue et est rendue plus forte et plus longue pour le redoublement. Ceci corrobore ce qui a déjà été constaté pour la consonne simple.

Le labio-dental *v* dans la combinaison *lava-havvi* a été étudié avec l'ampoule 2 insérée entre les dents supérieures et la lèvre inférieure ; l'effet du redoublement est le même.

Observée avec l'ampoule 3 au fond du palais, la même combinaison accuse également la distinction entre les deux articulations, et ici la différence est fort grande.

La distinction entre les sourdes et sonores est pres-

que constante, la seule exception que j'ai trouvée est entre *sa* et *sa*, la dernière combinaison présente toujours la plus forte pression.

III

Dans le tableau 1 j'indique la durée en centièmes de seconde d'une série de dissyllabes paroxytons. Outre la durée, le tableau donne en millimètres la hauteur maximum de la courbe obtenue avec l'ampoule. On peut ainsi évaluer approximativement la pression linguale.

La première colonne donne la durée des voyelles toniques devant une consonne simple. Elle varie de 20/100 à 30/100 et la moyenne est de 25/100 de seconde. La deuxième colonne la donne pour les voyelles suivies d'une consonne double. Ici, elle varie de 9/100 à 18/100, avec une moyenne de 14/100.

Les troisième et quatrième colonnes donnent la durée des consonnes. Pour les simples elle varie de 16/100 à 26/100 avec une moyenne de 21/100, et pour les doubles de 29/100 à 43/100 avec une moyenne de 35/100.

En ce qui concerne la pression linguale, les articulations buccales les moins fortes sont les labiales et les labio-dentales, comme on pouvait s'y attendre, et il est même très intéressant de noter que la distinction des simples et des doubles s'étend jusqu'à la partie postérieure de la langue. Aux lèvres se trouve la série $p > b > m$ pour les consonnes simples, mais ce n'est plus vrai des doubles, car pour m les lèvres sont fortement fermées, et l'ordre est $m > p = b$.

Dans un même son, la durée de l'articulation buccale n'est pas égale à la durée de l'articulation labiale ou labio-dentale. Les deux exemples (p et v) ne permettent pas de préciser la différence, mais ils montrent qu'elle est considérable et que les articulations de la langue et des lèvres ne se correspondent pas. On remarquera la pression pour

Tableau 1

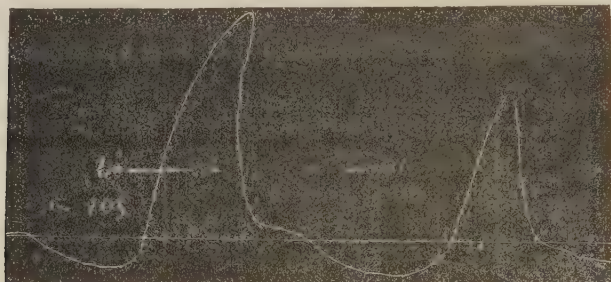
		Voyelles devant cons. simple	Voyelles devant cons. double	Consonne simple	Consonne double	Hauteur de cons. simple	Hauteur de cons. double	Position de l'ampoule	Aux Lèvres Consonnes	
									Hauteur	Durée
P	<i>capo</i>	26		16		5		3 au fond	14	28
	<i>cappa</i> ...		14		29		8		16	36
B	<i>lobo</i>	—		—		—		2 aux lèvres	12 ²	20
	<i>babbo</i> ...		—		—		—		19	30
T	<i>fata</i>	24		26		16 1/2		2 en avant		
	<i>fatta</i>		10		37		33			
D	<i>cade</i>	20		20		8		» »		
	<i>caddi</i>		9		36		26			
K	<i>fuoco</i>	27		24		30 1/2		2 au fond		
	<i>acca</i>		16		36		43			
G	<i>lega</i>	20		19		15		» »		
	<i>legga</i>		12		32		26 1/2			
Ĉ	<i>face</i>	30		24		26		2 au milieu		
	<i>faccio</i> ...		15		37		37			
Ĝ	<i>pregio</i> ...	30		22		12 1/2		» »		
	<i>legge</i>		16		32		16			
V	<i>lava</i>	26		20		5		2 au fond		19
	<i>havvi</i> ...		18		43		12			27
S	<i>casa</i>	28		25		9		2 au milieu		
	<i>cassa</i>		16		36		12			
L	<i>ala</i>	—		26		16 1/2		2 en avant		
	<i>alla</i>		—		38		34 1/2			
M	<i>gramo</i> ...	—		—		—		2 aux lèvres	10	20
	<i>grammo</i> .		—		—		—		16	34
N	<i>cane</i>	20		20		15 1/2		2 en avant		
	<i>hanno</i> ...		14		36		33 1/2			

d, qui est plus faible même pour cette occlusive que pour les fricatives telles que *s* et la nasale *n*.

De l'étude de ce tableau, il résulte que le redoublement d'une consonne se manifeste par trois changements capitaux :

1. La plus grande durée de la consonne double ;
2. La plus grande pression de la consonne double ;
3. La plus courte durée de la voyelle devant une consonne double.

Nous verrons en comparant les combinaisons artificielles *aka* et *akha* (fig. 225) ainsi que *capo* et *cappa* (fig. 222) que



a — kh — a *â — k — a*

FIG. 225

A

ce changement de la voyelle est quantitatif et non pas qualitatif. Dans la première de ces combinaisons l'initiale et la finale sont évidemment deux variétés bien distinctes de *a*, la première plus ouverte que la seconde. Ces variétés restent sans changement dans *akha* et *cappa*. Les tracés de *aka-akha* étaient pris avec l'ampoule 4 placée au milieu du palais dur, et ils ont été observés sur A comme tous les tracés que j'ai étudiés dans ce chapitre jusqu'ici.

IV

Passons maintenant à l'étude du souffle et des vibrations laryngiennes; Ici, comme je l'ai déjà dit, on peut obtenir une plus grande précision et les sons peuvent se mesurer tels qu'ils arrivent à l'oreille.

En général j'ai étudié dans le tableau 2, les dissyllabes paroxytons. Mais pour montrer que les mêmes relations persistent toujours, j'ai cité des mots de trois et quatre

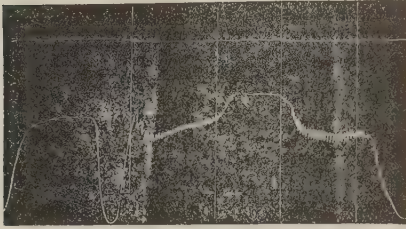
Tableau 2

	A		B		C		E		F	
	Voyelles	Consonnes	Voyelles	Consonnes	Voyelles	Consonnes	Voyelles	Consonnes	Voyelles	Consonnes
P	<i>Siepe</i>	32	18	6	8	14	10	14	18	20
B	<i>Apieno</i> (1)	12	12	12	14	12	12	16	4	20
T	<i>lobo</i>	22	15	28	24	14	28	20	20	20
D	<i>babbo</i>	21	12	20	16	16	8	26	14	26
K	<i>avvocato</i>	12	27	10	32	18	12	21	10	14
G	<i>stilla</i>	26	10	20	8	10	14	20	20	14
G	<i>codesto</i> (1)	32	14	22	16	22	12	26	22	14
G	<i>adudente</i> (1)	20	16	20	14	26	16	22	22	22
G	<i>fuoco</i>	30	14	8	22	26	18	26	16	16
G	<i>gnocchi</i>	14	24	21	14	14	20	18	18	24
G	<i>leggia</i>	33	24	18	30	26	13	26	12	12
G	<i>cecio</i>	19	28	9	12	12	6	18	12	12
G	<i>faccio</i>	11	9	21	22	26	20	26	18	12
G	<i>dugento</i> (1)	10	19	14	18	20	14	20	26	16
G	<i>aggettivo</i> (1)	28	16	28	30	22	14	22	20	30
G	<i>stufa</i>	16	20	16	20	26	16	20	24	24
G	<i>riffa</i>	27	18	20	24	14	16	20	14	30
G	<i>cosa</i>	20	7	26	18	24	16	16	10	14
G	<i>nessuno</i> (1)	14	22	12	10	4	30	23	14	22
G	<i>totale</i>	20	14	14	14	8	16	20	14	14
G	<i>galleria</i> (1)	29	13	22	14	20	12	30	20	28
G	<i>nome</i>	20	20	20	24	20	14	30	20	12
G	<i>gemma</i>	36	11	16	26	10	16	28	20	28
G	<i>penna</i>	14	24	12	12	20	18	28	20	12
G	<i>inni</i>									
G	(1) <i>alone</i>									

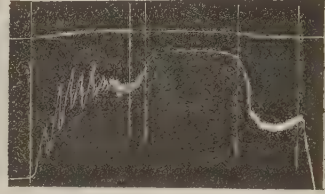
syllabes, dans lesquelles la voyelle qui précède la consonne double est tonique ou atone.

Dans le parler de A la différence entre les deux séries de voyelle est bien claire Cf. *stufa* (fig. 226) et *riffa* (fig. 227.)

Les seules exceptions sont dans *dugento-aggettivo*, et justement ici il faut tenir compte de l'influence de l'atone.

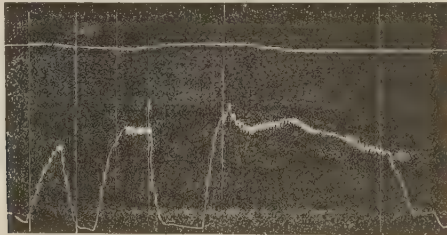


s t u f a
FIG. 226



r i ff a
A FIG. 227 A

Dans *aggettivo* (fig. 228) il y a *ǵ ǵ* précédé d'une voyelle initiale, et elle est aussi brève que l'initiale atone de *adden-*



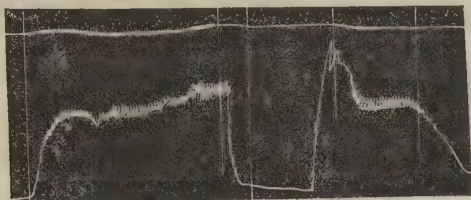
a gg e tt i v o
FIG. 228 A

tro, (fig. 115) et plus brève que celle de *appieno*. L'*u* de *dugento* est une médiale atone et elle est brève comme le sont les autres atones. *Babbo* et *slitta* (fig. 229) donne une bonne idée de l'action du redoublement sur la consonne et la voyelle.

Dans le parler de *B* il est difficile de rien préciser. Il paraît ne pas avoir le sentiment de la durée pour les voyelles, ce qui est confirmé par d'autres études que j'ai faites sur sa prononciation. Ses consonnes sont plutôt régulières.

Bien que *C* fasse peu de différence entre les deux classes de voyelles, la tendance à les distinguer est sensible,

et il ne mêle jamais les deux variétés comme le fait *B*. Dans deux combinaisons les voyelles ont la même durée, à savoir : *stufa-riffa* et *nome-gemma*. Dans les conson-

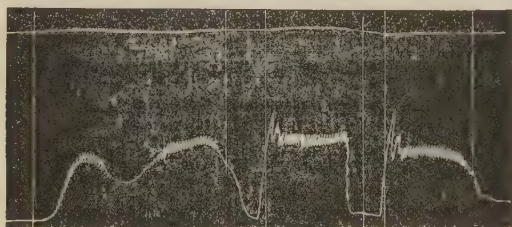


s l i tt a

FIG. 229

A

nes *s double* se trouve plus brève que la consonne simple. *B* leur donnait la même durée, et pour les autres, la différence n'est pas grande. Cela tient, comme dans *appieno*, *addentro* et *aggettivo*, à ce que la consonne précède la tonique au lieu de la suivre, et ainsi elle a moins de durée.



a vv o c a t o

FIG. 230

A

La brièveté de *l* simple et double nous frappe dans cette prononciation. Dans l'italien *l* est toujours plutôt faible, et peut avoir une durée des plus courtes.

E distingue nettement les deux catégories de voyelles. Il faut noter *e* atone de *prebenda* accompagné d'un *a* de durée anormale dans *babbo*. La relation des consonnes est toujours la même.

Dans le parler de *F* il y a toujours la même différence dans *prebenda* et *babbo*. Les consonnes sont régulières. Dans *gnocchi* *o* avant une consonne double est plutôt long et la consonne est abrégée. Cela est dû à l'articulation paresseuse de ce sujet qui a été déjà constaté à propos de *r* (p. 90.)

Tableau 3

	A Extrêmes	A Moyennes	B Extrêmes	B Moyennes	C Extrêmes	C Moyennes	E Extrêmes	E Moyennes	F Extrêmes	F Moyennes
Voyelle tonique + consonne simple.....	36-20	28	22-12	18	22-16	18	30-16	24	30-20	26
Voyelle tonique + consonne double.....	20-12	17	21-10	17	20-12	16	28-12	17	22-10	18 1/2
Consonne simple.....	24- 7	14	24- 8	13	20- 4	13	18- 6	12	24- 4	14
Consonne double.....	28-15	23 1/2	32-12	24	26- 8	18	30-14	22	30-20	25

Voici une récapitulation plus sommaire du tableau qui précède. Pour le faire j'ai pris seulement les parxoytons; les atones aurait introduit un élément perturbatrice. Il y a toujours des variations, mais la tendance générale est très sensible.

Si l'on prend la moyenne des cinq parlers pour faire la comparaison, on trouve que pour les voyelles toniques devant une consonne double et pour les consonnes simples, les cinq sujets sont sensiblement d'accord. On pourrait dire que 17/100 est la moyenne de la première catégorie et le plus grand écart n'est que d'un centième et demi de

seconde. La durée moyenne des consonnes simples serait de 13/100 avec un écart maximum de 1/100. Dans les consonnes doubles il y a un accord assez général, sauf pour *C*. Et il est à noter que sa prononciation, comme celle de *B* était la plus populaire des cinq. Il avait toujours une tendance bien marquée à abréger les consonnes doubles.

Mais c'est dans voyelles toniques des syllabes ouvertes qu'on remarque deux classes. *B* et *C* prononcent ces voyelles bien plus courtes que *A*, *E* et *F*, ce qui sépare nettement des autres les deux prononciations populaires.

Les prononciations de *A* et de *F* sont les plus soignées de toutes. C'est le résultat des études qu'ils font tous les jours, et il est intéressant de voir ce soin se montrer principalement pour les voyelles des syllabes ouvertes.

L'étude des articulations a montré que pour les consonnes doubles l'articulation est unique ; celle du souffle montre qu'il n'y a pas le moindre changement pendant l'occlusion ou pendant le souffle de la fricative. L'occlusion est prolongée et plus intense, mais c'est tout.

Un autre changement qui se produit par l'influence du redoublement se manifeste dans des mots tels que *abbellire*, *addentro* (fig. 115), *aggettivo* (fig. 228), *aggottare* et *avvocato*. Les vibrations laryngiennes s'arrêtent souvent pendant l'articulation des sonores doubles. Pour l'explication de ce fait je renvoie à la page 25.

En résumé : une étude de 60 mots prononcés par cinq personnes montre des relations constantes.

(a) une voyelle quelconque avant une consonne simple est bien plus longue que la même voyelle avant une consonne double.

(b) ce changement de position ne change pas sensiblement la qualité de la voyelle.

(c) une consonne double est une consonne longue, marquée dans les occlusives par la durée de l'occlusion, et dans les autres consonnes par la prolongation du son.

(d) en outre, elle est marquée par l'occlusion plus prompte et plus ferme, et par l'explosion plus forte.

(e) souvent dans une dissyllabe, la consonne initiale est plus faible quand elle précède une consonne double.

(f) dans les occlusives sonores doubles il y a quelquefois une cessation des vibrations laryngiennes pendant l'occlusion.

Les syllabes fermées

Après avoir étudié la voyelle avant une consonne simple et une consonne double, il faut considérer celle qui est suivie de deux consonnes différentes. Quelques-unes de ces combinaisons de consonnes (et je ne parle pas, bien entendu, de plusieurs combinaisons dont se sert l'écriture pour indiquer un son simple, tels *ch*, *gl*, etc.), s'unissent très intimement à la voyelle qui suit pour commencer la syllabe d'après. Alors la voyelle précédente est dans une syllabe ouverte. Telles sont par exemple les deux liquides précédées de toute consonne, sauf *m*, *n*, *v* devant *l* ; *s* (*impura*) suivie de n'importe quelle consonne. Dans ces cas, la voyelle aura la durée d'une tonique, ou d'une atone dans une syllabe ouverte.

Mais ils y a des consonnes qui ne s'unissent pas bien avec les autres, et qui s'attachent plutôt à la voyelle précédente, laquelle se trouve donc dans une syllabe fermée. Exemples de ce fait : *l*, *m*, *n* et *r* suivies d'autres consonnes, et une des combinaisons les plus communes en italien est *n* + consonne. Voici un tableau qui donne les durées moyennes et les écarts extrêmes en centièmes de seconde dans la combinaison *voyelle médiale* + *n* + *consonne* dans les mots suivants pris pour les cinq sujets, à savoir : *senza*, *pranzo*, *prebenda*, *amanda*, *dicente*, *dugento*, *attento*, *quinto*, *momento*, *infante*, *fango*.

Tableau 4

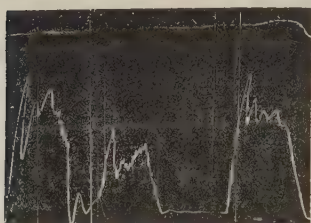
	A		B		C		E		F	
Voyelles....	18-10	14.3	18-8	12.3	16-9	11.3	16-8	11.5	24-10	16.6
Consonnes..	52-28	39.6	38-24	31.6	34-22	28.2	38-22	30.5	40-24	33.8

En faisant la comparaison avec le tableau 3, on voit que les voyelles devant *n* + *consonne* ont une durée moyenne de 13,2/100, tandis que devant une consonne double elles en ont une de 17/100. Ce qui accuse une distinction encore plus grande entre la voyelle devant *n* et celle qui est dans une syllabe ouverte, dont la moyenne est de 23/100. La combinaison *n* + *consonne* à la moyenne de 32,7/100 et les consonnes doubles de 22,5/100. La durée de *n* et *t* simple est de 12/100 en moyenne pour chaque consonne, ce qui ferait pour les deux 24/100 contre 32,5/100 pour *n* + *consonne*. La plus grande partie de cette différence provient de *n*, qui prend une vraie valeur syllabique dans cette combinaison. Dans le mot *prebenda* la voyelle tonique *e* n'a qu'une durée de 13/100, et plus de la moitié en est fortement nasalisée. Ici on peut bien apprécier le rôle qui jouent les nasales.

Ce qui est vrai de ce groupe est également vrai de *m* suivie de consonnes, et ces deux combinaisons renferment une partie considérable des syllabes fermées. Il y a aussi *r* + *consonne*, mais jusqu'à présent je n'ai rien trouvé d'anormal pour *r*. La moyenne dans cette position est de 2 roulements, ce qui n'est pas excessif pour une *r* médiale quelconque.

On doit se garder de considérer l'occlusion de l'explosive qui suit *l*, *m* ou *n* comme étant une prolongation de la première consonne, ce qu'on serait porté à faire, surtout

quand l'explosive est sonore et les vibrations laryngiennes



p r e b e n d a

FIG. 231

continuent toujours, comme dans *rengo*, *pranzo*, etc. Il n'est pas sans intérêt de noter dans cette catégorie que, après la prolongation de *n* et pendant l'occlusion, les vibrations laryngiennes s'arrêtent quelquefois tout à

B fait. Ce fait se trouve surtout dans la prononciation de *B* et *C*, et je cite *prebenda* (fig. 231) comme un exemple.

Tableau 5

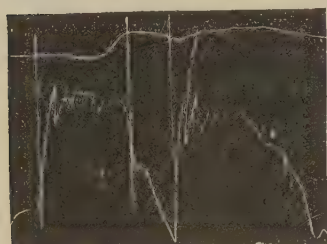
	B				E				F			
	a	i	1 cons.	2 cons.	a	i	cons	2 cons.	a	i	cons.	2 cons.
Altro.....	10	20	20	40	10	13	13	26	14	16	14	30
Alfieri.....	7	15	16	31	8	16	12	28	14	16	12	28
Atlante.....	9			18	6	4	8	12	16	6	16	22

Voici trois mots étudiés dans les parlers de *B*, *E*, et *F*. Le premier mot *altro* renferme un liquide suivi d'une occlusive, la deuxième, *alfieri*, une liquide suivi d'une fricative, et le troisième *atlante*, une liquide précédé d'une occlusive.

Les voyelles initiales, tonique et atone, ne varient guère, mais il y a des variations constantes dans les consonnes. Le groupe *tl* montre comment *l* s'unit avec le *t* précédent. Pour *B* je me trouve dans l'impossibilité de donner la durée de *l* car ce dernier son n'est que l'explosion latérale de *t*, et ainsi aura une durée peu sensible, peut-être de 1/100 de seconde au plus.

Et pour les trois sujets *tl* se prononce avec la durée d'une

consonne simple plutôt qu'avec celle de deux. Mais pour *lt* ou *lf*, *l* a sa durée habituelle, ou même un peu plus, ainsi que *t* ou *f*. D'où l'impossibilité de les placer dans la même syllabe. Mais je ne trouve pas non plus la durée excessive de *l* qu'on croit y voir souvent. Comme exemples de ce prolongement on donne presque toujours un *l* suivi d'une occlusive. Ici on peut bien se tromper, comme je l'ai déjà montré, en considérant comme partie de *l* l'occlusion de la consonne suivante.



b e l t à

FIG. 232

B

Beltà (fig. 232) montre ce fait très nettement, par suite de l'occlusion sourde qui suit *l*. La durée de celui-ci est inférieure à 9/100 de seconde.

N paraît bien se prolonger et prendre une valeur syllabique, ainsi que *m*. Mais pour *l* et *r* cette prolongation semble plus

douteuse.

Tableau 6

N mouillée

	A		B		C		E		F	
Initial.....	21-24	22	8-20	15	4-0	0	16-21	17	16	16
Signor.....	21	21	19	19	17	17	»	17	»	19
Médial.....	26-28	27	24-32	28	»	20	24	24	24	24
Tonique.....	11-16	14 ²	14	14	»	7	6-10	8	12	12
Signor.....	10	10	5	5	»	2	»	8	»	6

Ce tableau donne les mesures moyennes de cinq mots choisis dans chaque prononciation. J'ai donné *signor* à part parce que le mot accuse des particularités qui en se

trouvant dans ce mot, indiquent une prononciation populaire, comparable à celle du français « monsieur ».

A

Dans la durée de *n mouillée*, *A* fait une différence selon la position du son. Comme initiale il a une durée moyenne de 22/100, et dans la position médiale 27/100. Tous les parlers donnent à *n mouillée* de *signor*, une durée qui ressemble plutôt à celle d'une initiale : dans le cas de *A*, elle est des plus courtes. Ce son précède la voyelle tonique, tous les autres la suivent.

Les voyelles varient de 10/100 de *signor* (atone) à 16/100 (tonique), et la moyenne de celles-ci est de 14,5/100. Toutes les voyelles précèdent *n mouillée*.

B

La prononciation incertaine de *B*, se manifeste bien dans la durée qu'il donne à l'initiale, à savoir de 8/100 à 20/100 avec une moyenne de 15/100. C'est-à-dire, il a quelquefois une tendance à raccourcir l'occlusion de ce son, bien qu'il n'arrive pas à la prononciation de *C*. Comme pour *A*, la consonne médiale a plutôt la durée d'une initiale, car les médiales en général sont un peu plus longues que celles de *A*, avec une moyenne de 28/100.

La voyelle atone de *signor* n'a qu'une durée de 5/100 tandis qu'il y a accord entre les toniques à 14/100.

C

La plupart des initiales n'ont pas de durée sensible et comme *n*, ne sont qu'une explosion isolée. Le larynx entre en vibration avec le commencement de la voyelle. Toutefois il y en a une avec la durée de 4/100.

La médiale de *maligno* dure 20/100.

Les voyelles s'abrègent encore davantage ; *i* de *signor* n'a que 2/100, et les toniques 7/100.

E

La durée de l'articulation initiale est de 16/100 à 21/100 avec une moyenne de 17/100; celle de la médiale 24/100 dans trois cas, *signor* toujours exclu.

Les voyelles toniques ont une durée moyenne de 8/100, celle de *i* dans *signor*.

F

Les initiales ont toujours une longueur de 16/100, et les médiales de 24/100.

Les voyelles toniques se maintiennent à 12/100.

La comparaison de la durée de ces voyelles toniques avant *n mouillée* et dans une syllabe ouverte avec les toniques du Tableau 3 indique que la durée des premières est plutôt celle d'une voyelle tonique en syllabe fermée. Et dans le cas de *C*, *E* et *F* la durée est même inférieure.

Dans le tableau qui précède, j'ai donné la durée des consonnes pour que la comparaison entre *signor* et les autres médiales put se faire en montrant que *n mouillée* de *signor* se comportait plutôt comme les initiales.

Les durées d'un plus grand nombre de consonnes sont données dans le tableau général qui suit, et toutes accusent nettement le fait que la durée de *n mouillée* est celle d'une consonne double plutôt que d'une simple. Ce qui est appuyé par les données des voyelles.

La distinction apparaît bien dans les deux tracés de *maligno* (fig. 212, 213). On remarquera la courte durée de la voyelle et la longueur de la consonne prononcée par *A*, tandis que le tracé du mot prononcé par moi indique que j'avais le sentiment de la voyelle dans une syllabe ouverte, et celui d'une consonne simple.

L mouillée

Je regrette que les tracés ne permettent pas une étude

semblable pour ce son, surtout en ce qui concerne les voyelles. Mais il est assez évident que la durée de *l mouillée* médiale est celle de *l* double plutôt que d'une consonne simple.

Il semble donc que le sentiment des deux consonnes qui se sont unies pour former ces deux mouillées a toujours été inconsciemment conservé en s'affaiblissant un peu dans quelques cas.

TABLEAU 7

Effet de la chute de la voyelle finale

	A	B	C	E	F
Can....	a=30 n=40	a=18 n=6	a=14 n=14	a=16 n=22	a=36 n=28
Han....	a=30 n=38	×	×	a=20 n=18	×
Del....	e=30 l=28	e=20 l=14	e=13 l=16	e=21 l=18	×
Quel...	e=30 l=20	e=19 l=14	e=14 l=20	e=26 l=22	×
Signor..	o=23	o=20	o=14	o=40	o=24
Dir....	i=32	×	×	×	×
Giacer..	e=26	e=22 r=0	e=16	e=36	e=30
Finir...	i=28	×	×	×	×
Morir...	i=28	×	×	×	×
Orror...	o=28	o=22	o=14	o=42	o=26
Produr.	u=28	u=19	u=16	u=42	u=22
Moyenne	28	20	15	30	27

La chute de la voyelle finale dans les mots ci-dessus, qui se produit assez souvent en italien amène en apparence à un changement de la syllabation. La voyelle tonique, jusqu'ici dans une syllabe ouverte, se trouve dans une syllabe fermée par la consonne finale. Ceci n'amène pas le changement qu'on attendrait dans la durée. Au contraire dans les parlers de *A E* et *F* les voyelles sont plus longues que celles d'une syllabe ouverte, comme on verra par la comparaison avec le tableau ci-dessus. Pour *B* et *C* (toujours les prononciations populaires) la durée est inter-

médiane entre celle des deux classes générales, mais on remarque que le sentiment de la durée est toujours conservé.

Tableau 8

	A		B		C		E		F	
	Extrêmes	Moy.								
Med.ton.ouv	16-40	25	14-30	22	14-24	19	16-40	27	20-34	26
» » ferm	10-22	16	8-21	15	8-18	13	10-28	18	14-28	21
» aton.ouv	6-20	11	8-10	9 _{1/3}	6-13	10	8-20	11	12-26	18
» » ferm	3-14	8	4-13	9 _{1/3}	10-12	10 _{2/3}	10-16	12	8-22	17
Init. » ouv	16-22	18	8-14	10 _{1/2}	10-16	13	10-18	15	26-38	32
» » ferm	10-20	13 _{1/3}	5-10	8	10-16	13	8-18	11	12-24	18
Finales	12-20	21 _{1/3}	8-18	13	8-16	12 _{1/2}	10-20	17	8-20	14

Le tableau ci-dessus donne la durée en centièmes de seconde d'un grand nombre de voyelles dans les diverses positions. Les écarts sont toujours indiqués, mais les grands écarts sont plutôt rares, et la plupart des observations se groupent autour de la moyenne, et s'en éloignent très peu. La divergence du type est moindre que les extrêmes ne le ferait croire.

D'abord la différence de durée entre les voyelles toniques d'une syllabe ouverte et celles d'une syllabe fermée est nettement indiquée pour tous les parlers. Les voyelles des deux prononciations populaires sont les plus courtes; pour les autres il y a accord notable.

Les deux catégories des atones ne se distinguent pas bien, il n'y a que pour A que la différence est sensible. Dans le cas de E il y a une différence de 2/100 de seconde en moyenne, mais il faut noter que les écarts des atones d'une syllabe fermée sont moins étendues dans chaque sens que celles d'une syllabe ouverte. Il serait donc hasardeux d'affirmer deux catégories dans les voyelles atones sans une étude plus étendue.

Jusqu'ici il s'est agi des voyelles médiales. La langue italienne donne un certain accent à la syllabe initiale, qui devient en conséquence une sorte de syllabe contre tonique. Les voyelles initiales en subissent l'influence, car la distinction se fait de nouveau entre celles d'une syllabe ouverte et celles d'une syllabe fermée. Même pour *B* elle est assez évident, mais elle disparaît pour *C* où l'accord est parfait entre les deux catégories.

B, *C* et *F* sont sensiblement d'accord pour la durée des finales, *E* les traîne quelque peu, tandis que la longueur chez *A* est anormale.

Le Tableau 2 a donné la durée de plusieurs occlusives dans quelques mots déterminés. Dans le Tableau p. 167, on trouvera les extrêmes et les moyennes donnés pour un nombre considérable de sons, ce qui permettra une plus grande précision que celle qu'on peut obtenir en comparant quelques mots individuels.

La durée donnée pour les initiales représente la relation entre le commencement des vibrations laryngiennes, et le moment même de l'explosion. Les chiffres positifs indiquent qu'elles apparaissent avant, et les chiffres négatifs après l'explosion. Le zéro accuse un synchronisme parfait. Je n'ai pas tenu compte de l'air sourd, mesurant la durée jusqu'au premier abaissement du levier, qui indique la perte de la force explosive.

Pour les médiales la mesure de la durée est mesurée depuis le commencement de l'occlusion, jusqu'au même point que pour les initiales. De même pour les doubles. Les quelques remarques qui suivent peuvent s'ajouter à ce qui a déjà été dit dans le chapitre sur les occlusives.

Pour les initiales sourdes, *A*, bien qu'il y ait quelques cas de synchronisme, accuse une surdité de l'explosion qui est presque complète ; et *B*, *C*, *F* et *G* le suivent dans cette prononciation. *E* seul accuse une prononciation qui s'approche de celle du français.

	A	B	C	E	F	G
P init....	0=7	0=2	-8=20	0=2	0=14	-8=22
med....	14-20	9-10	6	10-12	10-16	-5 1/2
doub..	22-30	18	16-22	18-28	20-24	13
B init....	14-22	2	2=12	20	8-16	11-0
med....	12-14	12-16	?	16-18	12-16	14
doub..	20-30	22-28	16	20-28	20-30	24
T init....	0=6	-1=5	0=4	0	0=10	-2 1/2
med....	10-20	12-18	8-12	7-14	10-18	14 1/2
doub..	22-40	20-36	18-21	18-26	24-30	27
D init....	16-20	12-0	9=2	6-19	4-20	12 1/2
med....	10-16	12-16	6-12	10-14	12-14	12 1/3
K init....	22-32	27				
med....	-2=6	-3=10	0=10	1=2	-1=10	-4
doub..	10-18	10-18	14	10-14	8-16	13 1/2
G init....	18-36	22-28	17-22	18-24	20-24	22
med....	12-20	6-14	0=4	10-30	10-14	13
doub..	8-16	10-14	8	5-10	12-14	12 1/2
	17-26					

== Indique que le chiffre qui suit est négatif.

B et *C* sont les seuls qui font exception à la prononciation bien vocalique des initiales sonores. La tendance de *C* est de les assourdir, sauf *d* où la moyenne indique une légère sonorité. Ceci est trompeur, car sur sept exemples deux seulement donnent une prononciation sonore, un de 9/100 et l'autre de 8/100 ; les autres donnent ou 0 ou une quantité négative.

La prononciation de *B* est plus irrégulière que ne le montre le tableau. Pour *b*, deux observations donnent + 8/100, deux 0, et un — 2/100. Le même fait se trouve pour *d* ; une observation donne 12/100, une 10/100, une 4/100, une 0 et deux — 1/100.

Les médiales sont plus régulières, et sauf quelques cas, exceptionnels d'ailleurs, de la cessation des vibrations pendant l'occlusion, il n'y a rien à signaler. De l'occlusion incomplète de ^h, observée chez *C*, résulte l'impossibilité de donner aucune durée pour ce son.

On peut estimer la durée de l'explosion à 3/100 ou 4/100 de seconde, alors en la soustrayant du total on obtiendra celle de l'occlusion.

Occlusives composées

La durée des initiales sourdes est mesurée à partir du moment de l'explosion jusqu'à celui où le larynx entre en vibration, et le chiffre obtenu est toujours négatif. L'influence de la fricative se fait voir dans tous les sons, dont la durée est en conséquence prolongée par rapport à celle des occlusives simples. C'est seulement dans les initiales sonores qu'on trouvera ce fait contredit, car évidemment ici la fricative n'est pas mesurable, au moins par les moyens dont j'ai pu disposer. On remarquera toujours la tendance sourde de *C*.

	A		B		C		E		O F		G
<i>é</i> init.....	-16=10	-17 1/2	-6=22	-13	-12=18	-15	-22=16	-17	16	16	22
med.....	22-27	24 1/2	15-30	17	12-14	13	12-18	14	16-22	18	
doub.....	48-52	50	22-32	27		20	20-31	27	22-32	28	
<i>g</i> init.....	12-13	12 1/3	14-30	17	1=10	-5 1/2	10-14	13	11-38	21	0
med.....	9-16	12	12	12	10-12	11				12	
doub.....	12-19	16			-20=30	-25					
Z init.....		-22	-18=22	-20			-20		-14	-14	
med.....		24	24-28	26	22	22	18-20	19	20-30	28	
doub.....	30-36	33		34		22		22		25	

	A		B		C		E		F		G	
F init.....	22-32	29 1/2	14-24	16 1/2	16	16	26-34	28 1/2	24-36	29	28	
med.....	18-20	18 1/2	11-12	11 1/2	16-20	18	11-12	11 1/2	14-18	16	14	
doub.....	20-38	30	22-30	25		22	16-20	18	24-32	28		
V init.....	5=0	0		2	—	—	0-2	0	0	0	—	
med.....		11		?		12		8		?		
doub.....	18-20	19		24	18-20	19		14		?		
S init.....	20-28	23	12-32	21	18-34	24	24-40	30	5-32	21	24-36	30
med.....	12-20	16	15-20	17	14	14	10-12	11	16-24	21		
Sh init.....	28-34	31	22-32	27		32	32-36	33	40	40		
med.....	14-28	20		22		24	20	20		18		

Fricatives

Je donne dans ce tableau la durée de quatre fricatives. Je n'ai pas pu distinguer assez nettement entre les variétés de *s* pour les citer ici avec profit, cela demandera une étude plus détaillée que celle à laquelle je puis me livrer dans ce tableau plutôt sommaire

La durée des initiales sourdes est toujours représentée par un chiffre négatif (1), et, en conséquence, il ne m'a pas paru nécessaire d'indiquer ce fait sur le tableau. Il était impossible d'évaluer exactement la relation entre le commencement du souffle et celui des vibrations, mais celles-ci étaient invariablement fort en retard.

Il n'est pas toujours possible non plu de donner la durée de *v* médial, car cela demande une netteté des tracés qu'on trouve trop rarement.

La comparaison des médiales, occlusives et fricatives démontre que celles-ci n'ont pas toujours une prépondérance notable sur celles-là. Toutefois *sh* a une durée plus considérable que celle de *s*.

(1) En vertu de la convention indiquée précédemment, p. 166.

Conclusion

Je crois bon de résumer en quelques propositions les résultats principaux de cette étude :

1. Les sons que l'on croit identiques présentent des différences notables chez des sujets ne parlant pas de dialectes et originaires d'une région, même très peu étendue.

2. Le même son est souvent prononcé de façons très différentes par le même individu.

3. Dans les deux séries de voyelles italiennes, à côté des voyelles fermées et des voyelles ouvertes, il existe des moyennes qu'on n'avait pas reconnues jusqu'ici.

4. La différence dans l'articulation des sourdes et des sonores se produit non seulement au lieu principal d'articulation, mais s'étend à tout l'appareil articulatoire.

5. La distinction des sourdes et des sonores résulte de la pression aussi bien que la position articulatoire.

6. Dans les occlusives on peut distinguer quatre classes, en se fondant sur la relation de temps entre le commencement des vibrations dans le larynx et leur apparition dans le souffle.

7. On rencontre un affaiblissement de l'occlusion de *p*, *b*, *t*, *d*, analogue à celui de *k*, *g*, qui est plus marqué.

8. *č* et *ǵ* sont des sons composés de deux parties : une occ'usion prépalatale qui n'est jamais *t* ou *d* et une fricative qui n'est jamais *sh* comme on l'a presque toujours cru.

9. Les permutations de *l*, *n*, *r* s'expliquent plus facilement par l'existence d'une variété fricative de *r*.

10. La qualité de *m* et *n* n'est souvent indiqué que par la nasalité de la voyelle qui suit.

11. *M* et *n* après une voyelle peuvent prendre une forme intermédiaire entre la voyelle et la consonne. C'est la première étape d'une évolution qui est achevé en français.

12. La consonne mouillée est une consonne simple et se distingue nettement d'une consonne suivie de *j*.

13. En italien il existe un *j* et un *w* consonnes qui se distinguent nettement des voyelles *i* et *u* qui se confondent avec elles dans la graphie.

14. Sauf quelques cas nettement déterminés, il y a une diphtongue en italien seulement lorsque l'accent tonique du mot porte sur l'une quelconque des deux voyelles contigües.

15. Il n'y a pas de triphthongues en italien.

16. Outre l'assimilation très avancée qui se trouve traduite dans la graphie, il reste à étudier un grand nombre de modifications dues à l'influence réciproque des consonnes contigües.

17. La nasalité en italien ne se restreint pas à la consonne nasale, mais s'étend aux sons voisins et même à tout le mot.

18. Il y a trois degrés de nasalité qui se distinguent nettement, et qui apparaissent non seulement sous l'influence des consonnes nasales, mais encore dans des cas où cette influence ne peut se faire sentir.

19. La consonne double est une consonne simple plus intense et plus longue dans tous ses éléments.

20. Sous l'influence d'une consonne double, la voyelle qui précède perd d'un quart à un tiers de sa durée.

21. La détermination de la durée exige des appareils plus délicats que ceux dont j'ai pu disposer ; elle soulève plusieurs problèmes dont j'ai esquissé la solution.

Vu et admis à Soutenance,
le 6 juin 1900,
par le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
Raison d'être de l'étude. Appareils.....	2
Région et sujets. But proposé.....	5
Notations ; — Sons.....	8
Objection à la phonétique expérimentale.....	9
CHAPITRE I. — Voyelles.....	13
CHAPITRE II. — Occlusives. (a) simples. (b) composées...	23
(a) p-b.....	29
t-d.....	35
k-g.....	44
v-v (résumé 36).....	53
(b) ċ ġ.....	54
Z.....	67
CHAPITRE III. — Fricatives.....	73
f-v.....	73
ʃ-s.....	78
v-sh.....	82
CHAPITRE IV. — Liquides. Nasales.....	83
L, R, M, N, N post-palatale.....	83
CHAPITRE V. — Mouillées.....	90
L, N.....	90
CHAPITRE VI. — J. W. Consonnes.....	104
CHAPITRE VII. — Diphtongues.....	118
CHAPITRE VIII. — Consonnes en combinaison.....	121
CHAPITRE IX. — Nasalité.....	127
CHAPITRE X. — Consonnes doubles. Durée.....	146
CONCLUSION.....	172



